



HAL
open science

Vieillir dans le quartier Beaujoire-Halvêque

Thibault Rabain

► **To cite this version:**

| Thibault Rabain. Vieillir dans le quartier Beaujoire-Halvêque. Sociologie. 2019. dumas-04005860

HAL Id: dumas-04005860

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04005860v1>

Submitted on 27 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Vieillir dans le quartier Beaujoire-Halvêque

Remerciements :

Ce travail a été réalisé grâce au soutien du projet ANR PROFAM « *Entre profession et famille, les « cadres du travail » d'aide aux personnes âgées* ».

Je remercie d'abord Annie DUSSUET pour son encadrement éclairé et bienveillant tant au cours de la recherche empirique que de la rédaction de ce travail. Nos échanges en face à face, par messagerie et par téléphone m'ont porté, permis de me ressaisir quand parfois le doute devenait trop fort et m'ont donné des pistes de travail. Je la remercie de m'avoir offert un réel encadrement malgré son agenda chargé, ainsi que de m'avoir permis d'être intégré à un groupe de chercheur.euse.s qui travaillent sur le vieillissement au sein du projet PROFAM et qui ont, elles et eux aussi, participé à la réalisation de ce travail grâce aux échanges fructueux lors des séminaires PROFAM. Merci aussi à Marc SUTEAU qui, en plus d'avoir répondu à mes questions toute l'année, a accepté de lire et de discuter ce travail en étant le second membre de mon jury de soutenance. Merci également à Marc SUTEAU et Annie DUSSUET de m'avoir offert de leur temps pour m'offrir de précieux conseils grammaticaux.

Je souhaite adresser mes pleins remerciements à Elvire BORNAND qui m'a fait connaître la Halvêque grâce à plusieurs stages et m'a soutenu de son érudition, son enthousiasme et ses conseils pertinents tout au long de la réalisation de ce terrain. Les moments passés au sein de l'association Plan 9, toujours instructifs, ont sûrement été fondamentaux dans mon parcours. Je tiens aussi à exprimer toute ma reconnaissance à Fred LETOURNEUX, Claude LEVY, Doriane GAIN, Lou BERT et Irina SOLOVIYEVA qui m'ont accompagné à la Halvêque et ont participé à la production des matériaux utilisés dans ce travail. Les discussions entretenues avant, sur ou après le terrain ont également nourries les réflexions inscrites dans ce mémoire.

Mes pensées vont bien sûr à toutes celles et ceux que j'ai rencontrés à la Beaujoire-Halvêque au cours du travail de terrain. Ils m'ont permis de découvrir ce quartier, leur quartier, en me donnant leurs témoignages, en m'aiguillant vers d'autres habitants ou en me permettant de passer du temps à leurs côtés. Je pense à tous les

habitants et habitantes, ainsi qu'aux membres de *Batignolles Retrouvailles*, du *Club du troisième âge Beaujoire-Halvêque* et de la *CSF Nantes-Erdre*. Je remercie particulièrement Marie-Noëlle, Noël et Gino de l'association **Récup'Halvêque** qui, au-delà de la sociologie, m'ont de grandir.

Ce travail aurait été impossible sans ceux de ma famille qui m'apportent leurs soutiens. Je pense bien sûr à ma mère et mon père qui me portent par leur amour et leur confiance. J'ai de la chance de les avoir à mes côtés. Je pense aussi à Isabelle qui occupe mon cœur. Cette femme géniale m'a tant permis d'avancer au quotidien que dans ce labeur académique.

Je dois exprimer ma gratitude à mes compagnons de classe qui m'ont beaucoup trop entendu leur parler des Batignolles et des vieilles personnes ! Ils ont toujours été là, souvent au-delà des amphis et du regretté *patio*, et m'ont soutenu dans ce terrain éprouvant, toujours avec confiance et bienveillance.

Merci enfin à Marie ARBELOT, indispensable documentaliste de la BS de socio de Nantes. Ses connaissances, ses conseils et sa bonne humeur ont été déterminants dans mon parcours universitaire.

Table des matières

Avant propos.....	7
Introduction.....	9

Partie 1 – Méthodologie d'enquête

.....	18
<i><u>1.1 - Présentation de la démarche empirique.....</u></i>	19
<i><u>1.2 - Présentation des enquêtés.....</u></i>	29

Partie 2 : Un quartier aux visages contrastés

.....	37
<i><u>2.1 - Une urbanisation récente et en mutation.....</u></i>	38
2.1.1 – Des maraîchages aux Batignolles.....	38
2.1.2 – Des Batignolles à la Beaujoire.....	41
2.1.3 – Un quartier toujours en mutation.....	47
<i><u>2.2 - Un peuplement protéiforme à l'image d'un quartier en mutation.....</u></i>	51
2.2.1 – Le logement des habitants.....	52
2.2.2 – Les revenus des ménages.....	54
2.2.3 – L'âge des habitants.....	56
Conclusion.....	60

Partie 3 : Un environnement inhospitalier à certaines vieilles

.....	62
<i>3.1 - La mobilité des personnes âgées qui habitent sur quartier.....</i>	63
3.1.1 – L’inadaptation de l’environnement au déplacement piéton des personnes usées.....	63
3.1.2 – Avoir sa propre voiture quand on est âgé.....	71
3.1.3 – Utiliser (ou pas) les transports en commun.....	76
<i>3.2 - Les perceptions du quartier par les personnes âgées.....</i>	81
3.2.1 – Sortir la journée, éviter le soir.....	81
3.2.2 – Regretter des formes de convivialité disparues.....	84
3.2.3 – Devenir vulnérable face aux supporters.....	91
3.2.4 – La stigmatisation de la Halvêque.....	93
<i>3.3 - Des investissements différenciés dans le quartier à la retraite.....</i>	100
3.3.1 – Revenir à la Halvêque.....	101
3.3.2 – Fuir la Halvêque.....	105
3.3.3 – Rester chez soi.....	107
Conclusion.....	110

Partie 4 : Des fortes disparités dans les solidarités sur le quartier

.....	113
<i>4.1 – Les solidarités à destination des vieilles personnes sur le quartier</i>	114
4.1.1 – « les commerces c’était mieux avant ».....	116
4.1.2 – Bricoler avec son quartier.....	127

4.1.3 – Les rendez-vous pour les vieilles personnes.....	135
<u>4.2 - Des solidarités de voisinage différenciées.....</u>	<u>144</u>
4.2.1 – Des espaces de la relation entre voisins variés.....	144
4.2.2 – Les conventions de voisinage.....	148
4.2.3 - Des sociabilités de voisinage essentiellement intragénérationnelles.....	160
Conclusion.....	171

Conclusion générale

.....	173
Bibliographie.....	178
Sitographie.....	182
Filmographie.....	183
Bases de données statistiques utilisée.....	183

Avant propos

Les vues exprimées dans ce travail n'engagent que son auteur.

Tous les noms et prénoms ont été anonymisés. Les prénoms fictifs attribués aux enquêtés ont été choisis parmi les prénoms les plus donnés au sein des années de naissance correspondant à la leur, tout en essayant de coller à l'origine sociale et géographique de chaque prénom. Notre enquêté Pierre s'appelle par exemple dans le réel déjà du nom d'un apôtre.

Le texte est écrit en police Arial (comme ce paragraphe). En corps de texte, les années de naissance des enquêtés sont notées entre parenthèses. Par convention, les citations de travaux scientifiques sont en corps de texte, police Arial, référencées comme suit (NOM DE L'AUTEUR.E – Année de parution en français). La bibliographie complète de ce travail est disponible à la fin du texte.

Légende des citations de matériaux empiriques

Les verbatims issus de matériaux empiriques, extraits d'entretiens oraux et d'archives, sont écrits en italique avec la police Libération Serif (comme ce paragraphe). Pour retranscrire les citations issues de discours oraux, nous nous sommes appuyé sur une convention formalisée par une équipe de linguistes dirigée par Anne DISTER. Cette convention est disponible dans le texte « Conventions de transcription régissant les corpus de la banque de données VALIBEL » (DISTER & Al – 2006). Grâce à cet apport des linguistes, nous pouvons qualifier à l'écrit la manière dont un mot, une expression ou un silence a été prononcé. Les signes issus de cette codification sont indiqués en corps de citation et qualifient la manière dont le mot, l'expression ou le silence qui les précèdent a été exprimé.

Voici les définitions des signes mobilisés dans ce travail :

« = début de citation

» = fin de citation

-| = ouverture parole

| - = fermeture parole

(AV) = allongement vocalique

(hes) = hésitation

(VB) = voix basse

(VF) = voix forte

? = ton interrogatif

/ = silence

// = long silence

/// = très long silence

Légende des bulles biographiques

Nous avons choisi d'inclure après chaque extrait d'entretien une bulle biographique présentant synthétiquement l'auteur du discours. Ces bulles biographiques sont écrites en italique avec la police Comic Sans MS (comme ce paragraphe). Nous avons choisi neuf indicateurs qui, selon nous, présentent les enquêtés.

Les informations comprises dans les bulles biographiques sont agencées dans l'ordre suivant :

NOM/ Âge en 2019 / Nombre d'habitants du ménage, type d'habitat et lieu de vie
/ Ancienneté dans le quartier / Trajectoire militante / Dernier emploi occupé /
Militantisme ou pas / Usure corporelle

Voici un exemple :

*[Nicole / 68 ans / habite seule dans un appartement de la Halvêque / arrivée en 1973
/ militantisme familial / secrétaire d'accueil / Militante / corps fragile]*

Introduction

« [*>Enquêteur*] : vous trouvez ce quartier favorable pour les personnes âgées ?

[*>Vanessa*] : oui je le trouve plutôt bien ce quartier / je vois pour Mme Colerault il y a la clinique et le Leclerc / et les transports pour que ses petits-enfants puissent venir »

[*Auxiliaire de vie qui travaille à la Beaujoire auprès de Agathe / Mars 2019*]

Cette auxiliaire de vie rencontrée en 2019 au domicile d'un enquêté nous incite à voir le quartier Beaujoire-Halvêque comme un espace favorable pour vivre sa vieillesse, que nous qualifions comme l'âge de la retraite. Nous emploierons ici indifféremment les termes personnes âgées ou vieilles personnes pour désigner les individus à la retraite. L'auxiliaire de vie souligne la forte présence d'équipements sur le quartier, tant pour le transport, la consommation que pour les soins médicaux. En effet, ce que nous appelons dans le lexique des politiques publiques nantaises le micro-quartier¹ Beaujoire Halvêque est largement couvert par des voies de circulation, tant pour les transports individuels que collectifs. Il est par exemple situé à 20 minutes du centre-ville en tramway. De plus, deux importantes zones commerciales sont implantées dans le secteur, ce qui représente plus d'une centaine de magasins différents. On trouve également de nombreux services médicaux avec notamment un hôpital ainsi que plusieurs cabinets médicaux et d'infirmiers. L'offre locale contient aussi une maison de quartier et par l'intermédiaire du Centre Communal d'Action Sociale (CCAS) un service de restauration collective et de portage de repas à domicile pour ceux qui ont plus de 60 ans. Le quartier est enfin un lieu où plusieurs associations organisent des liens de solidarité entre habitants, à l'image de la Confédération Syndicale des Familles qui travaille à l'amélioration des conditions de logement ou de Récup'Halvêque qui possède un local sur le quartier au sein duquel se tient une ressourcerie.

On devrait donc penser que les personnes âgées du quartier y sont heureuses et apprécient leur lieu de vie. Pourtant, lors de notre enquête, la plupart des habitants âgés du secteur Beaujoire-Halvêque nous ont dit qu'ils et elles le percevaient comme défavorable et ne s'y sentaient pas intégré. Certains regrettent la destruction d'anciennes solidarités localisées à cause des transformations urbaines, d'autres signalent des

1 Notons que la Ville de Nantes a en effet découpé le territoire municipal en 94 micro-quartiers dont le périmètre est équivalent aux IRIS tels que pris en compte par l'INSEE.

problèmes de délinquance qui perturbent leur intégration au sein du quartier. De plus, les données statistiques aux échelles de l'IRIS et du QPV nous montrent que le quartier est très peu occupé par les vieilles personnes : la part des 60 ans et plus est d'environ 10 % dans ce quartier contre 20 % dans la moyenne de la ville de Nantes.

Comment comprendre que les discours que portent les personnes âgées qui habitent le quartier à propos de leur lieu de vie soient à la fois différents les uns des autres tout en le présentant toujours comme un espace défavorable à la vieillesse, alors même que le quartier semble pourtant favorable à la vie des vieilles personnes. Pour aborder ce phénomène, nous avons souhaité partir d'une perspective localisée sur le fonctionnement des solidarités de quartier à destination des vieilles personnes et le rapport au lieu de vie dans les expériences de vieillesse.

Pour comprendre ce paradoxe, nous passerons par une analyse synchronique, puis diachronique du quartier Beaujoire, une compréhension du rapport à leur lieu de vie des personnes âgées qui y habitent par leurs trajectoires et un regard à la double échelle du quartier et du voisinage des pratiques de sociabilité localisées des vieilles personnes.

En amont de la démonstration, nous formulons quatre hypothèses :

§ Hypothèse 1 → Le corps vieillissant rend l'espace hostile à certains enquêtés. Chaque mouvement d'un individu dans un espace physique engendre des coûts situés selon son corps, ces coûts modifiant sa perception de cet espace. L'usure du corps, plus fréquente à l'avancée en âge, modifie donc la perception que les personnes ont de leur espace de vie.

§ Hypothèse 2 → Les personnes âgées dénigrent leur quartier parce qu'elles ne peuvent pas l'occuper. En raison d'un environnement inhospitalier, elles n'y sont pas intégrées et y souffrent d'une absence de liens sociaux. Cette défaillance d'intégration est consécutive des formes du quartier et de la logique initiale des lieux extérieurs aux habitations du quartier Beaujoire-Halvêque qui n'organisent pas l'inclusion des vieilles personnes.

§ Hypothèse 3 → Les transformations urbaines qu'ont vécues les personnes âgées sur le quartier leur ont fait perdre prise avec leur espace de vie. Les espaces au sein

desquels les enquêtés ont été socialisés ont disparu et avec eux le support d'une part de leur mémoire, ce qui participe à leur rendre le présent étrange.

§ Hypothèse 4 → La place dans les rapports de production des enquêtés modifie la perception qu'ils portent sur leur espace de vie. D'abord car l'emploi produit des usures du corps spécifiques pour le travailleur. Ensuite parce que l'hétérogénéité sociale du quartier Beaujoire-Halvêque provoque des tensions entre habitants qui s'expriment dans une hostilité des enquêtés à leur quartier.



Illustration 1: Plan de la ville de Nantes suivant le découpage administratif de la Ville par grands quartiers. La Halvêque est indiquée par une flèche noire. Source : Wikipédia

Dans ce mémoire, nous nous intéresserons donc aux modes de vie des personnes âgées à partir d'une approche localisée.

Nous avons voulu apporter notre pierre à la question de ce qui fait qu'un lieu de vie est favorable ou défavorable pour les personnes âgées qui y habitent. Nous avons souhaité nous saisir de ces questions en raison de l'actualité des vieilles personnes. D'abord les projections des démographes nous apprennent que la proportion des 65 ans et plus parmi la population résidant en France est amenée à augmenter fortement d'ici à 2040

de 19,6 % aujourd'hui à 26 % en 2040 (BLANPAIN & BUISSON – 2016). Les projections avancent aussi un allongement de l'espérance de vie qui tendrait à modifier (encore) la vieillesse. Enfin, en France, l'action publique à destination des vieilles personnes favorise le maintien à domicile. En France en 2015, 93 % des femmes et 96 % des hommes à la retraite vivent dans leur propre logement (INSEE – 2018). Les personnes qui vivent en

établissement d'hébergement pour personnes âgées (donc celles qui ne vivent pas à domicile) sont pour 91 % d'entre-elles des personnes *dépendantes* au sens de l'APA² (*Enquête EHPA 2015 / DREES – 2017*). Dans le contexte du maintien à domicile des personnes âgées, le lieu de vie joue un grand rôle dans le quotidien des retraités et sa prise en compte par notre recherche permet de mieux comprendre les expériences des vieilles personnes qui sont amenées à être de plus en plus nombreuses à vivre à domicile.

Le micro-quartier Beaujoire-Halvêque que nous allons étudier aujourd'hui se situe au Nord-Est de la Ville de Nantes. 4,5 kilomètres séparent le quartier du centre-ville, auquel il est relié par des transports en commun et des voies routières. Il compte en 2015 selon l'INSEE 4716 habitants. Son territoire est circonscrit à l'Ouest par l'Erdre, au Sud par le Boulevard Périphérique, à l'Est par la Route de Paris et au Nord par Saint Joseph de Porterie. Dans le territoire du micro-quartier se trouve un sous-ensemble nommé La Halvêque qui compte 1437 habitants en 2018, soit environ un tiers de la population totale du secteur. La Halvêque est composée d'un ensemble d'habitations collectives à vocation sociale construites au début des années 1970 par l'Office HLM de la Ville de Nantes. Les habitations à vocation sociale sont destinées, à la suite d'une initiative publique ou privée, à des personnes dont les revenus n'excèdent pas certaines limites³. La Halvêque est classée en Quartier prioritaire de la Politique de la Ville, c'est-à-dire un « *espace d'intervention du ministère de la Ville identifié selon le critère unique du revenu par habitants* » (INSEE). Une *politique de la ville* est une politique de cohésion urbaine et de solidarité, nationale et locale, envers les quartiers défavorisés et leurs habitants. Elle se déploie sur des territoires infra-urbains appelés Quartier prioritaire de la Politique de la Ville (QPV). Le périmètre du QPV La Halvêque est circonscrit entre trois voies de circulation : la Route de St-Joseph, le Boulevard du Professeur Auvigné et le Boulevard Périphérique.

2 Le niveau d'autonomie peut être mesuré à l'aide de différents indicateurs, dont le groupe iso-ressources (GIR), qui détermine le droit à l'allocation personnalisée à l'autonomie (APA) et permet de définir les personnes âgées dépendantes. Est considérée comme personne âgée dépendante toute personne de 60 ans ou plus classée dans les GIR 1 à 4, ainsi reconnue comme ayant « *besoin d'une aide pour l'accomplissement des actes essentiels de la vie ou dont l'état nécessite une surveillance régulière* » (loi du 20 juillet 2001 relative à l'autonomie).

3 Les logements sociaux sont encadrés juridiquement par la Loi relative à la solidarité et au renouvellement urbains qui régule la construction, la gestion et le recrutement au sein de ces logements. Selon cette loi, « *toute personne ou famille éprouvant des difficultés particulières en raison notamment de l'inadaptation de ses ressources ou de ses conditions d'existence a droit à une aide de la collectivité pour accéder à un logement décent et indépendant ou s'y maintenir* ». Le seuil au-delà duquel un ménage ne peut plus accéder à un logement social est calculé à partir du revenu fiscal de référence de l'ensemble des personnes qui occupent le logement et est variable selon la composition du ménage et le département où a été faite la demande. En Loire-Atlantique en 2019, ce seuil est par exemple fixé à 35 802 € pour deux adultes dont la somme des âges est supérieure à 55 ans ; 43 055 € pour deux adultes et une personne à charge ; 61 146 € pour deux adultes et trois personnes à charge.

Le micro-quartier Beaujoire-Halvêque appartient à l'un des onze Grands-Quartiers de la Ville de Nantes que nous nous devons d'évoquer : Nantes-Erdre. Ce Grand Quartier est l'un des plus populaires de la Ville en raison de l'histoire industrielle de Nantes, de sa position à l'extérieur de la Ville et l'implantation dans le secteur de plusieurs usines (Saupiquet, Batignolles, Brandt, SNCF, etc). Depuis les années 1970, avec la désindustrialisation de la ville de Nantes, le quartier a perdu son empreinte ouvrière mais a conservé une population populaire, notamment avec l'implantation de plusieurs grands ensembles dans le secteur. Le peuplement du secteur est familial à l'inverse d'autres lieux de Nantes, ce qui est visible par la taille moyenne des ménages qui est supérieure à deux individus et s'explique par la proportion importante de logements de trois pièces ou plus parmi l'ensemble des résidences principales du secteur : 72% en 2012. (AURAN – 2018).

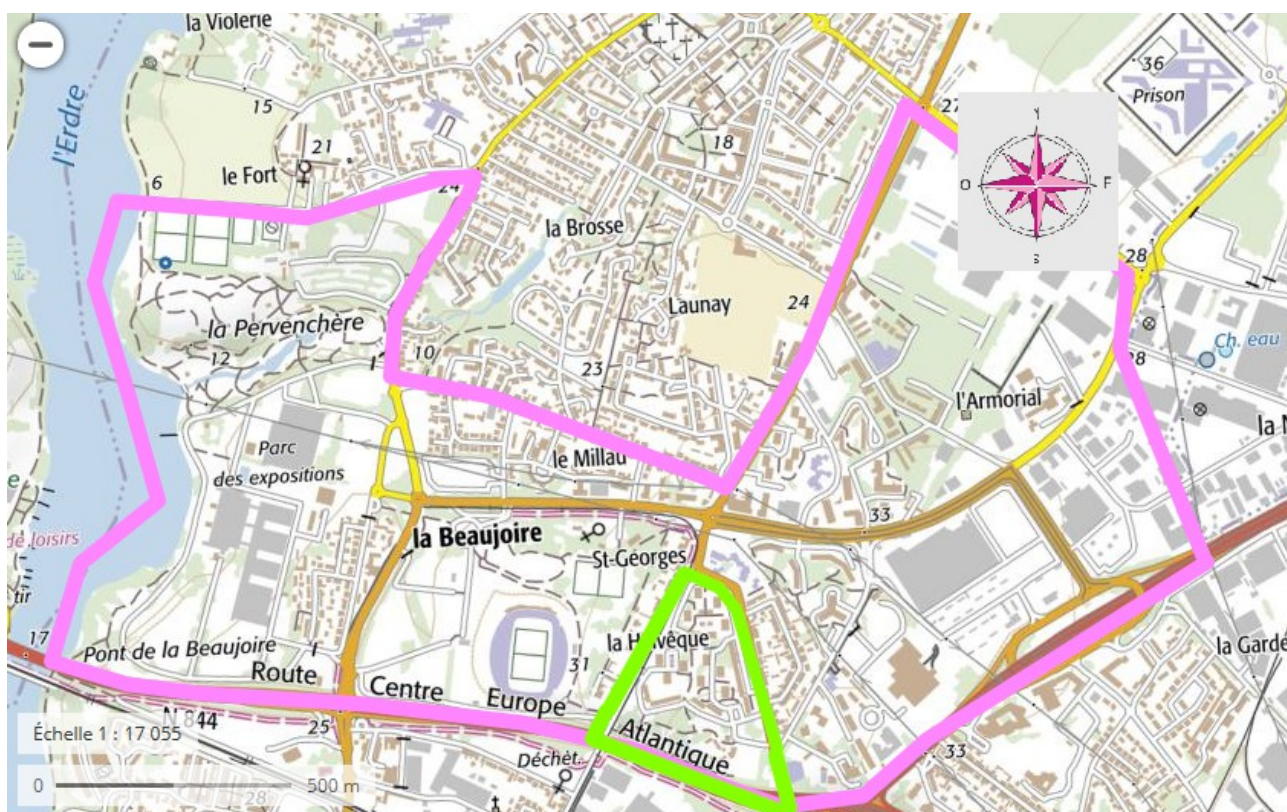


Illustration 2: Cartographie IGN du secteur d'étude. On peut voir en vert le QPV La Halvêque autour duquel s'étend le territoire du micro-quartier Beaujoire-Halvêque en rose. Source : Géoportail

Le quartier est particulièrement intéressant pour comprendre ce qui fait qu'un quartier est favorable ou non pour les habitants âgés. D'abord parce qu'il a une histoire riche qu'ont traversée certaines vieilles personnes du quartier. Le secteur est ancré dans

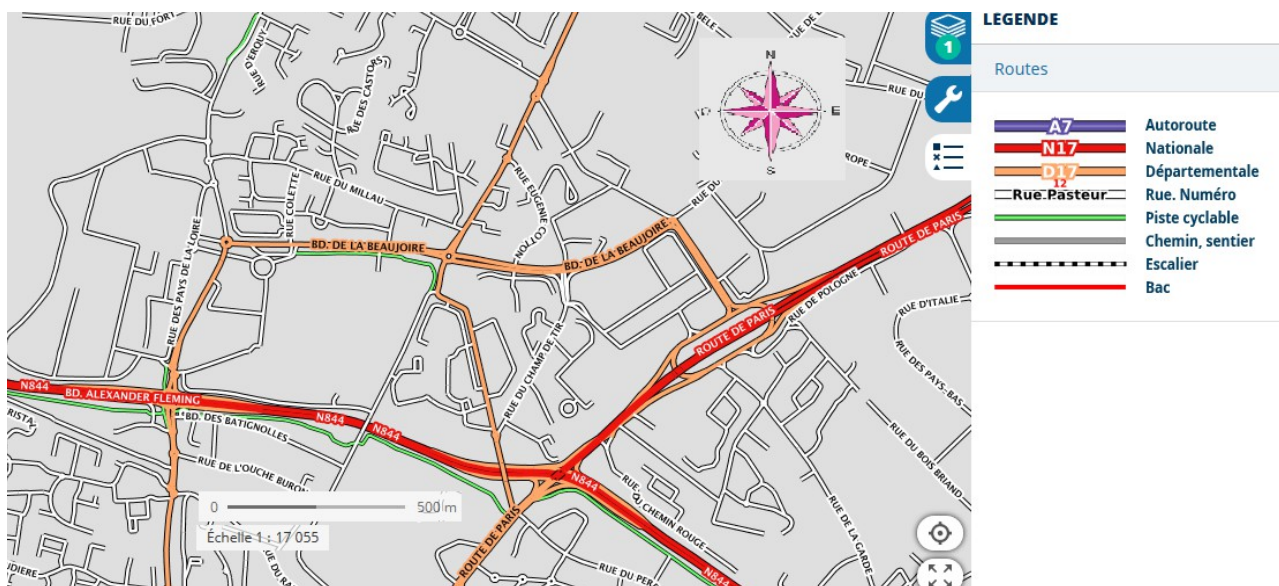
l'histoire populaire de Nantes puisque jusqu'aux années 1970 y étaient implantées des cités en bois qui logeaient des ménages ouvriers dont au moins un membre était salarié par l'usine des Batignolles. Le quartier s'est alors largement transformé sous l'effet de l'expansion de l'urbanisation de la ville de Nantes et des politiques publiques qui l'ont restructuré pour un usage commercial et résidentiel plutôt qu'industriel. Il a néanmoins conservé son empreinte populaire avec la construction sur les traces de l'une des cités ouvrières d'un ensemble de logements collectifs à vocation sociale dont nous venons de parler : la Halvêque. Les formes du quartier sont aujourd'hui toujours en mutation en raison de la hausse de l'attractivité sur le marché immobilier du secteur.

Afin de comprendre ce qui fait qu'un quartier est favorable ou non à la vie des vieilles personnes, la Beaujoire-Halvêque est heuristique car il est aujourd'hui un quartier hétérogène, scindé autour des logements sociaux de la Halvêque. Une étude localisée autour de la Halvêque nous permet d'avoir un point de vue sur les vieillesse populaires dans les HLM ou face aux HLM. En effet et à la suite de Bourdieu, nous pourrions dire que la vieillesse « *n'est qu'un mot* » pour signifier qu'une classe d'âge ne doit pas cacher les différences fortes dans les expériences des âges de la vie selon les trajectoires sociales (BOURDIEU – 1992). L'hétérogénéité relative du quartier offre au chercheur l'intérêt de réunir au sein d'un même territoire des populations qui peuvent ne pas partager les mêmes modes de vie et rapports au quartier. Un écart de richesse important est visible entre les habitants des deux zones, écart matérialisé par le fait que seulement les logements sociaux de la Halvêque sont désignés par la Ville comme un territoire prioritaire d'action publique.

La position du quartier Beaujoire-Halvêque à la sortie de la ville de Nantes est un élément pour comprendre le rapport des vieilles personnes à un lieu de vie très urbanisé dont les usages sont orientés vers la voiture. La Beaujoire-Halvêque est un espace de circulation pour les personnes qui n'habitent pas le secteur et se déplacent entre Nantes et la banlieue. Ces usages du quartier sont permis par l'embranchement sur le territoire de trois routes départementales, d'une route nationale, d'une gare SNCF et du terminus de la ligne 1 du tramway qui permettent l'entrée et la sortie dans Nantes par l'arrondissement Nantes-Erdre. Cet emplacement génère une forte circulation automobile tout au long de la journée. Comme notre travail sur les cartographies subjectives des habitants âgés du quartier le montre, l'espace vécu du secteur est scindé donc par de grandes artères de circulation. Le micro-quartier Beaujoire-Halvêque est aussi un espace résidentiel et

commercial. Il abrite en effet deux zones commerciales avec chacune une cinquantaine de boutiques de firmes multinationales à l'image de Carrefour, Décathlon, Mc-Donald (Illustration 4). À titre d'exemple, le seul magasin Carrefour estime attirer chaque année trois millions de clients, c'est-à-dire environ 10 000 clients par jour⁴. Trois équipements publics sont également des espaces commerciaux et peuvent chacun concentrer plus de 20 000 visiteurs : le Stade de football, le Parc des expositions pour les foires commerciales et le Parc Floral de la Beaujoire pour les Floralies. Les activités de ces trois équipements perturbent le quartier par l'affluence que génère chacun des événements et l'inadéquation des infrastructures locales à ces situations : les routes sont très embouteillées, on ne trouve plus aucune place de parking et les visiteurs des équipements se garent sur les trottoirs du quartier, parfois à plus de 15 minutes de marche du stade⁵.

Illustration 3: Plan des routes du micro-quartier Beaujoire-Halvêque. Le QPV est au centre, la légende à droite. Pour faciliter la lisibilité du document, nous avons indiqué le périmètre du secteur à l'illustration suivante. Source Géoportail



Dans ce travail, nous présenterons d'abord la démarche empirique qui a conduit à cette démonstration. Nous poserons ensuite un regard synchronique et diachronique sur les habitants du quartier avant de nous demander comment se construisent les solidarités au sein du quartier par et pour les personnes âgées qui y habitent.

4 <https://www.carmila.com/nantes-beaujoire/> (consulté le 22/07/19)

5 Le parc des expositions a accueilli en 2013 100 manifestations et 644 000 visiteurs. Source : Nantes Open Data / Indicateur de fréquentation des grands équipements

Illustration 4: Photographie aérienne de 2013 indiquant les zones commerciales (en jaune), le périmètre du secteur d'étude (en rouge). Les zones d'habitations ne sont pas coloriées. Source : Géoportail



Partie 1 : Méthodologie d'enquête

Partie 1 – Méthodologie d'enquête

Au cours de cette partie, nous aborderons les aspects méthodologiques de l'enquête. Nous évoquerons d'abord la démarche empirique qui a permis la réalisation de ce travail avant de présenter les enquêtés et de les comparer avec l'ensemble de la population des retraités.

Partie 1 – Méthodologie d'enquête

1.1 - Présentation de la démarche empirique

1.2 - Présentation des enquêtés

1.1 - Présentation de la démarche empirique

Nous nous appuyerons sur un recueil des matériaux qui s'est déroulé de juin 2017 à juillet 2019 et a été localisé autour de la Halvêque. Cette approche localisée permet de saisir les discours des enquêtés au plus proche des configurations et d'en comprendre les conditions de production. Cette perspective localisée nous incite à regarder le quartier Beaujoire-Halvêque comme « *un objet socialement construit par des pratiques localisées, par une histoire propre et par un ensemble de relations sociales plus ou moins formalisées* » et à nous demander à la suite de SAWICKI et BRIQUET quels sont les effets des relations sociales localisées sur les phénomènes sociaux, ici la vieillesse et les solidarités vers les personnes âgées (BRIQUET & SAWICKI - 1989). Nous souhaitons aujourd'hui particulièrement expliquer par ce travail les effets du lieu de vie dans les relations sociales pour les vieilles personnes qui habitent la Halvêque et les influences de ces relations dans leur rapport au quartier.

Cette collecte s'est déroulée en plusieurs phases et autour de plusieurs objets articulés les uns avec les autres en ce qu'ils concernent toujours les vieilles personnes de la Halvêque : les solidarités portées et reçues par les personnes âgées, le rapport au quartier des vieilles personnes, les mémoires que portent les vieilles personnes du quartier, l'espace de la Halvêque comme produit d'interactions sociales. Nous présenterons chacune des phases de l'enquête dans un ordre chronologique approximatif car plusieurs périodes de l'enquête sont enchevêtrées.

La première partie de l'enquête s'est déroulée au cours de l'été 2017. Dans le cadre du programme Longévité Mobilité Autonomie (Conseil Régional), lors d'un stage au sein du Centre Nantais de Sociologie (CENS), nous avons participé à une campagne d'entretiens semi-directifs auprès des personnes âgées ayant vécu ou continuant de vivre au sein du quartier de la Halvêque ou la Beaujoire. 26 personnes de plus de 60 ans habitant ou ayant habité le quartier ont été interrogées pour un total de 39 entretiens.

À titre personnel, nous étions en charge de la coordination d'une équipe de trois stagiaires (dont nous-mêmes) qui, tous, étaient étudiants ou étudiantes en licence de

sociologie. Nous étions deux hommes de 25 et 28 ans et une femme de 19 ans. Notre stage s'est étendu de juin à septembre 2017, ceux des autres étudiants étaient plus courts.

C'est au cours de cette phase de l'enquête que nous avons ouvert le terrain car nous ne connaissions pas le quartier et n'y avions aucun allié. Pour trouver des enquêtés, nous avons donc réalisé du porte-à-porte, notamment à la Halvêque, Boulevard de la Beaujoire, à la Pyramide et Rue du Milliau. En parallèle, nous marchions dans le quartier à la recherche d'habitants du secteur : soit pour leur demander de participer à un entretien ; soit pour leur demander s'ils connaissaient des habitants à la retraite dont nous aurions pu collecter les mémoires. Sur cette phase du travail, nous avons aussi fonctionné par effet boule de neige, mais aucune boule de neige ne comporte plus de 3 enquêtés. Pour ce recrutement, nous sommes également passés par un système d'affichage publique dans la plupart des lieux du quartier. Nous avons en effet réalisé une affiche qui nous présentait comme étudiant et étudiante en sociologie qui travaillent à la collecte des mémoires des personnes âgées de la Halvêque du quartier afin de nous faire connaître et d'inciter les vieilles personnes du quartier à nous contacter. Ces affiches ont reçu un bon accueil de la part des commerçants, mais beaucoup moins sur les portes de la Halvêque où la plupart ont été déchirées dans la journée. Nous n'avons finalement reçu que trois appels de personnes qui ont souhaité nous rencontrer par ce biais. Cette manière de se présenter au terrain fut cependant déterminante pour la suite de l'enquête car elle réduira notre potentialité de réaliser des observations participantes à couvert, mais nous donnera un appui institutionnel sur le quartier.

Au cours de cette phase du travail, nous avons décidé de ne pas définir ce qu'était le territoire de la Halvêque et de nous référer aux définitions de la Halvêque que portaient nos enquêtés, c'est-à-dire de considérer que la Halvêque était là où nos enquêtés se définissaient de la Halvêque afin de ne pas imposer nos catégories au terrain. Cela servait aussi notre enquête puisque nous cherchions à rencontrer le maximum de personnes âgées qui se percevaient comme portant la mémoire de la Halvêque. Ainsi, et bien que la plupart de nos enquêtés soient concentrés sur le micro-quartier Beaujoire-Halvêque, nous sommes allés aussi rencontrer des gens qui se définissaient comme de la Halvêque et qui nous ont parlé de la Halvêque bien qu'ils aient déménagé, par exemple au Ranzay, à la Tortière ou la Chapelle sur Erdre.

Deux séries d'entretiens ont été réalisées avec un couple, les autres ont été individuels. Nous avons rencontré 14 femmes de 63 à 90 ans, 12 hommes de 63 à 97 ans.

39 entretiens ont été réalisés. Nous avons réalisé de longs entretiens : deux entretiens durent moins d'une heure, alors que vingt entretiens durent plus de deux heures trente. Quand les enquêtés l'acceptaient, nous allongions la collecte par un second entretien ou un troisième, ce qui est arrivé à 11 personnes.

L'entretien est un outil qui nous a permis de mettre au jour les justifications des pratiques et reconstruire les trajectoires des répondants. En amont de l'enquête, nous avons décidé d'une posture en situation d'entretiens partagée par l'ensemble des enquêteurs, celle d'être naïfs et naïves afin de permettre aux enquêtés de se livrer le plus librement possible. La grille d'entretien commune à l'ensemble des enquêteurs se décomposait en deux parties. La première portait sur les souvenirs liés à l'enfance et à la vie adulte et la seconde sur le quotidien actuel de l'enquêté. Les deux parties étaient organisées en sous-domaines : famille, travail / retraite, loisirs, relations de voisinage etc. Les entretiens ont fait l'objet d'une retranscription extensive et d'une analyse thématique.

Parmi les 14 femmes de notre panel, au moment de l'entretien, cinq ont entre 60 et 69 ans, quatre ont entre 70 et 85 ans, cinq ont plus de 85 ans. Cinq femmes habitent à la Halvêque et ont entre 63 et 74 ans. Six femmes habitent dans les zones périphériques à la Halvêque et ont entre 67 et 90 ans. Trois femmes n'habitent pas sur le quartier : une habitante qui a milité au comité de quartier dans les années 1980, une élue locale, une femme qui a travaillé au dispensaire des Batignolles. 5 habitent dans des immeubles, 8 dans une maison sur le quartier, 1 personne habite dans un EHPAD. Parmi ces femmes, au moins une bénéficie de l'APA et est atteinte de la maladie d'Alzheimer.

Parmi les 12 hommes de notre panel, au moment de l'entretien, un a moins de 70 ans, six ont entre 70 et 85 ans, cinq ont plus de 85 ans. Un seul habite au sein de la Halvêque, il a 76 ans. Six habitent au sein du micro-quartier, ils ont entre 63 et 88 ans. Six n'y habitent pas, ils ont entre 73 et 97 ans. Parmi nos enquêtés qui n'habitent pas sur le quartier, nous avons pu rencontrer plusieurs responsables syndicaux de l'usine des Batignolles (CGT & CFDT), des membres de l'association qui portent la mémoire du quartier (notamment celui qui est nommé par les habitants « *l'historien du quartier* »). Au moins un homme bénéficie de l'APA : il a 73 ans au moment de l'entretien et a perdu son autonomie suite à un accident de voiture.

Lors de cette phase de l'enquête, nous avons également réalisé des observations participantes au sein du secteur d'étude, notamment des activités qui ciblent les vieilles personnes et des lieux dans et autour de la Halvêque. Par ces observations, nous cherchions à mieux connaître les modalités de fréquentation des lieux par les personnes

âgées. Notre sélection des lieux à observer a été arbitraire et nous ne nous sommes que peu éloignés de la Halvêque. Nous avons fréquenté tous les lieux qui étaient à moins de deux kilomètres des logements sociaux, qu'ils aient été cités dans les entretiens ou non. Nous nous sommes ainsi fait apprendre les règles de la pétanque par Gérard, nous avons participé à la fête de quartier de la Halvêque, sommes allés assister aux offices des trois églises de la Beaujoire, avons fait nos courses dans les magasins du secteur pendant de longues heures, avons fréquenté les cafés, etc.

Au début du mois de septembre 2017, un événement a agité le quartier : le Yellow Park. Le projet Yellow Park est le produit des ambitions de propriétaires privés sur la ville de Nantes. Il représentait la privatisation de vingt-trois hectares de terres sur lesquelles seraient bâtis un équipement sportif municipal, son parking et un centre d'apprentissage de la conduite à bicyclette. Ce projet consistait précisément à construire un nouveau stade de football et des bâtiments utilisés à des fins résidentielles et tertiaires sur l'emplacement présenté ci-dessus. Yellow Park fut largement contesté dans et hors du quartier et une concertation publique organisée par les promoteurs et la Ville a été mise en place afin de faire adhérer la population locale et les supporters à leurs ambitions par une démarche de *co-construction*. Le projet fut finalement annulé en 2019 après avoir fait de nombreuses fois les Unes de la presse nationale.

Afin de continuer à connaître le quartier dans cette période particulière dont nous ignorions l'aboutissement, nous avons effectué un peu de travail de terrain. Ces collectes n'étaient pas centrées sur les vieilles personnes du quartier, mais sur la définition de la lutte et les justifications portées par chaque acteur (individuel et collectif) mobilisé sur la situation. Nous avons notamment réalisé une collecte auprès d'habitants du quartier d'un ensemble de micro-trottoirs au lendemain de l'annonce du projet par les médias, ainsi que quelques observations et discussions informelles avec des membres des associations impliqués dans la concertation publique. Nous avons par exemple assisté à des réunions au sein de plusieurs cercles : deux réunions de la concertation publique, une réunion contre le Yellow Park avec des habitants du Ranzay, deux contre le Yellow Park avec ceux de l'Avenue de la Gare de St Joseph, une réunion avec les supporters, une avec un groupe politique qui lutte contre la gentrification dans la ville de Nantes.

De septembre 2017 à juin 2018, nous avons également participé à un stage sur le thème de la patrimonialisation et de la mémoire populaire au sein de l'association Plan 9. Ce travail a été soutenu par la Conférence des Financeurs⁶. Les collectes de données ont été réalisées dans le cadre d'entretiens collectifs non directifs dont le support était la réalisation commune d'une carte subjective sur les formes, les fonctions et les activités du quartier de la Halvèque aux époques des cités ouvrières ou de la Beaujoire. Morange et Schmoll définissent une carte subjective comme « *la représentation, à travers un langage graphique (le dessin), d'une réalité spatiale par un individu ou un groupe d'individus* ». La carte mentale est une technique d'entretiens qui permet la réalisation de cartes par l'enquêté à la demande de l'enquêteur, dans le but que l'enquêté réponde de manière à spatialiser ce qu'il veut faire transmettre (MORANGE & SCHMOLL – 2016).

Le protocole d'enquête utilisé lors de cette phase de travail a été réalisé au sein d'une équipe mêlant trois sociologues (dont l'auteur du mémoire) et une géographe. À titre personnel, nous avons aussi été en charge du recueil des matériaux empiriques. Pour permettre aux personnes âgées de réaliser la carte subjective, nous avons identifié au cours du recueil d'entretiens précédent un ensemble de fonctions et d'activités que nous avons fait figurer sous forme de pictogrammes dans un jeu de cartes. Nous y avons adjoint des feutres de couleur. Les participants étaient réunis autour d'une table recouverte d'une grande feuille blanche. Ils utilisaient les feutres et les cartes pour réaliser la cartographie. En tant qu'animateur, nous avons pour charge de présenter les objectifs du travail et de lancer la réalisation de la cartographie à partir d'un premier souvenir lancé par l'un des enquêtés. Nous relançons ensuite la conversation au fil de la réalisation de la carte. Les thèmes évoqués étaient les mêmes que lors des entretiens individuels mais le format collectif et la forme spatialisée permettait de mieux identifier les représentations sociales et les grands repères mémoriels communs au travers des discussions entre enquêtés. Pour mieux analyser ces échanges dont la durée est comprise entre 1h30 et

6 La Conférence des Financeurs de la prévention de la perte d'autonomie est un dispositif issu de la loi de 2015 relative à l'adaptation de la société au vieillissement. Il est administré par les départements et piloté à l'échelle nationale par la Caisse Nationale de Solidarité pour l'Autonomie (CNSA). Le dispositif a pour objectif de coordonner les financements liés à la prévention de la perte d'autonomie - qu'ils émanent de l'État, des collectivités locales, de l'assurance maladie, des caisses de retraite de base et complémentaire, des mutuelles ou des associations - autour d'une stratégie commune. Sur la base du diagnostic des besoins et du recensement des initiatives locales, les membres de la conférence peuvent identifier les axes prioritaires qui s'en dégagent et les inscrire dans le programme coordonné de financement des actions de prévention. Celui-ci doit permettre l'émergence d'une stratégie coordonnée de prévention que le législateur souhaite « *au plus près des usagers* ». Source : Conférence des Financeurs de la prévention de la perte d'autonomie, « **Synthèse des rapports d'activité 2017** », CNSA

3h30, nous avons procédé à l'enregistrement et à l'écoute des séances ainsi qu'à une prise de notes. Ces enregistrements n'ont pas été retranscrits en intégralité.

Les entretiens étaient collectifs, en groupe d'entre 3 et 6 personnes. 34 individus de plus de 60 ans qui habitent le quartier ont participé à la réalisation d'une cartographie subjective du passé. Pour l'occasion, nous avons mis en place deux catégories d'entretiens : des entretiens avec des groupes d'habitants âgés déjà constitués et des entretiens mixtes. Nous avons ainsi travaillé à réaliser des entretiens collectifs avec chacun des réseaux d'habitants âgés déjà constitués : les catholiques de la paroisse sont venus ensemble, de même que les communistes qui portent la mémoire des cités ouvrières, les clients du coiffeur, les boulistes et les anciens des HLM. Ces cartographies avec des groupes constitués ont été les plus réussies car les membres partageaient les mêmes représentations et mémoires du passé du quartier. Plusieurs cartographies subjectives ont aussi été réalisées avec des groupes mixtes, c'est-à-dire des ensembles de personnes recrutées individuellement et qui ont accepté de venir à l'une des autres dates proposées. Au sein de ceux-ci, nous avons davantage pu observer des luttes de définitions du quartier.

Les entretiens ont été réalisés dans plusieurs lieux. La plupart se sont tenus dans la salle LCR située au sein des logements sociaux de la Halvêque. Certains se sont déroulés en dehors de ce lieu, notamment trois qui engageaient des groupes constitués. Nous avons ainsi réalisé une cartographie subjective chez le coiffeur avec ses clients, au boudrome avec les boulistes et dans la salle municipale « Maison Ouvrière des Batignolles » avec les communistes qui portent la mémoire des cités.

En parallèle au cours de l'année 2018, nous nous sommes engagé à titre personnel au sein d'une association du secteur dont les actions sont centrées sur l'assistance aux plus démunis : la ressourcerie Récup'Halvêque. Cette association possède un local au rez-de-chaussée de l'un des immeubles de la Halvêque et y organise la vente à bas-prix (ou le don) d'objets d'occasion, ainsi que le don de denrées alimentaires. Les produits vendus sont issus de la récupération, par exemple suite au décès d'une personne qui n'a pas d'héritier ou dont les héritiers ne veulent pas conserver tout ou partie des affaires. Les bénéfices issus des ventes sont entièrement utilisés au service des habitants du quartier, par exemple vers les enfants qui peuvent ainsi participer à un atelier de réparation de

vélos deux mercredi par mois au sein de la Halvêque.

Nous avons participé au sein de l'association à la récupération et la distribution de nourriture sur le quartier. Ce travail bénévole nous a notamment permis de découvrir le quartier sous un autre angle, de discuter avec des habitants plus jeunes que ceux que nous avons rencontré au cours de notre enquête et dans un autre cadre, c'est-à-dire « *multiplier les situations de paroles* » avec des habitants du quartier pour le dire à la suite d'Olivier SCHWARTZ dans un article traitant de l'enquête ethnographique (SCHWARTZ – 1993). L'association a cessé ses activités en 2019.

Lors de cette année de Master, l'enquête a pu continuer grâce au soutien du programme PROFAM et s'orienter vers un travail sur les solidarités à destination des personnes âgées au sein du secteur de la Halvêque. Notre objectif était de comprendre à partir du regard sur un territoire la transformation de l'articulation entre les différentes formes de solidarité vers les personnes âgées depuis 1945 jusqu'à aujourd'hui.

Nous avons réalisé plusieurs entretiens avec des habitants déjà rencontrés en 2017 à l'aune de ce nouveau questionnement sur l'histoire des solidarités vers les personnes âgées. Cette année, six entretiens de plus d'une heure trente ont été réalisés : cinq entretiens d'approfondissement avec des personnes qui avaient déjà été interrogées et qui nous avaient parlé des personnes âgées dans les précédents entretiens, ainsi qu'un avec une personne que nous n'avions jusqu'alors pas rencontrée. Les entretiens ont fait l'objet d'une retranscription extensive et d'une analyse thématique. Nous avons également complété notre panel en rencontrant un jeune d'une vingtaine d'années qui a pu nous parler de sa grand-mère (que nous n'avons pas réussi à rencontrer) ; ainsi que deux entretiens avec des structures associatives implantées sur le quartier (la CSF et le club des aînés). Nous avons également, mais cette fois en vain, travaillé pour rencontrer des vieux habitants racisés de la Halvêque qui étaient jusqu'alors absents de notre panel.

La grille d'entretien traite des solidarités (familiales, de voisinage, publiques, etc) vers les personnes âgées hier et aujourd'hui sur le quartier. L'enquêté était d'abord incité à nous parler de sa position de donateur de solidarité vers les personnes âgées (avant d'arriver à la vieillesse), puis des solidarités qu'il donne ou reçoit maintenant qu'il est vieux. La collecte d'archives s'est aussi déroulée sur le terrain des entretiens, nous permettant

d'accéder aux archives personnelles de trois habitants. Parmi ces documents, nous avons surtout récolté des photographies.

Nous souhaitions réaliser par une approche sociohistorique localisée un travail sur l'articulation des solidarités vers les vieilles personnes dans le quartier de la Halvêque. Notre méthodologie s'appuyait sur un croisement d'entretiens et archives. Nous espérions par les archives apprendre comment les vieilles personnes étaient prises en charge par des institutions de la Halvêque comme le bureau de bienfaisance des cités ouvrières, les sœurs-soignantes ou les associations familiales, mais n'avons pas pu accéder à ces matériaux. Nous souhaitions aussi traiter des archives d'une association d'aide à domicile pour comprendre la création d'une structure et aborder la construction de la prise en charge professionnelle vers les vieilles personnes. Nous avons contacté l'association APF-CSF dont l'histoire est liée au secteur et n'avons finalement pas pu accéder aux documents. Nous avons pu collecter des données à partir des archives institutionnelles sur les solidarités vers les personnes âgées qui habitent le quartier. Nous sommes allés au Centre d'Histoire du Travail où le fond nous a permis d'accéder à des matériaux sur les retraités à partir des années 1950 grâce aux documents syndicaux sur les régimes de retraite complémentaire négociés au sein de l'usine des Batignolles. Au centre d'archives diocésaines de Nantes, nous avons trouvé un fonds qui concerne l'Église St-Georges des Batignolles, situé à proximité de la Halvêque. Nous y avons obtenu des exemplaires du journal « *Entre-Nous* » édités par la paroisse entre 1931 et 1987 ; ainsi que le registre de la paroisse qui rassemble des notes datées de 1921 à 1987. Nous les avons étudiés avec précision à la recherche de matériaux sur la prise en charge par l'église de la vieillesse. Nous y avons trouvé peu de traces des vieilles personnes : par exemple, dans les 117 pages du registre de paroisse, on ne retrouve que deux mentions des vieilles personnes (au sens large de quelqu'un qui est qualifié par sa vieillesse ou sa position dans le cercle familial). Nous avons également collecté les archives de deux associations du quartier dont les histoires croisent celles des personnes âgées de la Halvêque : la section locale de la Confédération Syndicale des Familles et le Club des aînés Beaujoire-Halvêque. Les archives de la CSF qui s'étendent de 1973 à 1987 nous ont permis de collecter des matériaux sur les premières années d'implantation des immeubles HLM et sur le mouvement social qui a agité le quartier au cours des années 1970 et 1980, mais peu sur les personnes âgées. Les archives du Club des aînés Halvêque-Beaujoire furent quant à elles encore plus pauvres car aucun document antérieur à 2010 ne nous a été présenté.

Nous avons également réalisé un travail sur des matériaux statistiques anciens et

contemporains. À propos des statistiques récentes, nous avons examiné une dizaine de variables que nous avons comparées à l'échelle du QPV Halvêque, de l'IRIS Beaujoire-Halvêque et de la commune de Nantes afin de caractériser les territoires du QPV Halvêque et de l'IRIS Beaujoire-Halvêque. Ce travail sur des matériaux statistiques fut complété par une lecture des principaux résultats des enquêtes quantitatives réalisées sur la ville de Nantes, notamment par l'AURAN. Nous avons également réalisé un travail historique sur des matériaux statistiques et avons étudié les données des recensements de 1936 et 1945 pour pouvoir décrire la situation des vieilles personnes au sein du quartier à cette époque. Cet examen des matériaux statistiques s'est accompagné d'un travail sur des matériaux cartographiques que nous avons mobilisés avec deux objectifs : soit des cartes carroyées selon des variables statistiques pour comprendre le présent du quartier, soit des photographies aériennes afin d'identifier les phases de transformation des formes du quartier dans le temps.

Nous nous sommes également rendu au sein des activités du quartier pour y collecter des matériaux sur les solidarités vers les personnes âgées et y recruter des enquêtés. Nous avons pu entrer au sein de lieux gérés par des institutions grâce à notre position d'enquêteur sur le quartier acquise au fil du temps, mais y étions toujours à *découvert*, c'est-à-dire assumant une identité d'enquêteur sur le terrain. À l'atelier Cuisine de la Maison de Quartier, nous n'avons pas rencontré de nouveaux enquêtés. Au boulodrome non plus, mais nous avons pu réaliser des observations pour comparer les notes prises en 2017 avec le terrain en 2019 et préciser nos analyses. Le club des aînés de la Halvêque nous a également accueilli pour une après-midi au cours de laquelle nous avons pu participer aux jeux et discuter avec plusieurs membres.

Plusieurs observations à *couvert* dans le quartier ont aussi été réalisées cette année. Nous avons observé au cours du printemps 2019 deux matinées et un après-midi trois lieux de la Halvêque (la Maison de Quartier, les Quatre-Carrés et la plaine de jeux) afin d'y valider ce que nous avons écrit sur les formes d'occupation du quartier par les personnes âgées. Nous sommes également allés au Super U de la Halvêque au cours de deux sessions de deux heures afin de voir si s'y jouaient des liens entre habitants âgés.

Finalement, notre collecte ne fut pas à la hauteur de nos espérances, notamment en termes d'archives. L'approche socio-historique de l'articulation des solidarités nous a semblé intenable dans l'état actuel du terrain, les entretiens seuls ne nous donnant que des justifications des pratiques. De plus, les positions de nos enquêtés face aux

personnes âgées leur donnent une perspective particulière qui ne nous permet pas de connaître les pratiques des personnes âgées dans le passé, mais plutôt les souvenirs d'assistance vers les vieilles personnes exprimés souvent de la part de leurs descendants, en situation ou non de donateur. Ensuite, la mémoire collective modèle largement les expressions localisées du passé, même en situation d'entretien. Peu d'enquêtés se sont en effet éloignés de la *doxa* sur les cités ouvrières, nous renvoyant à la *solidarité* tant vantée, aux livres écrits sur le quartier ou à des figures du quartier qui sont aujourd'hui décédées.

Pour ce travail, nous avons aujourd'hui recentré notre problématique sur le présent et ôté à ce travail sur les solidarités reçues par les vieilles personnes de la Halvêque sa dimension diachronique. Après nous être replongé dans nos matériaux, nous avons décidé de traiter à partir d'une approche localisée les solidarités par et vers les vieilles personnes qui habitent à la Halvêque. Nous souhaitons aujourd'hui particulièrement expliquer par ce travail les effets du lieu de vie dans les relations sociales à destination les vieilles personnes qui habitent la Halvêque et les influences de ces relations dans leur rapport au quartier.

1.2 - Présentation des enquêtés

Notre propos se focalise sur les solidarités contemporaines à destination des habitants âgés du quartier Beaujoire-Halvêque. Parler de personnes âgées mérite une explication autour des âges de la vie. La définition donnée par un groupe à un âge n'est pas universelle ou *naturelle*, mais mouvante dans les temps, les lieux et selon les espaces sociaux. Les étapes du parcours de vie sont imposées par le groupe à l'individu au moyen de définition des seuils d'âges régis par les représentations et les fonctions matérielles assignées aux différents âges de la vie par l'ensemble du groupe. Les scissions des cycles de vie en Europe se sont historiquement structurées à partir de rapports de domination entre les âges, liés le plus souvent aux transmissions patrimoniales (SEGALEN – 1999). La vieillesse en France est un espace défini du cursus biographique largement tributaire de l'histoire des politiques publiques, notamment de l'histoire de la mise en place du système de retraite.

Avant de présenter nos enquêtés, nous devons signaler qu'il nous est impossible de dresser la liste de tous les habitants que nous avons rencontrés lors de cette enquête en raison de notre engagement ethnographique sur le terrain qui s'étend depuis maintenant deux ans. Nous avons bien sûr rencontré des vieilles personnes, mais aussi des voisins de vieilles personnes, une auxiliaire de vie qui travaille sur le quartier, ainsi que des habitants du quartier qui ne sont ni à la retraite, ni proches d'une personne dans cette situation. De plus, tous les matériaux récoltés au cours de ce terrain ne sont pas utilisables de la même manière pour cette problématique car une partie d'entre-eux ont été construits dans le cadre d'un travail sur les mémoires du quartier Halvêque.

Pour ce travail de Master, nous avons sélectionné parmi l'ensemble de nos matériaux ceux qui sont le plus directement utilisables pour traiter de la vieillesse et des solidarités à destination des personnes âgées par une approche localisée et contemporaine. Cette sélection nous a fait écarter les matériaux qui portent uniquement sur la mémoire des habitants, parmi lesquels plusieurs entretiens et comptes rendus d'observations. Nous avons ensuite exclu les entretiens *ratés*, à l'image de la rencontre avec Claudine qui n'a pas répondu à nos questions et a perçu l'entretien comme un moment de séduction ou de Béatrice dont nous nous sommes rendu compte au cours de l'entretien qu'elle était lourdement atteinte d'une démence qui affecte son discours et le rend difficile à comprendre par les mêmes schémas que les autres entretiens. Nous avons

enfin utilisé un indicateur spatial – l'adresse postale de la résidence occupée – pour circonscrire encore notre panel et pouvoir centrer l'analyse sur les habitants contemporains d'un même lieu de vie.

Notre approche se revendique comme localisée, c'est-à-dire qu'elle observe le monde social au sein d'une délimitation spatiale. Pour tenir cette perspective et suivant la méthode citée plus haut, nous avons sélectionné 12 personnes qui habitent au moment des entretiens à la Halvêque ou dans un périmètre de cinq cents mètres autour de la Halvêque. Nous avons pu rencontrer la plupart de ces personnes plusieurs fois au cours de l'enquête, nous permettant de former une base de 30 entretiens enregistrés. Tous les enquêtés ont participé à la collecte d'entretiens en 2017, nous permettant d'avoir leur récit de vie dans le quartier et leurs récits de vieillesse. 8 des membres du panel ont participé à la réalisation d'une cartographie subjective en 2018 nous permettant d'aborder leur rapport au quartier et les solidarités entre habitants dans lesquelles ils sont inscrits. 7 d'entre-eux (dont deux qui ont refusé de se faire enregistrer) ont également répondu à notre questionnaire en 2019.

En plus d'habiter dans le même lieu de vie, nos enquêtés ont en commun d'être retraités, c'est-à-dire qu'ils occupent la même position face à l'emploi. Au 31 décembre 2018, 14,3 millions de personnes résidentes en France sont à la retraite, soit un peu plus de 20 % de la population. Depuis la réforme des retraites promulguée en 2010, l'âge de départ à la retraite est fixé en France entre 62 et 67 ans. En 2018, l'âge moyen de départ à la retraite est de 62,7 ans : 62,4 ans pour les hommes et 63 ans pour les femmes (CNAV-SNCP – 2019).

Notre panel est hétérogène et reflète l'hétérogénéité interne à la catégorie des retraités. En termes d'âges d'abord, les retraités peuvent avoir entre eux une grande différence : le plus âgé de notre panel a 28 ans à de plus que la plus jeune, c'est-à-dire que l'un pourrait être le parent de l'autre. Pour notre travail, notre sélection nous a fait prendre en compte cinq personnes qui ont entre 68 et 75ans, deux ont entre 75 et 85 ans, cinq ont plus de 85 ans.

Les personnes de notre panel sont différentes quant aux emplois qu'elles ont exercé au cours de leur vie professionnelle. D'abord, la plupart des femmes que nous avons rencontrées ont des carrières professionnelles interrompues par le travail au sein de la famille, comme pour Jacqueline qui a aidé ses parents ou Marie-Christine, Odette et Louise qui ont élevé leurs enfants. Les quatre femmes qui n'ont pas arrêté de travailler – Yvonne, Simone, Jeanne et Nicole – sont celles de notre panel qui ont obtenu le plus

d'avancement professionnel. Ensuite, en suivant la typologie des PCS⁷ et en nous référant au dernier emploi occupé avant la retraite⁸, nous trouvons au sein des femmes de notre panel deux ouvriers, cinq employées, une profession intermédiaire, trois cadres et un artisan non-déclarée⁹.

Cette composition du panel nous permet de prendre en compte une multiplicité de situations, en particulier concernant la santé. Les statistiques nous montrent une corrélation entre l'âge et une dégradation de l'état de santé, par exemple grâce aux données de l'espérance de vie en bonne santé¹⁰ ou de la part des bénéficiaires de l'APA parmi les retraités¹¹. Cette part augmente fortement à partir de 75 ans : d'environ 3 % entre 70 et 74 ans, elle passe à 6 % pour les 75 à 79 ans, 13 % pour les 80 à 84 ans et plus d'un tiers à partir de 85 ans (Portrait Social INSEE – 2018). Néanmoins, l'âge n'est qu'un critère chronique et ne détermine pas l'état de santé, ou pour le dire autrement, l'âge nous donne certaines indications mais ne doit pas cacher les disparités entre les corps des enquêtés à un même âge. Cambois et al nous montrent grâce à une analyse quantitative les fortes inégalités dans l'espérance de vie en bonne santé selon les emplois exercés (CAMBOIS et al – 2008). Ces inégalités de santé selon la trajectoire professionnelle sont visibles au sein de notre panel ou certaines personnes de moins de 70 ans, comme Jacqueline (69 ans au moment de l'entretien) qui a travaillé comme personnel de maison souffre de problèmes de santé alors que des retraités plus âgés comme Simone (77 ans) qui a été comptable se décrit en bonne santé. De plus, toutes les formes d'usure du corps n'ont pas les mêmes conséquences dans les rapports du corps avec l'environnement : Yvonne ne peut plus marcher, mais a conservé ses sens, alors que Marie-Christine a perdu la vue, mais marche encore.

7 Les professions et catégories socioprofessionnelles (PCS) sont la nomenclature statistique utilisée par l'INSEE et permettant de classer des métiers.

8 Ce mode de classement comporte des biais puisqu'il ne prend en compte ni la carrière professionnelle du conjoint, ni l'ascension sociale éventuelle au cours de la carrière.

9 Suzanne a travaillé avec son mari dans l'entreprise familiale, mais sans y être employée ni percevoir de salaire

10 Selon l'INSEE, l'espérance de vie en bonne santé est un calcul qui permet de mesurer la durée de vie moyenne sans limitation irréversible d'activité dans la vie quotidienne ni incapacités d'une génération fictive soumise aux conditions de mortalité et de morbidité de l'année.

11 L'Allocation Personnalisée d'Autonomie est un plan d'aide financière destiné aux personnes de 60 ans et plus qui ont besoin d'aide pour accomplir les actes de la vie courante ou un état de santé nécessitant une surveillance constante. L'INSEE ajoute que « ces restrictions d'activité résultent souvent de problèmes de santé actuels ou passés, mais il n'y a pas de lien systématique entre état de santé et degré de dépendance, dans la mesure où à état de santé égal, on peut être plus ou moins gêné dans les actes de la vie quotidienne, en particulier selon l'environnement dans lequel on vit. » (INSEE, Tableaux de l'économie française, « Personnes âgées dépendantes » - 2018). L'APA est déterminée selon un coefficient de *dépendance* calculé à partir de la grille AGGIR qui permet une traduction numérique des besoins d'assistance d'une personne de 60 ans ou plus.

<i>Liste des enquêtés dont les entretiens ont été pris en compte dans ce travail</i>							
Prénom (sexe)		Ancienneté dans le quartier	Ancienneté dans le logement	Habitat	Composition du ménage	Dernier emploi exercé	Aide à la marche
La Halvêque							
Nicole (F)	1951	46 ans	46 ans	Appart.	Seule	Secrétaire d'accueil	Non
Jacqueline (F)	1949	70 ans	46 ans	Appart.	Seule	Employée de maison	Canne
Jeanne (F)	1948	40 ans	40 ans	Appart.	Couple	Adjoint de direction	Non
Denise (F)	1945	46 ans	46 ans	Appart.	Couple	Aide-ménagère	Non
Odette (F)	1945	67 ans	46 ans	Appart.	Couple	Ouvrière	Canne
La Beaujoire							
Simone (F)	1941	17 ans	10 ans	Maison	Seule	Comptable	Non
Gérard (M)	1939	36 ans	36 ans	Appart.	Couple	Ouvrier Qualifié	Non
Pierre (M)	1931	88 ans	88 ans	Maison	Seul	Cadre fonction publique	Canne
Louise (F)	1927	92 ans	67 ans	Maison	Seule	Vendeuse	Canne
Marie-Christine (F)	1929	86 ans	65 ans	Maison	Seule	Aide-ménagère	Canne
Yvonne (F)	1928	75 ans	63 ans	Maison	Seule	Cadre fonction publique	Aucun déplacement
Suzanne (F)	1928	55 ans	55 ans	Maison	Couple	Conjointe d'artisan	Canne

Nous avons mis en place une classification subjective des enquêtés selon la manière dont ils et elles expriment dans les entretiens les difficultés qu'ils ont à utiliser leur corps. Ce sera cette typologie qui sera utilisée pour les notices biographiques des enquêtés. Notre typologie distingue deux corps, correspondant donc à la perception par les enquêtés de leurs corps et aux aménagements du quotidien que ce corps les a contraints à réaliser : le corps fragile et le corps usé. Le corps fragile est décrit comme faiblement contraignant à l'utilisation : l'enquêté a pu déclarer dans l'entretien des limitations fonctionnelles qui l'ont incité à réaménager son quotidien, mais sans difficultés à réaliser les activités élémentaires (sortir, se nourrir et se soigner). Parmi cette catégorie,

on retrouve aussi bien des personnes qui se revendiquent en bonne santé que des personnes qui décrivent des problèmes de santé n'ayant que peu d'impact sur leur vie quotidienne. On trouve dans ce groupe Nicole (1951) ; Denise (1945) ; Simone (1941) ; Jeanne (1948). Le corps usé est perçu comme fortement contraignant à l'utilisation : l'enquêté a déclaré des limitations fonctionnelles qui provoquent pour lui des difficultés à réaliser les activités élémentaires (sortir, se nourrir et se soigner) → Marie-Christine (1929) ; Suzanne (1929) ; Odette (1945) ; Jacqueline (1949) ; Pierre (1930) ; Gérard (1939) ; Yvonne (1929) ; Louise (1927).

Au sein de notre panel, on ne retrouve que des ménages nucléaires composés d'une ou deux personnes et aucun ménage complexe. Notre panel comprend davantage de personnes seules au sein de leurs ménages qu'en couple. Sept de nos enquêtés vivent seuls chez eux. Jacqueline ne s'est par exemple jamais mariée. Marie-Christine, Louise et Nicole sont veuves, Simone et Yvonne sont elles divorcées. Pierre lui habite seul depuis le départ de sa compagne en EHPAD. Cinq de nos enquêtés vivent avec un conjoint au sein de leurs ménages : Gérard, Suzanne, Odette, Denise et Jeanne.

On observe aussi de fortes inégalités économiques entre retraités ; et au sein de notre panel. Ces inégalités sont structurelles, liées à la forme du régime de retraite car les revenus à la retraite sont dépendants des revenus gagnés au cours de la vie professionnelle. La retraite reproduit ainsi les inégalités déjà en cours pendant la vie professionnelle. Des fortes inégalités économiques existent donc entre retraités selon leurs professions. Les inégalités sont également fortes entre les hommes et les femmes : les femmes touchent en moyenne en 2009 une retraite 33 % inférieure à celle des hommes. (BAC & ALBERT – 2012). Au sein de notre panel pourtant recruté dans un quartier à l'héritage populaire, nous constatons aussi de très larges écarts de revenus : Jacqueline qui vit seule au sein de son ménage touche le minimum vieillesse, c'est-à-dire 868,20 € par mois alors qu'Yvonne qui vit aussi seule perçoit une pension près de trois fois plus importante : 2500 €. La pension moyenne tous régimes de droit direct s'établit à 1 389 € bruts mensuels à la fin 2016 en France (DRESS – 2017). En 2015, selon l'enquête Revenus fiscaux et sociaux, le niveau de vie médian des personnes retraitées vivant en France métropolitaine s'élève à 1 760 € par mois, contre 1 690 € pour l'ensemble de la population.

Notre panel de retraités est donc composé de personnes hétérogènes quant à leur âge, leur état de santé et leurs revenus. Au-delà de ses différences et comme plus de neuf retraités sur dix en France en 2018 (INSEE Portrait Social - 2018), nos enquêtés vivent à

domicile, c'est-à-dire qu'ils et elles n'habitent pas dans une institution d'hébergement pour personnes âgées. C'est d'ailleurs le fait qu'ils habitent sur le quartier qui était la condition à l'intégration dans notre panel. Nous souhaitons rencontrer des individus qui vivent sur le quartier et dont le quotidien n'est pas pris en charge par une institution d'hébergement. Nous pourrions malgré tout diviser notre panel selon le lieu où ils habitent. Cinq personnes intégrées au panel vivent au sein des logements sociaux de la Halvêque. Sept vivent dans le micro-quartier Beaujoire-Halvêque mais hors de l'ensemble Halvêque (nommé Beaujoire dans le tableau ci-dessus), six dans une maison et un dans un appartement.

Les membres du panel ont aussi en commun de ne pas être des nouveaux arrivants sur le quartier. Une seule personne de notre panel habite le quartier depuis moins de 35 ans. Nous avons rencontré six personnes qui sont arrivées sur le quartier en lien avec l'usine des Batignolles toute proche. Ces cinq femmes et un homme ont en commun d'avoir un père qui a travaillé pour l'usine et d'avoir vécu leur enfance dans les cités en bois (sauf pour l'homme qui vivait dans une maison en dur près des cités). Ils habitent le quartier depuis au moins 65 ans. Trois femmes qui habitent le quartier depuis leur enfance dans les cités sont devenues propriétaires d'une maison dans le quartier au cours des années 1950 : Louise, Yvonne et Christine. Pierre lui continue à vivre à l'emplacement du commerce dont étaient propriétaires ses parents. Jacqueline et Odette habitent elle dans un appartement de la Halvêque. Parmi ces personnes, seule Odette n'a pas vécu toute sa vie dans le quartier. Elle vivait dans les cités en bois avec ses parents, est partie vivre à Rezé avec son compagnon quand elle était adulte avant de revenir ensemble à la Halvêque en HLM.

Nous avons rencontré six personnes qui sont arrivées sur le quartier au cours des années 1970 et 1980. Ils ne sont pas liés à l'histoire de l'usine et n'ont pas vécu l'époque des cités ouvrières. Eux ont connu la fin de l'urbanisation du quartier et ses mutations contemporaines. Ils étaient déjà adultes en arrivant sur le quartier et y habitent depuis environ 40 ans. Les trajectoires résidentielles d'entrée sur le quartier de nos enquêtés sont plus hétérogènes pour cette génération que la précédente. On retrouve deux groupes qui habitent des types de logements différents. D'abord des personnes qui ont souhaité accéder à la propriété immobilière à moindre coût, ensuite des personnes en situation de vulnérabilité qui ont obtenu un logement social à la Halvêque. Gérard, ouvrier, est devenu avec sa compagne propriétaire d'un appartement sur la Beaujoire en 1985 pour se rapprocher de son travail dans la zone industrielle de Carquefou. Denise est de l'autre groupe : elle habitait avec son compagnon et leurs enfants dans un logement insalubre

situé dans un quartier voisin et a été relogée par l'Office HLM à la Halvêque. Nicole est arrivée elle par une prise en charge spécifique en raison d'une situation particulièrement difficile à gérer pour elle : célibataire, enceinte et sans soutien familial.

Simone est la seule habitante prise en compte dans notre panel qui habite le quartier depuis moins de 20ans, 17 ans aujourd'hui. Elle qui vivait à Paris a aménagé dans le quartier au moment de son divorce pour se rapprocher de ses filles qui habitaient dans la région nantaise. Elle est depuis une dizaine d'années propriétaire d'une maison dans le nord du secteur d'étude.

Nous proposons aujourd'hui un travail sur les solidarités par et à destination des personnes âgées qui habitent au sein du quartier de la Beaujoire-Halvêque et le rapport qu'ils et elles entretiennent avec leur lieu de vie. Dans la partie à suivre, nous présenterons ce quartier en portant notre attention sur sa configuration contemporaine par des analyses diachroniques et synchroniques de l'espace et de son peuplement.

Partie 2 : Un quartier aux visages contrastés

Partie 2 : Un quartier aux visages contrastés

Dans cette partie, nous verrons que le secteur d'étude est contrasté. Contrasté d'abord dans le temps, des phases d'urbanisation successives ont en effet transformé le visage du quartier. Aujourd'hui, le secteur Beaujoire-Halvêque est aussi contrasté socialement, plusieurs populations de niveaux sociaux différents cohabitent au sein du même lieu de vie.

Partie 2 : Un quartier aux visages contrastés

2.1 Une urbanisation récente et en mutation

- 2.1.1 – Des maraîchages aux Batignolles
- 2.1.2 – Des Batignolles à la Beaujoire
- 2.1.3 – Un quartier toujours en mutation aujourd'hui

2.2. – Un peuplement protéiforme à l'image d'un quartier en mutation

- 2.2.1 – Le logement des habitants de l'IRIS et le QPV
- 2.2.2 – Les revenus des ménages par U.C. de l'IRIS et du QPV
- 2.2.3 – L'âge des habitants de l'IRIS et du QPV

2.1 - Une urbanisation récente et en mutation

Le secteur d'étude s'est transformé au cours du temps. En effet, aujourd'hui, le secteur d'étude est complètement urbanisé et intégré à la Ville de Nantes. Cependant, les formes contemporaines de la ville nous en cachent les formes passées car l'espace qui est aujourd'hui le micro-quartier Beaujoire-Halvêque n'a été urbanisé qu'à partir des années 1970. Que trouvait-on auparavant ? Trois cités ouvrières et des terres agricoles.

2.1.1 – Des maraîchages aux Batignolles

Alors qu'il est aujourd'hui complètement intégré à la ville de Nantes, il y a un siècle le secteur était éloigné de la ville qui se clôturait alors au Boulevard des Belges. C'était un espace agricole occupé par des fermes et des tenues maraîchères : la Halvêque était un moulin, la Beaujoire un hameau. Les habitants y sont des travailleurs et travailleuses agricoles qui vivent éloignés de la ville de Nantes. La construction à la fin du XIXe de la ligne ferroviaire Nantes-Châteaubriant qui passe sur le quartier engage les conditions de possibilité de l'implantation d'une zone industrielle dans cette partie de la ville de Nantes. En 1916, quand les frères Guoin, alors notables parisiens et riches propriétaires de l'entreprise Batignolles s'installent sur le quartier, ils en achètent une partie des terres et en modifient la configuration. Ils implantent une vaste usine et trois cités ouvrières dans ce *désert rural* du nord de la ville de Nantes et donnent au quartier un caractère industriel. Les unités de production sont immenses et dominant le quartier : elles s'étendent sur 18 hectares. La production est spécialisée dans la sidérurgie et l'usine acquiert rapidement une place importante dans l'économie locale, comptant dès son ouverture plus de 3000 salariés. Les Batignolles de Nantes produisent à la demande du client, c'est-à-dire que l'usine adapte ses types et temporalités de production aux commandes. Le sociologue Jacky REAULT qualifie ainsi les Batignolles de *boîte à tout faire* (REAULT – 1983). Pour adopter ce modèle économique, l'usine des Batignolles met en place une politique paternaliste par l'attribution de récompenses aux travailleurs de la compagnie afin d'attirer

et conserver la main d'œuvre nécessaire à la production, parmi lesquelles le logement au sein de trois cités ouvrières dans le quartier. Nantes est alors selon les mots de l'historien Alain Croix la *capitale industrielle de l'Ouest*, avec 35 000 ouvriers répartis en 77 usines dans 13 secteurs d'activités différents. Les ouvriers représentent 20 % de la population totale de la ville à la sortie de la grande guerre (CROIX et AI – 2017).



Illustration 5: Photographie aérienne réalisée en 1923 présentant les 3 cités ouvrières en rouge (Halvêque Baratte et Ranzay), la chapelle en bleu et l'usine en vert. On observe que le micro-quartier Beaujoire-Halvêque n'est pas urbanisé. Source : IGN - Remonter le temps

La boussole n'est ici qu'indicative et ne reflète pas précisément le réel en raison de l'angle par lequel a été prise la photographie. Aussi par la manière dont le document a été produit, nous ne disposons pas d'échelle.

La compagnie Batignolles décide donc dès l'implantation de l'usine d'un plan de construction de trois cités ouvrières destinées à loger les familles ouvrières de l'usine : la Baratte, la Halvêque et le Ranzay. Le système de paternalisme des Batignolles est proche des villes champignons construites dans les bassins miniers de l'Est de la France (WORONOFF – 1996). Les cités sont pourvues de plusieurs équipements communs

comme des pompes à eau, des lavoirs, une école, une église, un dispensaire, des douches publiques, un réfectoire, un bureau de bienfaisance, ... tout est fait pour subvenir aux besoins des ménages ouvriers. Tous ces équipements dont les habitants des cités sont bénéficiaires sont la propriété de l'usine. Dès leur construction, les maisons sont reliées à l'électricité et bénéficient d'un jardin privatif. Les cités Batignollaises constituent un habitat plutôt confortable pour les ménages ouvriers dans l'entre-deux-guerres, en tout cas en comparaison des logements insalubres de nombreux pauvres qui susciteront des politiques publiques hygiénistes fortes à Nantes à partir des années 1920/30 (CROIX et AL – 2017).

La plus ancienne génération d'habitants que nous avons rencontrée est arrivée à l'époque Batignollaise du quartier. C'est le travail dans l'usine des Batignolles qui les a amenés à vivre sur le quartier. La trajectoire de Marie-Christine (née en 1929) illustre un type d'entrée sur le quartier à l'époque des Batignolles et les conditions de vie au sein des milieux populaires à cette époque. Née en Bretagne, elle vivait avec ses parents et son frère d'un travail agricole. Au décès de son père, sa mère se trouve démunie et ne peut plus assurer la subsistance de sa famille. Marie-Christine a alors cinq ans. La mère de Marie-Christine se voit proposer par sa fille aînée de venir habiter avec elle, à Nantes, dans l'une des baraques des Batignolles. Eux habitent la cité Halvèque avec leurs deux enfants. Marie-Christine a ainsi passé son enfance à Nantes, dans une maison de deux chambres qui hébergeait trois générations différentes, sept personnes du même lignage au sein d'un ménage complexe.

Les entretiens réalisés avec des anciens du quartier révèlent la force des liens entre habitants des cités lors des grèves et face aux difficultés que peuvent subir des membres du groupe. La sociologue Joëlle DENIOT qui a réalisé un travail sur ce quartier nous explique que les liens de solidarité construits au sein de l'usine des Batignolles se transposaient au sein des cités ouvrières (DENIOT – 1983). C'est aussi la problématique soulevée par le sociologue Joël GUIBERT quand il porte son regard sur les mémoires des habitants des cités ouvrières : *« il s'agit en outre de montrer comment la politique paternaliste d'une telle entreprise peut, paradoxalement, déboucher sur une sociabilité, une communauté et même une combativité ouvrière intenses »*. Il perçoit la perpétuation de ce sentiment communautaire vingt-ans après la fin des cités dans *« le fait que dans la mémoire collective soient gommées les différences nationales au profit d'une dénomination commune « ouvrier des batignolles » »* (GUIBERT – 1989).

Les cités ont été détruites dans les années 1960/70. L'importance économique et sociale de l'usine des Batignolles s'est amoindrie après-guerre et la compagnie a perdu progressivement son influence sur le secteur d'étude. L'usine est en effet rachetée à plusieurs reprises et même séparée entre plusieurs repreneurs au cours des années 1960. Dans les années 1950 / 1960 aussi, le paternalisme s'estompe tout comme le mode de vie des cités ouvrières qui perd sa singularité. Depuis un prisme marxien, le sociologue Jacky REAULT évoque les conditions économiques comme cause de ce changement de style de vie : « 1958- 1963 : *Le mode de vie ouvrier classique se défait lentement dans les cités comme dans les quartiers anciens, subverti par le cumul de l'expansion et des nouveaux modèles de consommation. Beaucoup sont partis, par le biais des « castors » et de l'accession à la propriété (plutôt la mouvance chrétienne). Reste surtout le noyau CGT et « Laïc » » (REAULT – 1981). Disparaît aussi l'unité résidentielle du groupe quand sonne la fin des cités, c'est-à-dire à partir de 1963. Le travail à l'usine des Batignolles perd sa force intégratrice dans le quartier.*

2.1.2 – Des Batignolles à la Beaujoire

À la fin des cités ouvrières, c'est-à-dire à partir des années 1960, l'Office Nantais des HLM est devenu un acteur important du quartier. Il devient le bailleur de plusieurs ensembles immobiliers dans le nord de l'arrondissement Nantes-Erdre (Grand Clos, Île de Sein, Eraudière, Renaudière, Port-Boyer) et rachète les cités ouvrières à la compagnie des Batignolles. Il a ainsi organisé la destruction des cités et la reconstruction de nouveaux logements à l'emplacement même des anciennes cités ouvrières : d'abord au Ranzay en 1965, puis à la Halvêque en 1973. La Halvêque devient ainsi un grand ensemble de cinq immeubles de treize étages et cinq barres de trois étages. Par cet achat, l'Office HLM a aussi transformé les conditions du bail locatif pour les habitants des cités patronales : celui-ci n'est désormais plus lié au travail mais à des conditions de revenus. L'Office HLM a ainsi mis en place des opérations de relogement à partir de 1965 depuis les cités patronales vers les ensembles immobiliers nouvellement construits de la Renaudière, puis dans les deux cités nouvellement construites. L'Office HLM a ainsi été à

l'origine du renouvellement du parc de logements dans le secteur d'étude depuis des maisons vers des appartements.



Illustration 6: Immeubles du QPV Halvêque fondé entre 1971 et 1975. À gauche des immeubles de 5 étages, à droite un immeuble de 13 étages. Source: <https://cite2nantes.skyrock.com>

À l'image d'autres villes françaises qui procèdent à l'organisation de grands projets urbains dans les zones périphériques ou intra-urbaines cultivés, la municipalité nantaise décide de procéder à l'aménagement de la partie Nord de l'usine des Batignolles par la création de la Zone d'Aménagement Concerté de la Beaujoire en 1969 et la mise en place d'un Plan d'occupation des sols¹². Le quartier constitue alors une grande réserve immobilière puisqu'il contenait beaucoup de terres cultivées. La dénomination Beaujoire est une invention des politiques de la Ville pour qualifier le secteur d'étude à partir des années 1970, via la ZAC. L'appellation Beaujoire - qui donnera son nom au Parc des Expositions et au Stade du club de football de Nantes - n'existait pas comme un quartier avant les années 1970, il désignait un hameau situé au Nord de la Halvêque composé d'une ferme. Nous faisons l'hypothèse que le nom Beaujoire a été utilisé pour marquer

¹² Un Plan d'Occupation des Sols (POS) est un document légal qui « fixe les règles générales et les servitudes d'utilisation des sols, qui peuvent notamment comporter l'interdiction de construire ». Il définit les types de constructions interdites ou autorisées et l'usage qui est fait des terrains constructibles. Aujourd'hui, les POS n'existent plus et on parle de Plans Locaux d'Urbanisme (PLU)

une rupture avec le passé du quartier, moins chargé symboliquement que la Halvêque par l'héritage des cités ouvrières des Batignolles. La zone prise en charge par la ZAC correspond à l'espace de l'IRIS, qui est le même que celui du micro-quartier Beaujoire-Halvêque contemporain. En effet, l'INSEE a développé en 1999 un découpage du territoire national en mailles de taille homogène appelées IRIS. Ces critères ont par la suite été intégrés par les services de la Ville de Nantes au découpage infra-communale.

La conséquence de la mise en place de la ZAC¹³ de la Beaujoire est l'urbanisation complète du quartier avec le comblement des espaces non-bâties par des constructions de logements, commerces et équipements. Au début des années 1980, une majorité des espaces disponibles autour de l'usine des Batignolles et au Sud de l'actuel ensemble d'habitations de la Halvêque, sont occupés par des constructions. L'étudiant en géographie Raphaël MICHAULT estime que la ZAC a modifié « *l'espace vécu et perçu de la Beaujoire-Halvêque* » (MICHAULT – 1999). Ces expropriations et comblements ont permis l'implantation sur le secteur d'étude de plus de 1000 nouveaux logements parmi lesquels deux tiers d'habitats à vocation sociale parmi les nouvelles constructions. Les formes contemporaines des habitations de l'IRIS ont d'ailleurs largement été constituées à cette période. L'INSEE nous montre à ce propos que la moitié des résidences principales occupées en 2015 dans l'IRIS Beaujoire-Halvêque ont été construites entre 1971 et 1990 (Base infra-communale – Logement – Source : Insee, Recensements de la population 2015). La ZAC permet aussi l'implantation d'équipements de transport comme le Boulevard Périphérique en 1977, l'aménagement de la Route de St-Joseph et l'implantation de la gare de tramway Haluchère en 1985, puis son prolongement jusqu'à Beaujoire cinq ans plus tard. La ZAC organise également l'édification d'équipements tertiaires comme les Leclerc Paridis et le Parc des expositions de la Beaujoire en 1971, le Carrefour-Beaujoire en 1973 et le Stade de football en 1984¹⁴. La ZAC permet aussi la construction d'une Zone Artisanale sur le quartier et d'un espace de loisirs (le Parc Floral de la Beaujoire). L'implantation de ces équipements est à l'origine de l'urbanisation complète du secteur d'étude en raison du remplacement d'espaces cultivés par des espaces bâtis, à l'image du Parc des Expositions de la Beaujoire qui a été fondé à l'emplacement de plusieurs exploitations maraîchères. La construction de nouveaux

13 Code de l'urbanisme, 1^{er} alinéa de l'article L. 311-1. : Le code de l'urbanisme définit les ZAC comme « *des zones à l'intérieur desquelles une collectivité publique ou un établissement public y ayant vocation décide d'intervenir pour réaliser ou faire réaliser l'aménagement et l'équipement des terrains, notamment de ceux que cette collectivité ou cet établissement a acquis ou acquerra en vue de les céder ou de les concéder ultérieurement à des utilisateurs publics ou privés* »

14 Les dates fournies dans ce paragraphe sont les dates d'inauguration des équipements.

logements a également été à l'origine de nouveaux équipements publics, notamment les deux écoles primaires Beaujoire et Maisonneuve. L'édification de la Maison de Quartier de la Halvêque est aussi contemporaine de cette période, mais cette fois suite à une mobilisation sociale de la part des habitants et habitantes du quartier.



Illustration 7: Photographie aérienne du secteur Beaujoire-Halvêque en 1985. En jaune les bornes contemporaine de l'IRIS, en rouge celles du QPV Halvêque. Source : Géoportail

La boussole n'est ici qu'indicative et ne reflète pas précisément le réel en raison de l'angle par lequel a été prise la photographie. Aussi par la manière dont le document a été produit, nous ne disposons pas d'échelle.

Les aménagements du quartier par les acteurs publics ne se sont en effet pas faits sans heurts. La Halvêque a été le cadre de mobilisations sociales pour l'aménagement de l'espace public par les habitants au cours des années 1970, 1980 et 1990. Les habitants et habitantes du quartier impliqués dans les syndicats familiaux ont impulsé des luttes collectives dans le quartier Beaujoire-Halvêque comme au sein de La Halvêque. Ces luttes centrées autour de l'amélioration des conditions de vie au sein des logements sociaux ont permis la réfection des logements au sein des immeubles de la Halvêque,

l'installation de plusieurs espaces destinés aux loisirs des familles (« *la plaine de jeu* ») et de la maison de quartier à fin des années 1970 et au début des années 1980. L'histoire de la *plaine de jeu* est représentative des mobilisations pour l'occupation de l'espace par les habitants au sein des logements sociaux à cette période. En 1976 et à l'inverse du plan d'urbanisme alors en cours, les acteurs de la Ville décident de la construction à 30 mètres des immeubles de la Halvêque d'une portion du Boulevard Périphérique de Nantes. Odette, qui a vécu cette époque du quartier, se souvient de cette mobilisation :

« [*>Odette*] : ils ont fait le périphérique mais vous savez où ils voulaient la faire la route ? (VF) là-devant / à la Halvêque (VF) / et ils voulaient nous faire un pont pour que les enfants puissent aller sur la plaine de jeux / nous on a fait des pétitions et tout (hes) / les travaux étaient finis mais ils ont dû casser tout ça pour enterrer la route / ils ont rapproché la plaine de jeux de la halvêque et ils ont mis la route derrière / |--| [*>Enquêteur*] : il y avait eu une mobilisation importante ? |--| [*>Odette*] : ah beh quand même les gens se sont machinés / c'était dangereux quand même de faire un pont pour passer vers la plaine de jeux alors qu'il y avait la possibilité de faire la route de l'autre côté / c'est quand même mieux comme ça » [74 ans / habite avec son compagnon dans un appartement de la Halvêque / arrivée en 1973 / ouvrière / pas militante /corps usé]

Une association familiale (Confédération Syndicale des Familles) d'habitants du secteur a réagi par la production d'une pétition favorable au déplacement et l'enterrement de la portion du Boulevard Périphérique et au rapprochement de l'espace pour enfants de la Halvêque. L'instrument utilisé, la pétition, révèle la forme de la lutte sociale choisie : la pétition s'insère dans la négociation politique et est un outil légitime dans un conflit sur une politique publique localisée en ce qu'il est nominatif et produit par les habitants. Le texte de la CSF montre la composition du collectif d'habitants à l'origine de la mobilisation : beaucoup de mères de familles. Au sein de ces mobilisations se sont rencontrés les anciens habitants du quartier originaires des Batignolles et nouveaux habitants de la Halvêque. L'intérêt de ce collectif pour les enfants et les vieilles personnes peut se comprendre en rapport avec le genre des militant.e.s, ce sont en effet les populations que ces femmes sont socialisées à prendre en charge. Cette pétition a reçu un large soutien des habitants, mais ne fut pas entendue par les décideurs politiques. Quelques mois après la première pétition, un enfant de 12 ans décède suite à un incendie dans les caves de

l'ensemble social, ce qui provoque à nouveau la mobilisation de la CSF qui diffuse de nouveau une pétition pour demander l'aménagement de lieux collectifs pour adultes et enfants. Voici ici reproduit le texte de la pétition élaboré en 1979.

« Nous dénonçons d'une manière générale que les grands ensembles soient construits sans qu'il soit prévu les équipements collectifs nécessaires (sportifs, éducatifs, espaces verts...) pour que les habitants puissent y vivre de façon décente. Nous dénonçons que sur la Halvêque sont entassés 640 logements qui représentent 2500 habitants dont 800 enfants de 0 à 16 ans et un 3e Âge très important. Or aucun équipement n'a été prévu au service des habitants de la Cité, si ce n'est une salle tout usage de 90 m². Cela a pour conséquences l'impossibilité pour les Centres Aérés d'assurer un accueil convenable des enfants du quartier et l'obligation de louer des locaux pour les activités. Toute cela est à l'origine de l'accident mortel du 17 janvier lors de l'incendie de caves et de l'arrivée de phénomènes de délinquance »¹⁵

La CSF a reçu le soutien du voisinage à sa cause ainsi que l'assistance de plusieurs associations familiales et politiques, notamment une association de parents d'élèves, une association de garde d'enfants, le Parti Socialiste et le Parti Communiste (au sein desquels émargeaient des membres de la CSF). Cette pétition fut entendue par la Ville dont la municipalité est devenue Socialiste en 1977 sur un programme favorisant les initiatives des habitants sur la Ville, ce qui donna l'opportunité à un collectif d'habitants du quartier de proposer un contre-projet à l'aménagement du périphérique. Celui-ci fut accepté et incorporé au Plan d'Occupation des Sols au début des années 1980. Ce contre-projet a ainsi permis l'aménagement du quartier et la construction de la plaine de jeu et de la maison de quartier au sein de la Halvêque. Ces types de mobilisations, récurrentes au cours des années 1970 et 1980, donneront naissance à la prise en compte des habitants par les acteurs publics au sein des Politiques de la Ville

Une nouvelle génération d'habitants est arrivée sur le quartier après la destruction des cités ouvrières et pendant l'urbanisation du secteur d'étude. La plupart emménagent au sein de logements nouvellement construits où ils trouvent des conditions bien plus favorable qu'au sein de leurs habitations précédentes. Nos enquêtés de cette génération sont tous arrivés sur le quartier alors qu'ils avaient des enfants. Ils expliquent leur arrivée par l'attrait du marché immobilier, dont les prix sont alors bas localement en comparaison du reste de l'agglomération nantaise. L'attraction est également compréhensible au regard

¹⁵ Pétition présente dans les archives de la Confédération Syndicale des Familles Nantes-Erdre. (Source : Archives CSF Nantes-Erdre)

de l'offre de logements sur le secteur qui leur permet d'avoir des appartements de trois pièces ou plus. Il est notable à cette époque que le nombre d'emplois proposés dans la commune de Nantes et dans la métropole nantaise a augmenté de façon très significative et a participé à l'augmentation de l'attractivité de la Beaujoire-Halvêque : pour cent emplois dans la commune de Nantes en 1968, on en compte en 2012 cent-quarante ; pour cent emplois dans la métropole nantaise en 1968, on en compte cent-quatre-vingt-cinq en 2012 (AURAN - 2018). Parmi les personnes de notre panel qui font partie de cette génération, on ne retrouve que des ménages composés sur le modèle de la famille nucléaire dont les parents sont ouvriers, employés, mais aussi des individus qui ont exercé des professions intermédiaires ou d'encadrement, notamment en fin de carrière.

Les aménagements consécutifs à l'instauration de la ZAC et aux luttes sociales marquent ainsi Beaujoire-Halvêque, renouvelant ses visages et usages. On voit à partir des années 1950 la perte de la spécificité batignollaise du quartier et la fin du style de vie des cités patronales. Cette rupture est concomitante à l'implantation de nouveaux logements et équipements sur le quartier par les politiques publiques à partir de l'après-guerre – et plus encore depuis les années 1970 et 1980 avec la ZAC de la Beaujoire. On constate en effet à cette période un renouvellement des formes de l'habitat par l'implantation d'immeubles jusqu'alors absents. Au début des années 1990, on ne trouve plus d'espace naturel sur le quartier et l'urbanisation est complète, c'est-à-dire que le quartier est relié à Nantes par le tissu urbain de la ville et permet la continuité du tissu urbain au-delà de ses frontières.

2.1.3 – Un quartier toujours en mutation

La pression urbaine sur le secteur Beaujoire-Halvêque change de forme après les années 1990 en raison du manque d'espaces non-bâties disponibles à la construction et de la poussée de l'urbanisation au-delà du secteur vers St-Joseph de Porterie. Les nouvelles constructions au sein du secteur Beaujoire-Halvêque ne s'arrêtent pas : entre 1991 et 2012 selon l'INSEE, plus de 900 logements ont été construits, ce qui signifie qu'environ 40 % des logements habités aujourd'hui ont été bâtis après 1990 (Base Infra-communale -

2014). La plupart de ces logements sont des appartements. Le quartier a amorcé une autre phase de sa mutation : les promoteurs immobiliers adopte un autre modèle économique consistant à racheter les terrains un par un pour y construire des immeubles. Des nouveaux terrains disponibles apparaissent, provenant de la vente d'une maison avec un grand jardin, d'anciennes usines ou de la déclassification du terrain militaire du Bêle. La plus grande partie des logements construits à partir des années 1990 sont des logements collectifs qui appartiennent à des bailleurs privés. Ces habitations sont d'un standing supérieur aux autres logements du quartier à l'image des habitats collectifs construits situés autour du *Mémorial des Fusillés* ou du projet « *Yellow Park* ». Les enquêtés propriétaires de leurs maisons mettent largement en avant depuis les années 2000 cette pression immobilière par les tentatives de rachat de leur maison par des promoteurs. Plusieurs commerces de proximité, ainsi que plusieurs anciennes maisons du micro-quartier ont par exemple été transformés en immeubles. Le discours de Marie-Christine, propriétaire de sa maison depuis les années 1950, nous montre ainsi la pression des agents immobiliers sur l'espace de vie et ses habitants propriétaires d'un terrain constructible. Cette pression créé une possibilité de gain économique pour ces ménages, ainsi qu'une incertitude quant à l'avenir de leur maison dans le quartier.

*« [**>Marie-Christine**] : ma voisine m'a dit « quand vous vous partirez on fera quoi ? » moi j'en sais rien mais si les héritiers le veulent ils vendent ça à un promoteur / ça gagne beaucoup d'argent / et ma voisine me disait « si un promoteur vient nous acheter nos maisons et qu'ils nous en donne le double de la valeur qu'on l'a payée moi je suis partante » / c'est normal de sa part / si mes enfants vendaient à un promoteur il viendraient aussi la voir elle / donc le promoteur lui dirait comme ils disent toujours qu'il peut la reloger et lui donner de l'argent / mais quand je dis ça ma fille me dit « surtout pas je veux voir une famille chez nous (VF) » / je lui dis « vous ferez bien ce que vous voudrez » / mais il faudrait tout démolir si une famille veut venir reprendre chez moi (hes) on l'a refaie nous même notre maison et elle n'est pas aux normes d'aujourd'hui (hes) des fois c'est moins de tracas de revendre à un promoteur // [**>Enquêteur**] : vous avez déjà vu un promoteur ? [**>Marie-Christine**] : je n'ai même jamais fait entrer quelqu'un pour évaluer ma maison / la plupart des gens qui passent et qui sonnent à la porte c'est des promoteurs (VF) / (change de voix) « qu'est ce que vous envisagez pour votre maison » / « on peut l'évaluer gratuitement » / il y en a je ne sais pas combien d'agents immobiliers qui sont passés / ça m'intéresse pas donc ils ne*

sont jamais rentrés // » [90 ans / habite seule dans une maison de la Beaujoire / arrivée sur le quartier en 1934 / Aide-ménagère / militante /corps usé]

Il est notable qu'une part des nouveaux habitants se démarquent de la génération précédente par un supplément de ressources économiques et sociales, à l'inverse de l'autre part des nouveaux habitants qui est elle largement moins dotée de ces mêmes capitaux. Les statistiques de l'INSEE qui portent sur l'année 2015 nous permettent de mettre en avant la différence interne au quartier entre les ménages les plus riches et les plus pauvres. Par une lecture des revenus annuels des ménages par déciles, on observe que les 10 % des ménages les plus pauvres du QPV ont un revenu dix fois inférieur aux revenus annuels des 10 % des ménages les plus riches de l'IRIS (INSEE, Philosophie - 2014)



Illustration 8: Immeuble construit dans la décennie 2010 à côté du Mémorial des Fusillés Source : Photographie personnelle réalisée en 2017

Les nouveaux habitants dotés en capitaux économiques sont tournés vers l'extérieur du micro-quartier et sont arrivés dans le quartier après son urbanisation complète. L'augmentation progressive de l'attractivité de la métropole nantaise et du quartier conjuguée à une augmentation des prix de l'immobilier ont conduit au recrutement sur le secteur d'une nouvelle population davantage composée de cadres et professions intellectuelles et de professions intermédiaires

que la précédente : Grégoire est cadre en charge de l'équipement du CHU, Olivier est urbaniste. Plus près des logements sociaux aussi, Avenue de la Gare St-Joseph, nous avons pu retrouver une population plus dotée en capitaux économiques et culturels qu'au

sein des logements sociaux avec par exemple une jeune professeure de l'école centrale, des cadres, un artiste ainsi qu'une colocation d'institutrices et de travailleurs précaires. Ces habitants, notamment ceux qui sont propriétaires de leur résidence principale, sont ceux du quartier qui ont participé à la concertation autour du *Yellow Park* pour lutter contre la construction d'immeubles de plus de dix étages.



Illustration 9: Constructions récentes bâties au sein du jardin d'une ancienne maison du quartier illustrant le comblement des espaces non-bâtis. Photographie réalisée en octobre 2019

Nous avons vu lors de cette partie que le secteur a connu plusieurs formes au cours du dernier siècle. Après nous être penché sur les transformations du quartier, nous observerons ce qu'est le quartier aujourd'hui. Nous allons maintenant pratiquer une analyse synchronique du quartier à l'aide de matériaux statistiques.

2.2 - Un peuplement protéiforme à l'image d'un quartier en mutation

Le quartier a donc une histoire riche : il a été d'abord été à partir des années 1920 un quartier ouvrier, ensuite un quartier populaire jusqu'aux années 1990 / 2000 où il est devenu attractif pour des ménages appartenant à des catégories supérieures. Dans cette partie, nous porterons notre regard sur l'époque contemporaine et utiliserons les données statistiques afin de montrer les spécificités du micro-quartier Beaujoire-Halvêque dans la ville de Nantes ; ainsi que la diversité interne à cet espace. Nous nous appuyerons pour cette présentation sur trois échelles d'observation : les statistiques de la commune de Nantes, de l'IRIS Beaujoire-Halvêque et du Quartier prioritaire de la Politique de la Ville (QPV) de La Halvêque qui est lui-même contenu dans l'IRIS sus-nommé¹⁶. Nous utiliserons les appellations IRIS et QPV pour qualifier ces territoires statistiques. Nous compléterons ces analyses par des représentations spatiales du quartier au moyen de documents cartographiques carroyés selon des données statistiques.

Notre analyse statistique comprend cependant un biais sociologique lié aux politiques de la Ville. Nous allons donc dans cette section comparer deux espaces – un IRIS et un QPV – pour dire que ces espaces sont différents alors même que cette conclusion pourrait être tirée sans passer par une analyse statistique et en se référant par exemple à la définition même de la catégorie QPV : « *Un QPV est identifié selon le critère*

16 Présentons la méthode que nous avons utilisée pour résoudre un biais mathématique consécutif à deux éléments de notre travail statistique. En effet, du fait que le territoire du QPV soit inclus dans celui l'IRIS, les comparaisons des statistiques de l'IRIS et du QPV sont faussées car les statistiques de l'IRIS sont influencées par le QPV. Notre objectif était de réussir à construire les valeurs statistiques de l'IRIS sans qu'elles soient influencées par celles du QPV. Grâce aux données de l'INSEE, nous savons que la population de l'IRIS est de 4716 personnes en 2015 et que celle du QPV est de 1437 personnes en 2015. Sur cette base, nous savons que les habitants de l'IRIS hors-QPV représentent donc 3279 personnes en 2015. Nous savons aussi qu'à la même période, 2428 ménages habitaient au sein de l'IRIS et 448 au sein du QPV. Sur cette base, nous savons que 1974 ménages habitent dans l'IRIS-hors QPV.

Ensuite, pour établir un arrondi de l'IRIS sans le QPV, il faut 1) rapporter en individu ou en ménage (nombre entier) les pourcentages donnés par l'INSEE pour l'IRIS et le QPV selon l'année 2) Une fois rapporté en nombre, il faut soustraire les individus du QPV à ceux de l'IRIS 3) A partir des nombres qui représentent les données de l'IRIS-hors QPV par habitant ou par ménage, repasser en pourcentage par rapport aux données de l'IRIS-hors QPV. Cependant, cette manipulation n'est possible que quand nous connaissons toutes les valeurs en jeu dans l'opération. Ainsi les tableaux statistiques présentés ci-dessous comportent quatre localisations selon la possibilité ou pas d'effectuer une conversion de l'IRIS vers l'IRIS-hors QPV :

-l'inscription QPV désigne que les statistiques sont à l'échelle du QPV

-l'inscription IRIS désigne les statistiques de l'ensemble de l'IRIS

-l'inscription IRIS-hors QPV désigne les statistiques de l'IRIS auxquelles ont été soustraite le QPV par la méthode présentée plus tôt

-l'inscription Commune désigne que les statistiques sont à l'échelle communale

unique du revenu par habitant ». La Ville de Nantes a classé 15 zones en QPV c'est-à-dire que chacun de ces espaces a été classé QPV car ils se caractérisent par un écart de développement économique et social important avec le reste de l'agglomération. Dans ces conditions, dire que le QPV est plus pauvre que l'IRIS-hors QPV ; et que l'IRIS-hors QPV se rapproche de la tendance Nantaise relève de l'évidence. Mais alors, pourquoi travailler pour rendre visible ce qui l'est déjà ? Pour l'éclaircir et l'affiner. Une analyse statistique de chacun de ces espaces permet de mieux les caractériser. En effet, le fait que l'IRIS ne soit pas un QPV ne nous donne pas d'indications sur l'habitat qui y est implanté, ni sur l'âge des habitants. De plus, le QPV concentre certes une population pauvre que celle de l'IRIS-hors QPV, mais quel écart existe entre les deux zones ?

Nous observerons ainsi notre secteur d'étude au travers de plusieurs échelles – la commune de Nantes, l'IRIS Beaujoire-Halvêque et le QPV Halvêque. Quand nous avons pu le faire et comme indiqué dans la note 14, nous avons indiqué les données statistiques de l'IRIS Beaujoire-Halvêque en y soustrayant le QPV. Nous avons observé le quartier selon trois variables qui nous ont semblé primordiales : le logement des habitants ; le revenu par Unité de Consommation ; l'âge. Nous porterons particulièrement notre attention sur les âges au sein de l'IRIS et du QPV car l'âge est une caractéristique particulière au sein de notre secteur : beaucoup de jeunes et très peu de vieilles personnes.

2.2.1 – Le logement des habitants

Le logement du quartier Beaujoire-Halvêque mêle des appartements appartenant tant à des bailleurs privés qu'à des bailleurs sociaux, ainsi qu'un cinquième de maisons individuelles. Selon l'INSEE en 2014, ce sont 17 % des ménages¹⁷ dont la résidence principale est dans l'IRIS-hors QPV qui occupent une maison (Illustration 10). Les maisons sont concentrées Rue du Millau, Avenue de la Gare St-Joseph et dans le lotissement Pays de la Loire. Le reste, soit 83 % des habitants de l'IRIS-hors QPV, occupe donc un

¹⁷ Selon l'INSEE, un ménage désigne l'ensemble des occupants d'un même logement sans que ces personnes ne soient nécessairement unies par des liens de parenté (en cas de cohabitation, par exemple)

appartement. Cette part de résidents de l'IRIS-hors QPV vivant dans un appartement est presque égale à la moyenne de la commune de Nantes. Notons également qu'un contraste existe entre le QPV et le reste de l'IRIS quant aux types d'habitats : tous les habitants du QPV Halvêque eux vivent dans un appartement. Le QPV comprend 450 appartements de 2,3,4 & 5 pièces et est lui-même divisé en deux espaces : 70 % des appartements du QPV sont situés dans l'un des cinq immeubles d'habitations de 15 étages ; 30 % des appartements du QPV sont situés dans des habitats collectifs de 3 étages.

Type d'habitat dans le QPV, l'IRIS-hors QPV et la commune :

Libellé géographique		Part des résidences principales qui sont des maisons (%)	Part des résidences principales qui sont des appartements (%)
QPV	Halvêque en 2018	0	100
IRIS Hors QPV	Beaujoire-Halvêque en 2014	17	83
Commune	Nantes en 2015	20	79

Illustration 10: Source : Dossier complet de la ville de Nantes par l'INSEE en 2016 / Enquête Philosophie de l'INSEE en 2014 / Estimations démographiques des QPV au 1er janvier 2018 de l'INSEE

Statut d'occupation des logements dans le QPV, l'IRIS-hors QPV et la commune

Libellé géographique		Pers Rés princ occupées Propriétaires (%)	Pers Rés princ occupées Locataires (%)
QPV	Halvêque en 2011	<3	>97
IRIS-hors QPV	Beaujoire Halvêque en 2014	45	55
Commune	Nantes en 2016	38	61

Illustration 11: Source : Revenus fiscaux localisés 2011 de l'INSEE / Enquête Philosophie 2014 de l'INSEE / Dossier complet de la ville de Nantes en 2016 de l'INSEE

Selon l'INSEE, au cours de la décade 2010, environ la moitié des personnes dont la résidence principale est dans l'IRIS-hors QPV sont propriétaires de leurs logements. La

part des propriétaires au sein de l'IRIS-hors QPV est plus importante que cette même part au sein de l'ensemble de Nantes (Illustration 11). Le taux de locataires/propriétaires sépare cependant l'IRIS en deux zones : le QPV Halvêque et l'immeuble *La Pyramide* du reste du territoire. En effet, le QPV est habité à 97 % par des personnes locataires de leur logement, contre 55 % dans l'IRIS-hors QPV. Au sein du QPV, les propriétaires sont issus du recrutement d'une nouvelle population issue d'un dispositif de vente d'appartements situé dans le QPV de la Halvêque par les offices Nantais d'Habitations à Loyers Modérés.

2.2.2 – Les revenus des ménages

Les données de l'enquête Philosophie 2014 nous permettent d'observer et de comparer les distributions des revenus déclarés par les habitants du QPV, de l'ensemble de l'IRIS et de la commune (Illustration 12)¹⁸. On observe ainsi un écart de richesse supérieur à 1 à 10 entre le premier et le neuvième décile des ménages de l'ensemble de l'IRIS.

Revenus déclarés des ménages par UC du QPV, de l'IRIS et de la commune en 2014

Libellé géographique		Part des ménages fiscaux imposés (%)	Taux de bas revenus déclarés au seuil de 60 % (%)	1er quartile (€)	Médiane (€)	3e quartile(€)
QPV	La Halvêque	22,5	42,4	3776,0	9486,0	13648,0
IRIS	Beaujoire-Halvêque	50,06 (IRIS Hors-QPV)	38,1(IRIS Hors-QPV)	8402,0	15160,0	21898,0
Commune	Nantes	59	24	12730,0	21328,0	31434,0

Illustration 12: Source : Enquête Filosofi de l'INSEE – Structure et distribution des revenus déclarés – Année 2014 par QPV // Enquête Filosofi de l'INSEE – Indicateurs de distribution des revenus déclarés des ménages par unité de consommation – Année 2014 Par IRIS et par Commune

18 L'INSEE explique que le dispositif FiLoSoFi a été mis en œuvre afin de disposer d'indicateurs de niveau de vie, d'inégalité et de pauvreté à un niveau local infra-départemental. Il remplace les dispositifs Revenus Fiscaux Localisés (RFL) et Revenus Disponibles Localisés (RDL). L'enquête synthétise un ensemble d'indicateurs sur les revenus déclarés et sur les revenus disponibles à l'échelle communale, supra-communale et infra-communale

L'IRIS Beaujoire-Halvêque, se distingue toujours de la commune de Nantes par son caractère populaire. Au sein de l'ensemble de l'IRIS, chacun des quartiles des revenus déclarés rapporté par UC des ménages est près de 30 % inférieure au quartile équivalent à l'échelle communale. Ce même indicateur nous permet aussi de souligner la différence entre la population de l'ensemble de l'IRIS et le QPV et la concentration des ménages ayant de bas revenus annuels au sein du QPV. Le 3e quartile du QPV est inférieur à la médiane des revenus déclarés au sein de l'IRIS. Les ménages du QPV rapportés par UC sont eux largement moins dotés en ressources économiques que ceux de l'IRIS : la moitié des ménages de la Halvêque possède des revenus déclarés rapportée par UC se situant en deçà de 9500 € par an en 2014. Presque la moitié des ménages les plus pauvres de la Halvêque possèdent aussi un revenu plus bas que le quart des ménages de l'IRIS. Le quart des ménages de la Halvêque possède des revenus déclarés rapportées par UC se situant en deçà de 3 776 € par an en 2014, ce qui est deux fois plus faible que la même mesure à l'échelle de l'IRIS et dix fois plus faible que le troisième quartile de l'IRIS. Dans l'IRIS, un ménage sur deux est imposable alors que dans le QPV, c'est moins d'un ménage sur quatre qui est dans cette situation.

L'interface cartographique réalisée par Comeetie.fr¹⁹ nous permet de croiser le niveau de revenu moyen par UC issu du recensement réalisé par l'INSEE en 2010 avec la topographie du secteur d'étude (Illustration 13). En rouge foncé sont indiqués les carreaux dont le niveau de revenu moyen par UC est inférieur à 14 000 €. En Bleu, les carreaux où niveau de revenu moyen par UC est supérieur à 23 000 €. Cette carte nous permet de constater l'écart entre niveau de revenu moyen par UC du QPV la Halvêque avec les habitants d'autres rues de l'IRIS, comme la Rue des Pays de la Loire (proche de l'Erdre et séparée du QPV par le stade de football), Rue du Millau (proche de St Joseph de Porterie et coupée du QPV par la ligne de tramway) ou Boulevard des Batignolles (séparé du QPV par le périphérique). Cette carte nous montre ainsi de façon grossière certaines frontières sociales qui séparent l'IRIS et le QPV : on observe une concentration de ménages dont le niveau de revenu moyen par UC est inférieur à 14 000 € autour de la Halvêque, Rue du Champ de Tir et dans l'immeuble *La Pyramide* qui fait face au super-marché Carrefour.

19 Selon Comeetie.fr, cette carte permet de visualiser certaines données issues des revenus fiscaux localisés des ménages de 2010. Ces matériaux sont disponibles de manière très fine car agrégées sur des pixels de seulement 200 m x 200 m. In <https://www.comeetie.fr/galerie/francepixels/#about>

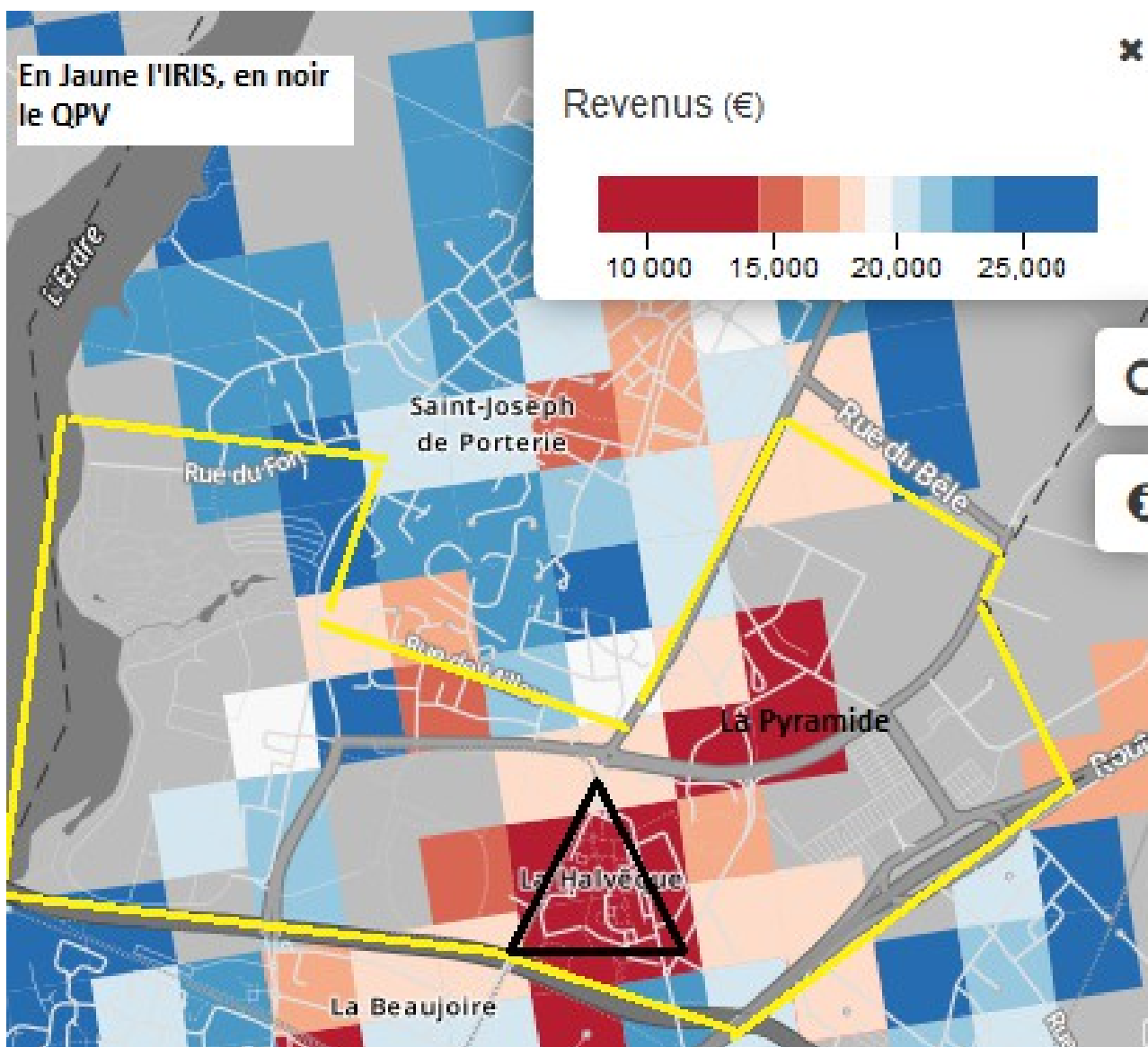


Illustration 13: Carte représentant le secteur d'étude carroyé selon le niveau de revenus moyen par U.C. en 2010 recueilli par l'INSEE. Source : Comeetie.fr

2.2.3 – L'âge des habitants

Le recensement de 2015 réalisé par l'INSEE nous permet d'observer une part importante de personnes de moins de 30 ans parmi l'ensemble des habitants de l'IRIS Beaujoire-Halvêque : plus d'un habitant sur cinq a moins de 15 ans, un habitant sur quatre a entre 15 et 29ans. Cette tendance est largement influencée par la présence dans le

périmètre de l'IRIS du QPV Halvêque des moins de 25 ans représentent en 2010 46,1 % de la population. Parmi eux, les 0-14 ans forment le groupe majoritaire et représentent à eux seuls 28,7 % de la population totale du QPV. Les seuls 0-14 ans de la Halvêque représentent plus de 10 % de la population totale de l'IRIS.

Population par grandes tranches d'âges selon le QPV, l'IRIS-hors QPV, la commune et le pays

Libellé géographique	Commune	IRIS-hors QPV	QPV	QPV
Grandes tranches d'âges	Nantes en 2015 (%)	Beaujoire-Halvêque en 2015 (%)	La Halvêque en 2010 (%)	La Halvêque en 2015 (%)
0 à 59 ans	81,2	83,5	90,3	n.d
60 à 74 ans	11,3	9,7	8	6,9
75 ans ou +	7,5	6,5	1,7	n.d

Illustration 14: Source : Recensement de la population 2010 et 2015 par l'INSEE / Base de données infra-communale / Dossier complet de la commune de Nantes en 2016 par l'INSEE / Pyramide des âges au 1er janvier 2019, France métropolitaine, Insee

On observe également au sein de la Halvêque une sous-représentation de personnes de 60 ans et +. Selon l'INSEE en 2010 et 2015, cette proportion est largement inférieure à l'échelle communale et à l'échelle de l'IRIS-hors QPV : 9,7 % des habitants du QPV ont plus de 60 ans en 2010 contre 16,2 % au sein de l'IRIS-hors QPV (-6,5pts) et 18,8 % à l'échelle communale (-9,1pts). Cette situation est exceptionnelle dans l'ensemble des QPV de la Ville où les 60 ans et + représentent 20 % de la population (INSEE, Contrat de Ville – 2018). La part de la population de plus de 60 ans rapproche encore une fois l'IRIS-hors QPV de la moyenne nantaise. La faible présence des 60 ans et plus est remarquable au sein du QPV où cette population ne représente que 9,7 % de la population selon l'INSEE en 2010. Leur part dans le QPV est ainsi deux fois inférieure à la moyenne communale et de 4,8 points inférieure à celle de l'IRIS-hors QPV. La part des 60-74 ans vivant en 2010 au sein du QPV est de 8 %, c'est-à-dire qu'elle est de 1,7 points inférieure à celle de l'IRIS-hors QPV et 3,3 points inférieure à celle de la commune. Les personnes de 75 ans et plus sont encore davantage sous-représentées au sein du QPV. Ils ne forment que 1,7 % de la population à l'échelle du QPV, contre 5,1 % à l'échelle de l'IRIS, 7,5 % à l'échelle de la Ville et 9,2 % nationalement. Au sein du QPV, les enfants âgés 0 à 14 ans sont ainsi 16 fois plus nombreux que les adultes âgés de 75 ans et plus.

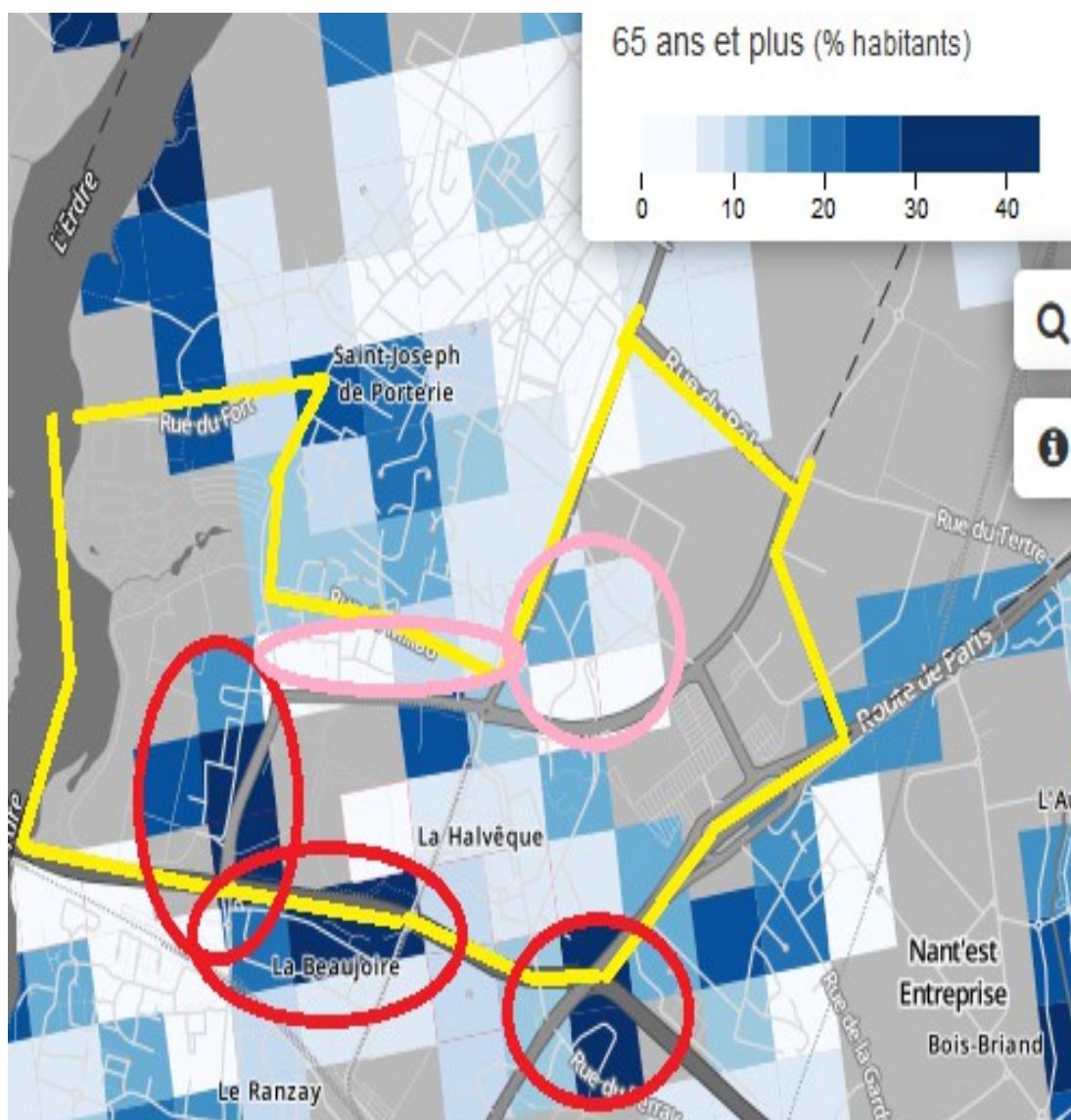


Illustration 15: Carte représentant le secteur d'étude carroyé selon la part d'habitants de 65 ans et + en 2010 selon l'INSEE. Légende en haut à droite, IRIS en Jaune. Cercle rose = Faible densité de 65ans et + Cercle rouge = forte densité de 65ans et +. Source : Comeetie.fr

La carte produite par Comeetie.fr nous permet de croiser la part d'habitants de 65 ans et + par carreaux de 200 mètres par 200 mètres grâce aux données recueillies par l'INSEE en 2010 au cours du recensement (Illustration 15). Nous observons la forte densité de cette population dans des espaces périphériques au QPV encadrés sur l'illustration en rouge : Boulevard des Batignolles, Route de St-Joseph, Rue des Pays de la Loire et Rue du Perray. Parmi les résidences de ces lieux et à l'exception de deux immeubles de 3 étages, on ne retrouve que des maisons. Les trois zones où la densité de vieilles personnes est importante sont le produit d'une histoire commune et ont été

construites à la même période, c'est-à-dire entre les années 1920 et les années 1950. Les logements de ces zones qui aujourd'hui bordent le Boulevard Périphérique témoignent de l'histoire du quartier car on retrouvait dans ces espaces des maisons et des commerces qui entouraient alors l'ancien territoire des cités ouvrières. Ces zones ont été édifiées à l'initiative de commerçants attirés par la population des cités des Batignolles et d'ouvriers en quête d'accession à la propriété résidentielle. D'après les discours des enquêtés qui nous ont parlé de ces rues, beaucoup des vieilles personnes qui habitaient ces maisons étaient arrivées dans le quartier à l'époque des cités ouvrières. Cette forte densité de vieilles personnes s'oppose à la faible densité de personnes de 65 ans et + dans des zones de l'IRIS dont les constructions ont moins de 20ans, comme Rue du Millau et Rue Maisonneuve encerclées sur l'illustration en rose. Ces rues sont, elles, de construction plus récente, ayant été édifiées au cours des années 1970 et 1980. Cette répartition des personnes âgées dans l'espace nous montre ainsi que la plupart des habitants âgés de plus de 65 ans du secteur d'étude y habitent depuis qu'elles sont jeunes.

Toutefois, les statistiques à l'échelle de l'IRIS et du QPV ne doivent pas nous laisser penser que la faible part de vieilles personnes est une spécificité de l'IRIS ou du QPV puisque les statistiques à l'échelle de l'arrondissement au sein duquel se trouve le secteur que nous étudions ici nous montrent que les vieilles personnes y sont moins installées que dans d'autres zones de la ville de Nantes (AURAN – 2019). On retrouve en effet une faible part de vieilles personnes au sein de cet arrondissement, spécialement au Nord de Doulon, c'est-à-dire dans des espaces qui n'ont été urbanisés qu'à partir des années 1960 et 1970.

Conclusion

Le micro-quartier Beaujoire-Halvêque est contrasté dans l'espace et le temps. D'abord le secteur a connu plusieurs formes et n'a été complètement urbanisé qu'à partir des années 1970, 1980. Ensuite aujourd'hui, il regroupe des groupes sociaux différents avec une concentration de personnes vulnérables dans la Halvêque, entourées de personnes plus à l'aise économiquement. L'habitat du quartier semble comme un

sismographe des disparités économiques : les habitants de la Halvêque vivent en appartement comme la moitié des habitants du reste du quartier. Les autres, soit la seconde moitié des habitants de l'IRIS-hors QPV vivent dans une maison. On remarque également une faible part de personnes âgées au sein du secteur, dans l'arrondissement Nantes-Erdre ainsi que dans le micro-quartier Beaujoire-Halvêque. Toutes choses égales par ailleurs, la part des 60 ans et plus, spécialement la part des plus de 75 ans, est particulièrement faible au sein des logements sociaux de la Halvêque. Si cette rareté des vieilles personnes a une explication démographique – les ouvriers, particulièrement les hommes ont une espérance de vie plus courte – elle peut aussi être expliquée par l'environnement inhospitalier du quartier à certaines vieillesses. Nous verrons dans la partie suivante le rapport des vieilles personnes qui habitent le quartier et la prégnance des déterminants sociaux dans l'adéquation avec son environnement, tant dans l'accès, la mobilité, le rapport à l'espace que dans l'investissement dans celui-ci.

Partie 3 : Un environnement inhospitalier à certaines vieillesse

Partie 3 : Un environnement inhospitalier à certaines vieillesse

Nous avons vu que le micro-quartier Beaujoire-Halvêque est contrasté. Dans le temps par la richesse de son histoire et dans l'espace par les groupes sociaux qui y cohabitent aujourd'hui. Dans cette partie, nous évoquerons le rapport à l'espace du quartier des personnes de notre panel. D'abord, nous porterons notre attention sur les modalités du déplacement des personnes âgées dans et hors du quartier en fixant notre regard sur la marche, la voiture et les transports en commun. Ensuite, nous observerons la perception de leur quartier par les habitants âgés que nous avons rencontrés par trois éléments qui caractérisent le rapport qu'ils entretiennent avec leurs espaces de vie : la peur du soir, la nostalgie du passé et la stigmatisation des supporters, des jeunes et des racisés. Enfin, nous regarderons les manières dont les habitants âgés que nous avons rencontrés s'investissent dans leur quartier après leur passage à la retraite. En effet, alors que certains profitent de la retraite pour tisser des liens sociaux dans leur lieu de vie, d'autres le fuient ou préfèrent rester dans leur domicile.

Partie 3 : Un environnement inhospitalier à certaines vieillesse

3.1 - La mobilité des personnes âgées sur le quartier :

- 3.1.1 – L'inadaptation de l'environnement au déplacement piéton des personnes usées
- 3.1.2 – Avoir sa propre voiture quand on est âgé
- 3.1.3. – Utiliser (ou pas) les transports en commun

3.2 - La perception du quartier par les personnes âgées :

- 3.2.1 – Sortir la journée, éviter le soir
- 3.2.2 – Regretter des formes de convivialité disparues
- 3.2.3 – Devenir vulnérable face aux supporters
- 3.2.4 – La stigmatisation de la Halvêque

3.3 - Des investissements différenciés dans le quartier à la retraite

- 3.3.1 – Revenir à la Halvêque
- 3.3.2 – Fuir la Halvêque
- 3.3.3 – Rester chez soi

3.1 - La mobilité des personnes âgées qui habitent sur quartier

Nous débuterons cette partie par une analyse de trois modes de déplacement - la marche, la voiture et les transports en commun – dont les usages sont déterminés par plusieurs facteurs sociaux qui concourent à modifier les rapports qu’entretiennent avec eux les individus que nous avons rencontrés.

3.1.1 – L’inadaptation de l’environnement au déplacement piéton des personnes usées

On observe d’abord de fortes disparités dans le rapport qu’entretiennent les habitants de notre panel avec le déplacement piéton au sein de l’espace physique du quartier. Le corps est le premier facteur qui modifie cette perception. Jeanne (1948), Nicole (1951), Denise (1945) et Simone (1939) sont celles qui ont le moins incriminé les formes de l’espace et n’ont pas décrit lors de l’entretien d’usure du corps qui contraint leur mobilité, à l’inverse d’autres enquêtés aux corps plus usés qui eux perçoivent le quartier hostile. Ici, nous présenterons la perception des obstacles de l’espace par les habitants qui s’en plaignent : Marie-Christine (1929), Odette (1945), Jacqueline (1948), Suzanne (1928). Au moment de l’entretien, elles ont toutes évoqué éprouver des difficultés physiques dès qu’elles se déplacent dans le quartier. Marie-Christine évoque des problèmes de vue, de même que Suzanne qui ajoute des douleurs articulaires. Jacqueline est en surpoids et Odette souffre d’une fibromyalgie qui se caractérise par « *des douleurs diffuses persistantes ayant un effet sur les capacités fonctionnelles* » (Haute Autorité de Santé). Ces habitants du micro-quartier qui ont vécu une usure du corps au cours de leur vie ressentent davantage que les autres une hostilité de l’environnement consécutive de l’inadéquation de l’espace avec un mode d’utilisation piéton du quartier. Toutes ces femmes utilisent une canne pour se déplacer à l’extérieur. Aucune ne possède de voiture au sein de son ménage et la marche est le seul moyen par lequel elles peuvent se déplacer seules sur le quartier.

Il est d’abord évident à la lecture de la carte du micro-quartier Beaujoire-Halvêque

que la priorité est donnée par les urbanistes à des usages automobiles de l'espace au détriment des usages piétonniers. La position de ce micro-quartier en bordure de la ville de Nantes nous permet de comprendre ces choix d'organisation de l'espace réalisés pour la plupart au cours des années 1980, c'est-à-dire avant que ne soient mis à l'agenda public des mesures favorisant l'accessibilité des espaces aux personnes en situation de handicap (REICHART & RACHEDI-NASRI -2016). Les entretiens nous montrent que ce micro-quartier est perçu comme découpé par des routes du réseau national de circulation automobile, des bâtiments et des parkings de grande taille qui rendent difficile la traversée à pied du territoire. Les distances à parcourir entre deux rues sont agrandies par le gigantisme des équipements qu'il faut contourner : un stade de football, un hôpital, le Boulevard Périphérique, des usines, des hypermarchés, des voies de circulation 3x3 voies, etc. La traversée piétonne de certains grands axes est notamment rendue compliquée par ces très larges voies de circulation qui comportent des doubles passage-piétons qui obligent par le système des feux le marcheur à des traversées du carrefour en deux temps et à marquer l'arrêt au milieu du passage piéton, par exemple entre la Halvêque et la Rue du Perray. Les voies de tramway produisent aussi des traversées difficiles entre certains espaces, notamment Avenue de la Gare St-Joseph et Boulevard de la Beaujoire.



Illustration 16: Ici le carrefour entre la Halvêque et la Rue du Perray. Photographie réalisée en octobre 2019

La perception de gigantisme des espaces à traverser est renforcée par l'absence d'aménagement favorable à l'accessibilité des personnes souffrant de handicap qui se déplacent à pied dans le quartier : il n'y a pas de bancs sur les trottoirs, ni aucun équipement permettant de s'asseoir en dehors de la zone des logements sociaux de la Halvêque. Le curieux aussi constatera qu'aucune des trois églises de la Beaujoire (qui ont été édifiées depuis les années 1990) ne possède un parvis.

Outre l'architecture, l'occupation de l'espace par des voies de circulation rend hostile le quartier aux personnes âgées par la forte présence de véhicules motorisés. Ces véhicules sont perçus comme une menace pour les personnes âgées qui souffrent de problèmes de mobilité, d'ouïe ou de vue. Odette nous dit faire très attention quand elle doit traverser un passage piétons. Suzanne qui a des problèmes de vue et de mobilité se sent aussi particulièrement vulnérable face à ce type d'obstacle. Elle qui s'est déjà fait percuter par des voitures sur le quartier nous a raconté sa peur des véhicules motorisés, spécialement forte quand elle traverse un passage-piétons :

*« [**>Suzanne**] : j'ai déjà été renversée et ça m'a fait un choc / et je vous dis (VF) l'autre jour (tape sur la table) j'ai bien failli être renversée par sept motos qui passaient (VF) (hes) en double file entre la poste et le labo / oh je me suis dit « bande de jeunes / à un mètre près j'étais encore renversée » » [90 ans / habite avec son compagnon dans une maison de la Beaujoire / arrivée en 1964 / travail artisanal non-déclaré / pas militante / corps usé]*

La circulation piétonne au sein du secteur est aussi rendue difficile par l'état des trottoirs et des voies douces. Plusieurs trottoirs sont ainsi très étroits, sablés ou accidentés, comme Boulevard des Batignolles et Avenue de la Gare de St Joseph. Les voies douces bâties sont quant à elles des pistes cyclables, notamment rendues dangereuses pour le marcheur par le passage des deux roues motorisés comme les scooters et les vélos électriques. Ces problèmes de voirie sont d'ailleurs largement dénoncés par les habitants, comme le montrent la mobilisation sociale et les nombreuses pétitions portées depuis 2014 par des habitants de l'Avenue de la Gare de St-Joseph autour de la réfection des trottoirs de leur rue. Plusieurs personnes âgées vivant Boulevard des Batignolles ont elles aussi mis en avant dans les entretiens leur perception de la dangerosité des trottoirs donc certains deviennent des obstacles, notamment celui qui longe la ligne de tramway entre les stations Halvêque et Haluchère en raison de l'état

des sols et de la non-sécurisation de la voie de tramway :

« [*>Suzanne*] : c'est resté identique depuis 30ans / on est plusieurs dames à aller chez Leclerc et on est obligées de se guider avec nos cannes pour ne pas chuter / il y a des creux et des bosses / heureusement qu'on a nos cannes mais mon mari qui ne voit pas ne pourrait pas l'utiliser cette route [...] et comme le sol est pas droit et qu'il y a des vélos on est parfois obligés de passer sur le bord du trottoir mais il n'y a pas protection (VF) / quand le tram est là ça fait un souffle et vous êtes déportés » [*90 ans / habite avec son compagnon dans une maison de la Beaujoire / arrivée en 1964 / travail artisanal non-déclaré / pas militants / corps usé*]



Illustration 17 : L'un des trottoirs dont se plaignent les vieilles personnes qui habitent la Halvêque. Ici entre Halvêque et Haluchère. Photographie réalisée en octobre 2019

Parfois, l'inadaptation de l'espace à la mobilité des personnes usées est produite par des obstacles placés bien plus près du domicile des personnes âgées qui souffrent d'une usure du corps. C'est le cas des ménages qui, comme Suzanne et Michel, habitent

dans une *maison nantaise*. Cette appellation désigne les maisons bâties sur plusieurs niveaux dont les pièces de vie sont à l'étage. Cette forme d'architecture oblige leurs habitants à l'utilisation d'un escalier pour accéder depuis le logement vers l'extérieur (et inversement) et crée un obstacle. Cette situation a d'ailleurs été problématique pour Suzanne et Michel car un professionnel de santé s'est inquiété de l'inadéquation du logement du couple à leur corps. Cette femme, médecin généraliste qu'ils ne connaissaient pas, les a évalués lors d'une consultation et a rempli pour eux des papiers afin qu'ils puissent intégrer un EHPAD, ce que Suzanne et Michel ne souhaitent pas malgré des corps très usés. Trois ans après les faits, Suzanne et Michel en ont gardé un souvenir fort et ému, insistant sur leur manque de ressources face au médecin et sur la lutte qu'ils ont menée pour faire respecter leur souhait de vieillir à domicile malgré les normes du *bien-vieillir* ici véhiculées par le corps médical qui a évalué leur maison comme inadéquate à leur vie en son sein. Le concept d'*agency*, d'abord formulé par des historiens marxistes comme E.P. THOMPSON, est traduisible en français par la capacité d'agir d'un agent face aux structures sociales. Le concept est utilisé par les sociologues de la vieillesse et du parcours de vie comme Barbara MASOTTI pour faire référence aux « *efforts pour exercer une influence sur l'orientation de sa trajectoire de vie* » (MASOTTI – 2018). Celle-ci précise que « *l'agency des personnes âgées dépend des opportunités et des contraintes imposées par les circonstances sociales et historiques, ainsi que des ressources dont ils disposent et des expériences et savoirs cumulés.* » Par leurs refus de déménager, Michel et Suzanne nous montrent leur *agency* face à l'imposition de leur pratique résidentielle en raison de leur corps ou par les normes qui s'appliquent aux personnes à mobilité réduite. Les discours des enquêtés montrent qu'ils définissent cette vie à domicile comme une composante essentielle de leur bien-être car cet espace de vie est justement « *leur* » maison, qu'ils ont contribué à bâtir au cours du temps et dans laquelle ils ont une large part de leurs souvenirs. Les discours du couple nous montrent que l'obstacle que représente l'escalier n'est pas perçu comme tel et que l'usure du corps n'a pas modifié leur perception de ces escaliers, qu'ils naturalisent comme l'une des composantes immodifiables de leur maison, presque comme l'un des organes irremplaçable d'un corps biologique. Les utilisations faites par Michel de ces escaliers, qu'il nomme « *mes escaliers* », que ce soit pour aller à l'extérieur ou au sous-sol, nous montrent à la fois une conformité de ses pratiques avec les normes de genre au grand-âge et une forte division sexuelle des espaces au sein de la maison du ménage, dans laquelle les tâches masculines se pratiquent au sous-sol ou à l'extérieur. Voici ici reproduit un extrait

d'entretien au cours duquel le couple évoque cette épreuve face à un médecin qui les a invités à déménager.

« [*>Suzanne*] : quand on a changé de généraliste / on est allés au cabinet médical du Ranzay où et elle nous a dit « mais votre maison n'est pas du tout adaptée pour vous » (VF) et tout / et là (tape sur la table) / c'est vrai qu'on a des escaliers très difficiles qui mènent au sous-sol et mon mari les emprunte 3 ou 4 fois par jour et c'est vrai que mon mari se plaît dans son sous-sol / c'est là qu'il travaille et il a ses petites habitudes / c'est sa vie presque / (s'adresse à son mari) c'est vrai tu ne regardes pas trop la télé / sa vie elle est là et c'est vrai que la petite jeune (AV) / j'avais pas supporté comment elle était arrivée là (AV) / |--| [*>Michel*] : ah beh il fallait presque monter un ascenseur (VF) |--| [*>Suzanne*] : elle dit qu'on aurait pu partir en maison de retraite / |--| [*>Michel*] : ah non non non non (VF) |--| [*>Suzanne*] : on était en 2016 donc ça fait 3 ans / c'est comme ça qu'elle nous avait abordé et la question s'était jamais posée pour nous et (hes) on a fait un peu de forcing on n'a pas cédé / parce qu'elle avait déjà préparé la lettre mais je lui ai dit / oh je lui ai pas dit à elle mais je me dis " elle a fait ses études de médecine ou elle est assistante sociale " / mais oui elles sont formées comme ça maintenant avec des notions de la population vieillissante / elle s'est bien rendu compte qu'on vieillissait / que mon mari est handicapé et qu'il ne voit plus (elle parle d'un ton très agacé) |--| [*>Enquêteur*] : elle ne vous a pas aidé à changer votre maison ? |--| [*>Suzanne*] : changer quoi dans la maison / les escaliers c'est pas possible (VF) / non elle nous avait déjà donné l'adresse d'une maison de retraite mais on n'a pas accepté / on a tellement eu la pression (VF) / jamais ton ancien docteur t'aurait parlé de ta maison qui est invivable pour ainsi dire / pour une personne handicapée et malvoyante / |--| [*>Michel*] : il y a l'escalier qui descend tout seul qui apparemment donne l'impression que / mais je connais tellement bien mes escaliers que je descends pour ainsi dire la lumière éteinte le soir » [90 ans tous les deux / habitent ensemble dans une maison de la Beaujoire / arrivés en 1964 / artisanat familial / pas militants / corps usés]

Au sein des logements sociaux de la Halvêque aussi, des obstacles existent entre la porte du domicile des habitants et l'extérieur. On constate toutefois une nette différence dans l'adéquation du lieu de vie à la mobilité malgré l'usure du corps entre les immeubles de quatorze étages et ceux de deux étages. Nous attribuons ce contraste à une différence

législative dans l'encadrement des immeubles de plus de trois étages. Par exemple, les ascenseurs ne sont obligatoires que pour les immeubles de trois étages ou plus²⁰. D'un côté, les habitants des immeubles de quatorze étages bénéficient d'un accès piétons adapté aux personnes en situation de handicap et d'un ascenseur large qui dessert chaque étage. La situation est moins favorable dans les immeubles de deux étages : le parcours qu'ils ont à faire pour sortir de chez eux est jonché d'obstacles. D'abord, les accès aux bâtiments ne sont pas sécurisés car les voies de circulation ne sont pas équipées de trottoirs : le piéton doit marcher sur un parking qu'il partage avec des véhicules motorisés. Ensuite, ces immeubles ne sont pas équipés d'ascenseurs permettant d'accéder au rez-de-chaussée ou au sous-sol. Enfin, l'accès à ces immeubles est rendu difficile par la construction d'un escalier de trois à cinq marches en amont de chaque porte d'entrée d'immeuble.

Contrairement à Suzanne et Michel, ces escaliers sont vécus comme un obstacle par ceux qui souffrent d'une usure du corps, qui habitent dans les immeubles de deux étages et qui sont eux locataires de leur appartement. Odette et Jacqueline habitent dans ces immeubles et subissent cet obstacle. Elles nous ont expliqué vivre une perte de mobilité par l'inadéquation de leur espace de vie à leur corps. Leurs discours montrent aussi une transformation de leur regard sur le bâti avec l'âge. En effet, toutes les deux habitent la Halvêque depuis les années 1970 et décrivent leur arrivée comme une joie car ces logements leur permettaient de vivre dans des bâtiments neufs. Alors que l'escalier est resté identique, leur perception de celui-ci a changé et n'est ici pas compensée par une affection pour leurs logements. Jacqueline (1949) regrette ainsi aujourd'hui la violence que lui inflige l'espace et la non prise en compte des personnes souffrant d'usure du corps dans l'aménagement des logements par l'Office HLM de la Ville de Nantes. Pour Odette qui habite dans les mêmes conditions que Jacqueline, son corps a aussi modifié sa perception de l'espace. L'obstacle que Odette met le plus en avant est cet escalier nécessaire pour accéder à son appartement. Ces marches représentent pour elle un danger de chute, ce qu'elle nous explique lors d'un entretien :

*« [**>**Odette] : je ne sors pas beaucoup parce que je ne peux pas marcher / je vais à Carrefour surtout (AV) / il y a déjà 4 marches à monter quand je suis avec mon chariot / aujourd'hui vous étiez là mais je suis déjà tombée deux fois (VF) en rentrant des courses / des fois je suis obligée de vider mon chariot parce que je ne peux pas le monter en haut des marches et mon mari ne peut pas m'aider / pour lui c'est*

20 In Code de la construction et de l'habitation. L'article R*111-5 porte sur les ascenseurs.

impossible » [74 ans / habite avec son compagnon dans un appartement de la Halvêque / arrivée en 1973 / ouvrière / pas militante / corps usé]



Illustration 18: L'un des obstacles signalés par certains vieux habitants : les escaliers des immeubles de moins de trois étages de la Halvêque. On voit que depuis l'entretien, une double rambarde a été installée. Source : Photographie réalisée en octobre 2019.

Nous avons vu que le déplacement piéton sur le quartier est rendu difficile, spécialement pour les personnes qui souffrent d'un corps usé en raison de certains obstacles liés aux aménagements de l'espace du quartier. L'inadéquation du corps et de l'environnement modifie le rapport au quartier des vieilles personnes qui y habitent. Nous avons cependant vu que tous n'entretiennent pas le même rapport avec les obstacles qui se trouvent sur leur trajet à l'extérieur de leur domicile. Nous évoquerons maintenant un second mode de déplacement : la voiture.

3.1.2 – Avoir sa propre voiture quand on est âgé

Le recueil des récits de vie des habitants de la Halvêque nous a montré une forte socialisation à des modes de déplacement individuels. La voiture et le vélo représentent les moyens de transport privilégiés par nos enquêtés au cours de leur vie, ce qui est compréhensible comme un effet de période, défini par le sociologue Gérard MAUGER comme « *les influences d'une conjoncture ou d'un événement déterminé sur tous ceux qui s'y trouvent confrontés* » (MAUGER - 2015). Le vélo, notamment après 1936 et plus encore dans l'après-guerre, était le moyen de déplacement des mondes populaires (CROIX – 2017). Parmi les ménages vivant dans le micro-quartier Beaujoire-Halvêque et pris en compte dans cette enquête, peu possèdent une voiture, aucun ne possède de vélo. On constate un effet du genre, des revenus et de l'usure du corps dans le fait d'avoir une voiture quand on est âgé à la Halvêque aujourd'hui. Les capitaux économiques peuvent permettre ou empêcher à une personne de posséder une voiture, tout comme le genre : c'est aussi souvent l'homme du ménage qui conduit la voiture et quand il n'y a pas d'homme dans le ménage, il y a moins de voitures. Enfin, des types d'usure du corps spécifiques comme la paralysie d'une partie du corps ou les problèmes de vue peuvent empêcher l'utilisation d'une voiture par une inadéquation entre corps et l'outil que représente la voiture.

Simone (1941) qui détient une voiture et qui a exercé une profession d'encadrement nous explique que son automobile lui permet de se déplacer plus facilement, notamment pour s'occuper de ses petits-enfants qui habitent à une trentaine de kilomètres du secteur d'étude. Jeanne (1948) qui a occupé au cours de sa carrière une profession intermédiaire et n'a pas un corps usé se déplace elle aussi principalement en voiture quand elle sort du quartier. Elle possède d'ailleurs au sein de son ménage sa propre voiture et la perçoit comme un moyen de se préserver de la fatigue du corps, comme elle nous l'explique lors d'un entretien :

« [*>Jeanne*] : quand je vais me balader j'y vais en voiture / c'est vis-à-vis de mon âge / j'ai bientôt 70ans et si j'y allais à pied je serais vite crevée pour revenir » [71 ans /

*habite avec son compagnon dans un appartement QPV / arrivée en 1979 /
responsable export dans une PME. / pas militante / corps fragile]*

Certaines des femmes les plus âgées rencontrées sur la Halvêque n'ont pas passé le permis de conduire au cours de leur vie du fait des normes de genre. Le sociologue Yoann DEMOLI nous explique grâce à une enquête sociohistorique que la diffusion du permis de conduire chez les femmes demeure marginale tout au long des trois premiers quarts du XXe siècle. La conduite d'une voiture est en effet à cette période un privilège réservé aux hommes. L'accès à l'automobile se massifie au cours des Trente glorieuses et permet à un ménage sur deux d'être motorisé en 1967. Toutefois, la part des femmes parmi les nouveaux titulaires du permis et, corrélativement, le taux féminin de détention restent faibles. En 1967, elles sont seulement 22 % à détenir le papier rose, soit trois fois moins que les hommes. À cette même époque, les femmes ne sont que 2 % à se définir comme les conductrices habituelles d'un véhicule (DEMOLI – 2014). Pour Marie-Christine, (1928) comme pour Suzanne (1932), il n'a jamais été question de conduire une voiture au cours de leur vie. Marie-Christine nous explique par exemple qu'elle n'a jamais pensé à passer le permis de conduire. Son ménage possédait une voiture conduite par son mari à partir des années 1970, mais auparavant eux et leurs enfants se déplaçaient en bicyclette : *« tout à vélo / pour les courses le boulot / je m'étais même fait voler mon vélo en faisant mes courses pour les beaux parents (rires) / on mettait une caisse sur le porte-bagage et on portait ce qu'on avait à transporter / on est même partis en vacances à vélo plusieurs années avec les enfants »*. Pour Louise (1927), ne pas avoir appris à conduire est l'un de ses regrets les plus forts. Ce regret est causé par son capital économique et sa place dans la sphère familiale. Elle explique qu'elle n'a pas pu passer le permis tant que son mari était vivant. Au décès de ce dernier, alors qu'elle avait la cinquantaine et devant la nécessité de conduire une voiture, elle a utilisé son argent pour faire passer l'examen de conduite à sa fille plutôt qu'à elle. Ce regret n'est compréhensible que par la transformation des normes de genre au cours du XXème siècle qui ne permettaient pas aux femmes de conduire, à l'inverse d'aujourd'hui. Pour elle qui vivait avec un ouvrier qualifié, l'accession à la propriété d'une voiture représentait l'accession à la mobilité individuelle sur des grandes distances et participait d'un accès à la consommation de masse. Ce regret montre aussi à quel point la voiture peut être perçue comme un moyen d'obtenir de l'indépendance, notamment pour elle qui a perdu ses trois enfants et qui n'a de ce fait pas eu leur soutien pendant sa vieillesse :

*« [**>Louise**] : je regrette deux choses dans ma vie / de ne pas avoir appris l'accordéon et de ne pas avoir appris à conduire / j'ai fait passer tout le monde avant moi / quand mon mari est décédé j'ai fait passer ma fille et moi j'y ai pas été / je regrette / j'ai regretté mais maintenant je ne regrette plus parce qu'à mon âge maintenant je pourrais plus conduire » [92 ans / habite seule dans une maison de la Beaujoire / née sur le quartier / vendeuse / pas militante /corps usé]*

Suzanne pour qui le vélo était aussi le véhicule de tous les jours nous explique que son mari lui a interdit de conduire la voiture qu'il possédait et utilisait pour son travail d'artisan. Elle nous montre par son expérience les discriminations qu'ont subies certaines femmes à la conduite au sein même du cercle familial. Ici, on voit d'abord le contexte social hostile à la conduite automobile des femmes ainsi que des rapports fortement asymétriques au sein du ménage qui permettent à Michel d'interdire la conduite à Suzanne. Les compétences de Suzanne en termes de conduite sont naturalisées à l'aune d'une représentation sociale défavorable à la conduite des femmes. Suzanne subit ainsi ce que nous appellerons dans une tradition interactionniste un *étiquetage* (BECKER – 1963) et définit sa propre identité de manière relationnelle par rapport au jugement que porte sur elle son compagnon : ici, Suzanne blâme sa prétendue impatience, l'impatience étant de plus un reproche genré que les normes de genre attribuent aux femmes plus qu'aux hommes :

*« [**>Suzanne**] : je ne conduis pas parce que mon mari n'a jamais voulu que je conduise parce que j'ai pas de patience / il m'a toujours dit « toi en voiture il n'en est pas question / j'irais te porter des oranges en prison souvent » / c'est sa mentalité / je prenais le vélo et les bus j'étais habituée » [90 ans / habite avec son compagnon dans une maison de la Beaujoire / arrivée en 1964 / travail artisanal non-déclaré / pas militante /corps usé]*

Pour d'autres enquêtés, la voiture est un luxe qu'ils ne peuvent pas s'offrir pour des raisons financières. Nicole (1951) qui a élevé seule sa fille dans un immeuble de la Halvêque nous explique ainsi qu'elle ne possède ni de voiture ni de permis de conduire par un manque de capitaux économiques. Elle « *est habituée* » à vivre sans voiture : n'a pas pu acquérir une voiture avant la retraite et n'en a pas achetée depuis. Elle n'est cependant pas totalement non-véhiculée car elle reçoit l'aide de plusieurs voisins quand

elle a besoin de voiture, notamment pour faire ses courses. Nicole ne perçoit pas sa situation comme exceptionnelle car elle nous explique que certaines vieilles personnes habitantes à la Halvêque possédaient elles une voiture avant la retraite mais l'ont revendue, ce qui est par exemple le cas de Jacqueline (1948). Cette femme nous a, elle, fait percevoir par son discours qu'elle éprouvait un sentiment de perte à l'évocation de la voiture – « *ma titine* » – que ses parents possédaient et dont elle a dû se séparer quand ils sont décédés, Jacqueline n'ayant pas assez d'argent pour en assumer les frais.

Yvonne (1928) et Michel (1929) ont eux été obligés d'abandonner l'usage de leur voiture suite à des problèmes de santé. Pour les deux conducteurs, l'arrêt de la conduite a coïncidé avec une usure du corps brutale. Yvonne n'a plus utilisé sa voiture suite à des fractures de l'épaule et de la hanche qui lui ont fait perdre l'usage de son bras gauche. Michel a lui arrêté la conduite après avoir été victime d'un AVC duquel il est ressorti malvoyant. Pour ces deux personnes qui portent une vision individualiste du transport centrée sur la voiture en lien avec les habitudes qu'ils ont prises au cours de leur carrière professionnelle, leurs problèmes de santé ont été perçus comme les déclencheurs d'une réaction en chaîne, c'est-à-dire d'une réaction dans laquelle un des agents nécessaires à la réaction est produit lui-même par la réaction, entraînant la poursuite de la réaction. Si l'on suit leur discours, les usures de leur corps leur ont fait perdre la voiture, qui leur ont fait perdre en périmètre de mobilité. Par ce rapport situé à la mobilité et face à des contraintes corporelles fortes, ils ont vécu ce que l'on nomme à la suite des sociologues appartenant à l'école toulousaine (S.CLEMENT, M.DRULHE, J.MANTOVANI & M.MEMBRADO - 2019) une *déprise*, c'est-à-dire un éloignement d'avec certains mondes sociaux : ceux qui sont devenus physiquement ou socialement inaccessibles. Les auteurs de la notion qualifient de déprise « *un processus de réaménagement de la vie qui tient compte des modifications dans les compétences personnelles, de la trajectoire de vie antérieure, des situations interpersonnelles d'aujourd'hui, dans un contexte social particulier* » (CLEMENT & MANTOVANI - 1999). Suzanne et Michel n'ont plus l'impression de pouvoir rendre visite à leurs amis ou leur famille, ce qui provoque au sein de leur ménage une perception de solitude et de vulnérabilité face au quotidien. « *on se démerde* » dit Michel à ce propos. Yvonne exprime elle de la tristesse quand elle évoque cette condition qui la contraint dans la réalisation de ses envies. Pour elle, son « *autonomie* » veut dire faire ce qu'elle a envie sans avoir besoin de demander l'aide d'autrui. Elle perçoit ainsi que son corps lui a fait perdre son autonomie et qu'elle n'a plus comme seule solution pour sortir que ses amis ou sa famille. Sa trajectoire politique locale lui permet

l'intégration à un groupe social qui l'assiste pour aller en réunion, ce que nous pouvons qualifier de *reprise*. Mais cette intégration lui coûte en ce qu'elle l'oblige à être « *de bonne humeur* » devant les autres, nous en parlerons plus loin. Son capital culturel lui offre, lui, de transformer son problème individuel en un problème collectif en le formulant comme un discours politique, comme elle le pratique lors d'un entretien :

« [*>Enquêteur*] : comment tu fais pour sortir ? |--| [*>Yvonne*] : aujourd'hui avec ma santé / j'veux pas être un poids / pas pour ceux qui m'entourent mais si tu veux / pour aller aux réunions par exemple il faut qu'on vienne me chercher (VB) / donc c'est mon autonomie en moins et je dis maintenant que j'ai perdu mon autonomie / avant je prenais ma voiture ou un transport en commun et j'y allais (VF) / maintenant je ne peux plus / c'est une perte d'autonomie / j'ai toujours envie d'y aller mais je ne peux plus / à ce moment-là tes amis les gens que tu aimes bien te proposent mais toi tu n'as pas envie de demander parce que c'est un poids pour la société / faut venir te chercher et prendre un fauteuil roulant / c'est un problème pour la société parce qu'il doit y en avoir beaucoup d'anciens qui en souffrent |--| [*>Enquêteur*] : c'est quoi ta solution ? |--| ma solution c'est mes amis qui viennent / ils viennent me chercher ils m'emmènent au resto / ils m'ont dit t'as pas bonne mine alors on t'emmène demain / mais ceux qui en souffrent son ceux qui n'ont pas toujours combattu et qui n'ont pas été dans la société tout le temps |--| [*>Enquêteur*] : c'est-à-dire ? |--| ceux qui n'ont pas été des combattants (VF) et qui ont vécu une vie tranquille sans se soucier trop de ce qui se passait à droite ou à gauche » [90 ans / habite seule dans une maison de la Beaujoire / cadre de la fonction publique / arrivée en 1936 / militante /corps usé]

Après avoir évoqué la marche et le transport en voiture, nous avons vu que les transports individuels ne permettent pas une égalité entre tous les individus dans leur mode de déplacement en raison des déterminants sociaux qui conditionnent leurs pratiques et leurs rapports à l'environnement. Nous évoquerons maintenant un troisième mode de déplacement, cette fois-ci collectif : les transports en commun.

3.1.3 – Utiliser (ou pas) les transports en commun

Le secteur d'étude est relié depuis 1920 aux transports en commun de la ville de Nantes. Aujourd'hui, le quartier est fortement doté en transports en commun grâce à sa position en périphérie de Nantes et à la proximité de la gare multimodale Haluchère qui concentre Trains Express Régionaux, bus de la ville de Nantes, bus départementaux et car longues distances. On retrouve notamment trois lignes de transport intra-urbain haute fréquence qui passent sur le quartier : la ligne 1 du tramway et deux lignes de bus (Chronobus 1 et 6). La TAN (qui gère les transports collectifs à Nantes) et Nantes Métropole proposent aussi un service de transports pour les personnes à mobilité réduite que nous excluons de notre analyse en raison de la pauvreté de nos matériaux sur ce point.

Les transports en commun sont un outil pour se déplacer dans la ville depuis la Halvêque. Au sein de notre panel, plusieurs habitants utilisent les transports en commun mais n'en ont pas tous le même usage. Parmi eux, deux femmes utilisent régulièrement les transports en commun. On perçoit qu'elles portent une évaluation positive sur ce service par l'expression « *j'habite au pied du tram* » qu'elles utilisent toutes les deux. Pour Jeanne qui possède une voiture, les transports en commun sont un complément. Nicole fréquente elle davantage ce mode de déplacement dont elle est familière car elle l'a utilisé tout au long de sa vie. Elle qui habite seule au sein de son ménage, ne souffre pas d'usure du corps et qui n'a jamais eu de voiture, continue de les utiliser quotidiennement, même à la retraite. L'usage des transports en commun lui permet de se déplacer au sein d'un large périmètre et d'avoir ainsi accès à l'offre d'activités proposées au sein de l'ensemble de l'agglomération nantaise. Elle conçoit donc ce mode de déplacement comme une ressource pour pratiquer toutes les activités qu'elle souhaite.

« [*>Enquêteur*] : ça vous arrive de sortir à l'extérieur du quartier ? |--| [*>Nicole*] : je sors souvent et j'habite au pied du tram / j'essaie de ne pas être trop sur le quartier alors je vais à droite à gauche pour me balader et voir des personnes que je connais »
[*68 ans / habite seule dans un appartement de la Halvêque / arrivée en 1973 / secrétaire d'accueil / militante / corps fragile*]

Malgré la familiarité avec l'outil, l'usure du corps augmente les coûts de déplacement en transports en commun. Jacqueline (1949) et Suzanne (1932) utilisent en

effet les transports en commun de façon beaucoup moins fréquente que Nicole pour cette raison. Aucune des deux n'a eu de voitures et toutes les deux ont expliqué avoir eu l'habitude d'utiliser les transports en commun au cours de leur vie professionnelle. Jacqueline utilise parfois le bus pour des déplacements de plaisir comme la rencontre avec des amis. Elle qui habite à la Halvêque pointe l'hostilité du trajet qui la conduit depuis chez elle à la station de tramway qui est pourtant de moins de 200 mètres. Suzanne utilise le bus uniquement pour ses déplacements obligatoires hors du quartier, c'est-à-dire ses visites à l'hôpital. Ces usures du corps réduisent leur périmètre de déplacement et ainsi réduisent leurs opportunités. Aucune des deux ne se déplace seule dans le centre-ville comme dans le quartier, aucune des deux ne cite une activité qu'elles aimeraient y faire. Elles qui peinent à marcher et ont de faibles ressources économiques sortent peu à l'extérieur de leur domicile : une à deux fois par semaine. Toutes les deux décrivent les transports en commun comme des moments de contemplation causés par la reprise avec l'espace. Nous nommons *reprise avec l'espace* le sentiment éprouvé par le retour d'un individu dans un espace qui lui a été familier mais que l'individu n'a pas fréquenté récemment. En effet, toutes les deux ont pu nous expliquer avec précision le parcours qu'elles réalisent en bus, ce que nous interprétons comme une forte familiarité avec le trajet. Leurs discours montrent pour autant qu'elles ont gardé de leurs derniers déplacements un fort souvenir des paysages, notamment de ces transformations urbaines qui ont affecté les lieux qu'elles ont fréquentés. Les paysages ont été préférés dans leur évocation des transports aux difficultés inhérentes à la pratique du transport.

« [*>Jacqueline*] : même pour aller prendre le tram je prends ma canne / la ligne de tramway c'est formidable mais on préférerait quand les bus passaient devant chez nous [...] quand je vais voir mes patrons je prends le tram et (hes) on n'a pas le temps de voir le paysage alors qu'avec le bus on a le temps de voir le paysage et de regarder tout se construire / ça change » [*70 ans / habite seule dans un appartement de la Halvêque / arrivée en 1973 / employée de maison / pas militante / corps usé*]

Les deux années qui ont suivi le premier entretien avec Suzanne ont été celles de l'abandon de ce mode de transport. Suzanne aujourd'hui aussi ne se déplace plus en centre-ville, tout comme Odette et son compagnon. Les trois justifient cette non-fréquentation par la peur. Odette et son compagnon comme Suzanne et Jacqueline

sortent peu de leur domicile, souffrent d'une forte usure corporelle, ont un faible capital économique et n'ont pas d'automobile au sein de leur ménage. Leurs peurs particulièrement fortes dans les espaces qu'ils ne fréquentent plus révèlent une forme d'étrangeté au monde qui semble leur interdire ces lieux (CARDEC – 2015). Suzanne impute cette peur à l'inéquation de son corps avec l'espace, notamment en raison de problèmes de vue. Elle marque en effet une corrélation entre l'arrêt de ses déplacements en centre-ville et une défaillance de son corps consécutive à un accident. Son corps semble être la barrière qui l'empêche de se déplacer en centre-ville car c'est à partir du moment où son corps l'a lâché que se sont transformées ses pratiques, introduisant une perte de familiarité avec ces espaces, donc une peur. Ce corps qu'elle possède et qui ne peut plus lui servir de la même manière qu'avant semble la rendre malheureuse, ce qui est visible par le fait qu'elle n'aime pas en parler.

« [*>Enquêteur*] : ça vous arrive souvent de prendre les transports en commun ? |--|
[*>Suzanne*] : les transports en commun quand je m'en allais à la clinique Sourdille qui est Place Anatole France / oui (VF) je prenais le bus |--| [*>Enquêteur*] : c'est facile de prendre le bus ? |--| [*>Suzanne*] : ah beh tout à fait / le bus passe devant la mairie et il me conduisait devant la clinique et / on passait tout le centre de Nantes (elle énumère les rues) et on arrivait à la clinique / c'était bien mais le soir j'pouvais pas prendre le bus à cause des piqûres faites à la clinique qui m'empêchaient de voir |--|
[*>Enquêteur*] : aujourd'hui vous prenez toujours le bus ? |--| [*>Suzanne*] : non je ne veux pas aller en ville toute seule / j'ai peur (VF) |--| [*>Enquêteur*] : ça fait longtemps ? |--| [*>Suzanne*] : oh ça fait (hes) / beh je vais plus chez (VF) Sourdille ça me passait en bus ça me suffisait / oh oui ça fait longtemps que je ne vais plus dans le centre (AV) / j'ai peur d'y aller toute seule // faut passer les cours il y a les trams qui y passent / faut traverser / et vous savez je ne vois pas bien et des fois il faut que j'm'en aille faire les courses et déjà (AV) // avant j'allais à Talensac au marché toutes les semaines / et quand mon mari n'avait plus sa voiture j'y allais en car (VF) mais depuis mon accident je ne retourne plus au marché / je ne veux pas me retrouver dans la foule (VF) / parce que j'ai peur (VF) d'être toute seule en ville / je ne vois pas très bien je me dis que si je me retrouve en ville je suis loin de la maison / je ne suis connue de personne en ville aujourd'hui dans ce coin-là / je me dis que je ne vais plus retourner en ville / et puis les magasins en ville me manquent pas du tout alors que j'aimais aller en plein centre »
[90 ans / habite avec son compagnon dans une maison de la Beaujoire /

arrivée en 1964 / travail artisanal non-déclaré / pas militante / corps usé]

Au sein du couple d'Odette et son compagnon, l'entretien nous montre aussi que la rationalité de ces peurs d'utiliser le tramway s'ancre dans une estimation dépréciée de leurs corps et une interprétation des informations transmises par les médias. La validation de cette rationalité par les deux membres du couple provoque un effet multiplicateur de la déprise. Le couple semble percevoir le centre-ville de Nantes comme un espace dangereux et ne le fréquente pas. Ils opposent le centre-ville à la zone commerciale de la ville voisine de St-Luce-sur-Loire distante de 10 kilomètres de leur domicile.

« [*>Enquêteur*] : ça vous arrive de prendre le tram ? |--| [*>Odette*] : je le prends plus j'ai peur (VF) / c'est pas sécurisé / quand on entend ce qui se passe au poste // moi non non non (VF) / j'ai une canne et je suis bancale // |--| [*>Enquêteur*] : vous vous êtes fait agresser dans le tram ? |--| [*>Odette*] : non mais on entend trop de choses / toujours les personnes âgées qui sont attaquées |--| [*>Compagnon d'Odette*] : il y a des heures où c'est impossible / vous savez c'est comme ça |--| [*>Odette*] : en ville j'y vais rarement mais je vais à St-Luce-sur-Loire (une ville voisine) |--| [*>Enquêteur*] : vous y allez comment à St-Luce ? |--| [*>Odette*] : ça dépend (hes) des fois je prends le taxi je m'embête pas » [*74 ans / habite avec son compagnon dans un appartement de la Halvêque / arrivée en 1973 / ouvrière / pas militante / corps usé]*

Comme nous l'avons vu dans la citation, le transport en taxi représente le mode de déplacement idéal pour Odette, mais aussi plusieurs enquêtés comme Suzanne et Yvonne. Ces enquêtées qui ont aujourd'hui en commun une forte usure du corps portent également une vision individualiste du déplacement centrée sur la voiture, qu'elles ont eue dans leur ménage mais n'ont plus aujourd'hui en raison d'usure des corps. Cependant, bien qu'il soit le transport idéal, il n'est pas le transport le plus utilisé par ces trois femmes pour une raison économique. Le taxi symbolise dans leurs discours un moyen de conserver leur liberté d'action et de déplacement, une potentialité par laquelle elles peuvent disposer d'une marge de manœuvre. Yvonne nous explique par exemple qu'elle souhaite utiliser le taxi pour se déplacer et faire des achats en centre-ville. Mais ne l'a jamais fait ! Suzanne dit qu'elle aimerait utiliser un taxi pour aller depuis chez elle jusque dans des magasins alimentaires sans toutefois avoir contacté une compagnie de taxi pour se renseigner sur le prix que coûte cette prise en charge.

Nous avons pu constaté la forte influence du corps dans les modalités de l'accès à tous les modes de déplacement. Le revenu et le genre modèlent aussi le rapport à la mobilité, notamment l'utilisation de la voiture ou des transports en commun. Nous avons donc vu qu'une part importante de notre panel souffre d'un déficit d'accessibilité aux espaces hors du quartier ; ainsi qu'à certains espaces du quartier. Après avoir évoqué les mobilités des vieilles personnes, nous nous pencherons maintenant sur leur perception du quartier Beaujoire-Halvêque. Nous verrons que celles-ci sont elles aussi dépendantes de facteurs sociaux.

3.2 - Les perceptions du quartier par les personnes âgées

Dans cette partie, nous nous demanderons autour de quoi s'articulent les perceptions que les enquêtés ont de leur quartier. Nous verrons que le corps, les revenus et l'ancienneté modifient cette perception et rendent le quartier hostile à certains enquêtés. Pour cela, nous évoquerons quatre éléments qui caractérisent le rapport de enquêtés de notre panel à leur espace de vie : la peur du soir, la nostalgie du passé, la peur des supporters et la stigmatisation des jeunes et des racisés.

Nous verrons ainsi que l'espace perçu contient des interdits pour les personnes âgées : matérialisés par des exclusions ou auto-exclusions des vieilles personnes de certains espaces et de certaines temporalités. Les récits du passé de même que les discours stigmatisants envers les jeunes et les racisés nous permettent aussi de comprendre ce que reprochent les anciens habitants à leur quotidien contemporain dans le quartier, c'est-à-dire de s'être transformés.

3.2.1 – Sortir la journée, éviter le soir

Dans cette section, nous évoquerons les perceptions des temporalités par les vieilles personnes que nous avons rencontrées. Les enquêtés qui possèdent les capacités corporelles de le faire sortent indifféremment le matin ou l'après-midi. Certains réalisent un travail domestique sur le quartier en allant chercher leurs petits-enfants à l'école ou en se rendant au super-marché. D'autres font des activités de loisirs dans le quartier au boulodrome, à la Maison de Quartier Halvêque ou à l'extérieur du quartier par des clubs, des associations caritatives ou l'Office des Retraites et Personnes Âgées de Nantes (ORPAN). C'est par exemple le cas de Nicole, Simone et Jeanne, qui ont toutes les trois exercé des professions de bureau au cours de leurs carrières professionnelles.

Suzanne (1929) et Jacqueline (1949) ont des corps fortement usés et ne sortent

que le matin. Elles, qui ont un très faible capital économique, mettent en avant une fatigue causée par le travail domestique quotidien qu'elles fournissent chacune au sein de leurs ménages et une forte hostilité de l'environnement à leur corps. Suzanne qui habite une maison nous dit par exemple à propos du soir que c'est pour elle et son mari le temps du repos chez soi :

« [*>Suzanne*] : le matin je suis reposée et je peux sortir mais l'après midi je suis fatiguée / et j'ai tout mon ménage à faire / le jardin les papiers et gens qu'il faut appeler / alors je sors que si c'est obligatoire / |--| [*>Enquêteur*] : et le soir comment vous faites ? |--| [*>Suzanne*] : le soir on ne sort pas / on reste chez nous et on regarde la télé / c'est pas toujours bien comme programme alors quand c'est comme ça / comme hier (rires) / on se couche à 21 heures et on se lève à 5 heures le lendemain »
[90 ans / habite avec son compagnon dans une maison de la Beaujoire / travail artisanal non-déclaré / arrivée en 1964 / pas militante / corps usé]

La plupart des enquêtés ne sortent pas le soir ou la nuit. La nuit représente d'abord un espace temporel au cours duquel les opportunités ne sont pas les mêmes que le jour. La nuit est scandée comme l'espace du sommeil, ce que nous montre l'inactivité de la plupart des lieux publics mis à part les lieux festifs. La nuit véhicule avec elle l'imaginaire du danger, de l'occultisme (ALAM & AI - 2017). Les représentations sociales partagées par nos enquêtés construisent la nuit comme un espace temporel qui inspire la peur. La nuit fait peur car elle est un espace temporel au sein duquel les personnes âgées qui habitent le quartier se sentent fragiles, c'est-à-dire qu'elles ont intériorisé le danger. Les problèmes de vue provoquent chez certains enquêtés une insécurité plus forte en raison d'une inadéquation de leur corps avec certaines luminosités de l'espace extérieur. Odette, handicapée, qui habite avec son mari qui perd la mémoire, est l'une des plus peureuses, peut-être parce qu'elle fait partie de celles qui ont le moins de ressources face à une agression. Elle montre par son discours qu'elle n'est pas sereine la nuit, qu'elle reste chez elle et feint d'être absente de son domicile si quelqu'un se manifeste :

« [*>Odette*] : je reste chez moi et je ferme mes volets / je n'ouvre pas la porte si on ne m'a pas passé un coup de fil avant » [74 ans / habite avec son compagnon dans un appartement de la Halvêque / arrivée en 1973 / ouvrière / pas militante / corps usé]

L'hostilité de l'espace public de nuit pour certaines vieilles personnes peut aussi être causée par des expériences perçues négativement, à l'image de Simone qui justifie l'arrêt de ses sorties nocturnes par d'une agression qu'elle a subie et par la peur d'être violente à nouveau. Sa peur est renforcée quand elle est seule, ce qui montre qu'elle se perçoit comme fragile et démunie au sein de l'espace public la nuit à l'inverse du jour car la présence d'autres personnes qu'elle dans la rue la rassure. À propos de la mobilité nocturne féminine de tous âges en ville, la professeure en Études de Genre Marylène LIEBER met en avant la perception de vulnérabilité éprouvée par ses enquêtées *« se pensant avant tout comme femme, donc comme nécessairement impuissante physiquement et comme objet d'une sexualité masculine prédatrice, les femmes ont incorporé les discours sur leur vulnérabilité ; vulnérabilité qui participe en retour à la production de leur identité sexuée et se traduit par une adaptation des conduites (limitation des sorties nocturnes, sortir accompagnée...) et des tactiques d'évitement (choix de l'itinéraire et adaptation de la trajectoire en contexte, choix de la tenue, attitude affichée d'inaccessibilité...).* Plus qu'une interdiction d'accéder à l'espace public, il s'agit d'un accès restreint et d'une limitation du champ des possibles. Restriction en partie inadaptée puisque la majorité des agressions ont lieu de jour et dans des endroits familiers. Mais restriction qui n'est pas infondée, puisque la solitude est un facteur de vulnérabilité » (BLIDON – 2010). Dans l'entretien, peut-être en raison de la violence du souvenir, Simone parle peu de son agression (ce sur quoi nous ne la relançons pas) et évoque les médias. Elle opère une sélection des informations transmises par les médias et justifie ses peurs par les faits divers : *« aujourd'hui le monde n'est plus sûr / quand un enfant joue seul dehors il se fait enlever alors qu'à mon époque les enfants jouaient dehors »* nous dit-elle. Elle exprime lors de l'entretien une peur spécifique à son lieu de vie en raison de l'absence d'occupation par d'autres personnes qu'elle et la stigmatisation qu'elle opère à propos de cet espace.

*« [**>**Simone] : avant j'avais des abonnements j'allais écouter de la grande musique à côté de la tour LU puis je rentrais vers dix heures et demie / j'avais le tram / j'avais juste la p'tite route pour aller jusqu'à mon bloc mais maintenant j'ose plus j'ai peur (VF) // on entend tout ce qu'il se passe aux infos ohlala alors je me dis bon / je ne prends plus mes abonnements je ne vais plus dehors la nuit (VF) / alors si j'ai été au 14 juillet il y a quinze jours toute seule mais il y avait beaucoup de monde / donc on ne risque pas d'être enlevée quand même (rires) / on risque les bombes mais c'est pas pareil / mais après c'est pour rentrer chez moi / rien qu'en traversant la rue depuis le*

tram j'ai déjà préparé ma clef dans ma poche de manière à aller le plus vite possible / et je ne cours pas mais presque » [78 ans / habite seule dans une maison de la Beaujoire / arrivée en 2002 / comptable / pas militante / corps fragile]

Nous avons vu que certains espaces et certaines temporalités peuvent créer un sentiment de vulnérabilité pour les personnes âgées que nous avons rencontrées. Le rapport à l'espace de nos enquêtés est imprégné de cette perception. Nous allons maintenant nous interroger sur la nostalgie qu'éprouvent les vieilles personnes de notre panel face à l'affaiblissement des solidarités de quartier au cours du temps.

3.2.2 – Regretter des formes de convivialité disparues

*« [**>Marie-Christine**] : je ne reconnais plus ce que j'ai connu / dans ma rue il n'y avait pas de trottoir quand j'ai emménagé / pas d'égoût / l'eau coulait le long de la rue et les enfants jouaient là / et mon fils à qui j'en parlais me disait « tu te rappelles j'allais jouer à la jaille"²¹ / c'était le rendez-vous des gamins / et il y avait un ruisseau où il apportait des libellules pour faire peur aux filles / les enfants jouaient dans tout ça (AV) / et les prés (VF) et les champs (VF) » [90 ans / habite seule dans une maison de la Beaujoire / arrivée sur le quartier en 1934 / Aide-ménagère / militante / corps usé]*

Nous l'avons vu, le secteur d'étude a subi de très fortes transformations urbaines qui entrent en résonance avec la composition de notre panel. En effet, une large part des enquêtés habitent le quartier depuis plus de cinquante ans et ont traversé un pan de son histoire. À une seule exception, les enquêtés ont tous habité plus de la moitié de leur vie au sein du secteur d'étude et y ont une large part de leurs souvenirs. Les mutations urbaines ont largement gommé les formes passées du quartier et ont ôté aux habitants le cadre d'une part de leurs mémoires. La Beaujoire ne ressemble plus aujourd'hui au

21 La *jaille* signifie la déchetterie

quartier d'il y a soixante ans, ni même d'il y a trente ans. La plupart des lieux du passé ont disparus, à l'image des cités en bois, des commerces, des lavoirs, du dispensaire, du patronage ou des espaces naturels. La plus importante trace du passé est celle du travail ouvrier par l'usine des Batignolles. Bien que le site ne soit plus lié à la compagnie Batignolles et que l'inscription Batignolles ne figure plus sur fronton, les bâtiments de l'ancienne usine ont été conservés et sont utilisés par plusieurs autres entreprises. L'Église St-Georges des Batignolles est un autre exemple de réaffectation car le site existe toujours mais n'est plus un bâtiment religieux. Il est devenu depuis les années 1990 un studio de répétition pour des troupes artistiques : le Studio St-Georges. Les grandes étendues de terres cultivées qui existaient encore dans les années 1980 au Nord du secteur ont elles aussi disparu.



Illustration 19: Une des maisons des cités batignollaises (ici 4 pièces) auprès de laquelle posent trois femmes. Ce sont ces maisons qui sont regrettées par nos enquêtés qui ont connu le quartier des Batignolles. L'image n'est pas neutre dans sa production comme dans son effet. La plupart des photos par lesquelles nos enquêtés retrouvent « leurs » maisons sont des photographies d'entreprises, réalisées par la compagnie Batignolles pour montrer les vertus des cités. Les enquêtés qui ont connu le quartier alors qu'ils étaient enfants se sont au cours des entretiens appuyés sur ces images, très présentes dans les livres sur le quartier afin de justifier leur préférence du passé sur le présent, évoquant des vies familiales intenses, des solidarités communautaires et l'omniprésence d'éléments naturels dans la vie quotidienne.

(Source : Archives municipales de Nantes, réalisé par l'entreprise, non datée)

Avoir vécu dans certaines époques du quartier, qui plus est si on y a passé la majorité de son parcours de vie, c'est avoir été socialisé au sein d'un contexte et dans un lieu qui ont disparu. Les habitants à la forte ancienneté ont ainsi vécu dans plusieurs formes de l'espace et plusieurs états des rapports sociaux : les plus anciens habitent sur le quartier depuis l'enfance et ont connu les cités ouvrières des Batignolles où les interdépendances entre *batignollais* étaient fortes. D'autres sont arrivés sur le quartier alors qu'ils étaient jeunes adultes, ont connu le lieu comme un espace péri-urbain où la nature était encore présente et ont vécu l'urbanisation du secteur.

Beaucoup d'enquêtés se plongent dans les productions patrimoniales du quartier faites par les habitants, c'est-à-dire trois livres et un DVD qui y sont consacrés. On peut ici y voir un moyen pour les habitants de retrouver le passé. L'absence de traces physiques et le décès ou le départ des anciens habitants rendent le passé difficilement palpable aux anciens habitants qui utilisent ces supports de mémoire, à l'image du dernier livre sur le quartier qui s'est vendu de 2011 à 2018 à 2000 exemplaires²². Le partage par beaucoup d'habitants d'un regret du passé est remarquable par l'affluence aux opérations patrimoniales menées par l'association qui promeut la mémoire locale, à l'image des cinq représentations d'une pièce de théâtre qui a été réalisée sur l'histoire du quartier et dont les 500 places se sont écoulées en moins d'une semaine²³. La familiarité de certains enquêtés avec les supports mémoriels nous a été rendue visible à la lecture de ces ouvrages après la première enquête, retrouvant presque mot pour mot certains souvenirs racontés par les enquêtés qui se les sont appropriés.

Les habitants vieillissants se sentent exclus des formes urbaines actuelles du quartier où les traces du passé ont été effacées. Les transformations urbaines ont ôté aux habitants le cadre d'une part de leur mémoire. Cette perception d'être exclus de leur lieu de vie au présent est visible par la forte nostalgie d'un espace passé décrit comme intégrateur dans les souvenirs d'une majorité d'habitants. Nous définirons ici le souvenir comme la reconstruction par le discours ou la pensée dans le présent d'un fragment de vie passé qui a fait l'objet par son auteur d'une sélection et d'une interprétation. Les souvenirs du passé du quartier racontés par beaucoup d'anciens sont chargés positivement, à l'inverse des récits du présent. La description du passé qui nous est proposée en fait un espace rassurant et protecteur, produit de solidarité familiales et de voisinage, et de

22 Carnet de terrain, observation participante en septembre 2018 en tant que bénévole lors de la venue d'une locomotive à Nantes pour les 100 ans de l'inauguration de l'usine des Batignolles.

23 Carnet de terrain, observation participante en mai 2018 en tant que bénévole lors des représentations du spectacle « Batignolles St-Jo » par J-L Annaix.

nature. Jacqueline comme plusieurs autres enquêtés se sert du passé comme référence pour justifier sa perception d'un présent hostile. Le passé qu'elle nous reconstruit lors de l'entretien est interprété à l'aune de deux processus qui l'ont conduite à voir sa perception du quartier se transformer : son vieillissement et la transformation dans le temps des rapports sociaux. Son discours montre qu'elle se sent dépossédée dans le présent de ce qu'elle avait autrefois. En effet, quand Jacqueline se souvient qu'elle avait plus chaud dans les cités qu'aujourd'hui, nous interprétons qu'elle désigne un état de son corps plus que de son logement. Quand elle regrette que les cités aient disparu, c'est un état des rapports sociaux qu'elle évoque plus qu'une forme d'habitat.

« [> Jacqueline] : c'était bien dans les baraques en bois / on sortait en chemise de nuit dehors parce qu'on n'avait pas le WC dans la maison on n'avait pas froid comme on a là / on n'avait pas les douches / [...] je leur reproche de pas avoir laissé les cités d'avant parce que c'était impeccable / quand on avait besoin d'aide on avait / on avait nos chiens et on avait des amis pour partir à la pêche » [70 ans / habite seule dans un appartement de la Halvêque / arrivée en 1973 / employée de maison / pas militante / corps usé]

Plus que des souvenirs dispersés, les habitants du quartier qui ont connu les Batignolles servent à l'enquêteur le récit d'un âge d'or du quartier dont les souvenirs se confondent, s'articulant autour d'un cadre commun. Le cadre commun localisé dans le quartier est un état des rapports sociaux : la solidarité au sein des cités patronales. Ce monde où « *tout le monde était solidaire* » s'articule autour de lieux comme les cafés, de temporalités comme les grèves et les fêtes religieuses et de définitions du monde communes aux membres du groupe. Les discours des enquêtés font du quartier comme le théâtre des transformations des liens de solidarité, presque d'une solidarité mécanique à une solidarité organique (DURKHEIM - 1893). Certains enquêtés racontent qu'ils considèrent leur ancien voisinage comme une « *grande famille* » et opposent cette vision reconstruite du passé à une description du présent où les relations de voisinage sont perçues comme impersonnelles. Les enquêtés racontent en effet volontiers les souvenirs d'un passé glorieux qui révèlent davantage l'adhésion à un ordre moral que la recherche d'une vérité objective, à l'image du discours de Louise qui valorise la solidarité entre habitants des cités ouvrières comme compensation à la vulnérabilité sociale.

« [> Louise] : j'ai vécu comme ça dans les cités / mais je trouve que c'était bien // |--|

[>Enquêteur] : qu'est ce qui vous manque de cette vie là ? |--| [>Louise] : la solidarité l'amitié (hes) / les gens sont devenus plus personnels / n'ont pas tant de cœur qu'avant / quand il y avait un décès / les gens passaient partout dans les maisons pour faire la quête / pour gagner un peu d'argent pour la famille / elle en faisait ce qu'elle voulait soit elle achetait des fleurs soit (hes) oui oui oui / il y avait de la misère aussi (VF) / c'est comme partout quelques fois dans les familles vous avez des personnes qui se tiennent mal / il y avait des femmes qui avaient des soucis parce que leurs maris buvaient / c'était comme un peu partout / pas idéal non plus / |--| [>Enquêteur] : ces femmes-là étaient aidées par les autres femmes de la cité ? |--| [>Louise] : oui oui (hes) il y avait de la solidarité / moi j'ai connu ça oui / |--| [>Enquêteur] : et quand quelqu'un était malade par exemple / |--| [>Louise] : à ce moment-là c'était le docteur du quartier / un qui était vraiment bien / vraiment le docteur des familles / j'suis sûre que s'il voyait des endroits où les gens étaient malheureux il ne faisait pas payer sa tournée » [92 ans / habite seule dans une maison de la Beaujoire / née sur le quartier / vendeuse / pas militante / corps usé]

Les souvenirs véhiculent donc des valeurs morales qui sont compréhensibles au prisme des trajectoires de leurs auteurs. Yvonne, héritière de ce que nous nommerons à la suite de Serge BONNET l'endocratie ouvrière communiste des cités en bois des Batignolles (BONNET – 1972)²⁴, elle nous raconte ainsi un passé ancré dans la misère, mais « *extraordinaire* » pour utiliser le champ lexical qu'elle mobilise à ce propos. L'extrait souligné parmi le texte ci-dessous est une anecdote répétée par Yvonne lors de l'entretien et qui avait été retenue de son interview pour la réalisation d'un documentaire sur le quartier (GRANGIENS – 2008). Yvonne s'est plu dans les entretiens à répéter plusieurs fois cette même anecdote, comme pour nous montrer son accord avec le discours du documentaire en question qu'elle a contribué à réaliser avec le soutien de son association. Son discours nous montre une interprétation positive du quotidien des cités ouvrières par le prisme de la lutte des classes, des solidarités entre habitants des cités et des valeurs masculines de l'atelier, celles des « *ouvriers qui ont de l'or dans les mains* ».

« [>Yvonne] : c'est les voisins de ma mère / ma mère avait des voisins / et / lui / il allait boire son salaire au café du Rêve et puis / quand il rentrait il chantait (Yvonne chante) « reine d'un jour » / et puis ma mère me disait toujours (AV) « il l'aime sa

24 Nous préférons ce terme à celui, souvent admis, d'aristocratie ouvrière.

femme et il va lui faire un sixième enfant » (VF) / c'était dramatique mais c'était ça aussi la classe ouvrière / mais on l'acceptait et on l'aimait comme ça / c'était le gars qui allait boire un coup au café du Rêve / on savait tout ça mais c'était extraordinaire (hes) ils étaient dans la lutte / quand il fallait défendre les droits des travailleurs (elle frappe sur la table) / quand il fallait cultiver leurs roses cultiver leurs jardins / expliquer comment on pêche à la ligne / comment on allait pêcher la grenouille / c'était ça la vie des cités / c'était toutes ces richesses / et cette odeur des roses pompons qu'étaient partout dans les cités » [90 ans / habite seule dans une maison de la Beaujoire / cadre de la fonction publique / arrivée en 1936 / militante / corps usé]

Louise qui est née dans la cité du Ranzay en 1927 est nostalgique quand elle exprime la perception qu'elle a des cités ouvrières et le sentiment de perte engendré par la destruction ce qui fut son lieu de vie. Elle ressent une rupture, un avant et un après : « à ce moment où les cités ont été détruites tout a changé ». Comme Louise, beaucoup d'anciens des cités en bois nous ont montré de la nostalgie lors du recueil des entretiens. La nostalgie est le sentiment d'avoir connu une période heureuse et disparue qui continue d'être ressentie comme une perte dans le temps présent. La remémoration provoque ainsi un travail émotionnel pour ces personnes qui ont connu le temps des cités qui exprime cette perte. Dans une tradition goffmannienne, la sociologue américaine Arlie HOCHSCHILD nous permet de penser le cadre dans lequel se déroule l'expression des émotions. Ces émotions suivent des règles de sentiment, ce que nous présente HOCHSCHILD de la manière suivante : « les règles de sentiment régissent la façon dont les gens essaient de réagir ou de ne pas réagir émotionnellement de manière « convenable à une situation ». Une telle idée renvoie au caractère profondément « social » de tout individu, au sérieux avec lequel il considère l'idée d'être « convenable » et à la façon qu'il a de rendre hommage aux éléments officiels d'une situation, grâce ou par ses émotions. » (HOCHSCHILD – 2017). Les expressions du passé par les habitants sont donc encadrées par ces conventions. Nos enquêtées sont toutes âgées de plus de 85 ans et ont perdu une part importante des réseaux de solidarité dans lesquelles elles étaient insérées à cette époque. Yvonne est joyeuse quand elle parle du passé, particulièrement les luttes sociales auxquelles elle associe ses parents. Marie-Christine aussi, spécialement quand elle évoque les solidarités au sein des paroissiens des cités en

bois qui sont les amis qu'elle a côtoyés tout au cours de sa vie. Ce travail sur soi est particulièrement visible lors de la passation où beaucoup d'enquêtés sont passés du rire aux larmes. Louise est heureuse quand elle se souvient de son enfance dans les cités, même quand elle évoque des situations où elle a été contrainte comme avec le maître d'école violent ou les soins dentaires. Elle est beaucoup plus froide quand elle parle de sa vie d'adulte comme du présent et nous montre sa tristesse quand elle évoque ceux qu'elle a perdus, ces parents et ses enfants. À ce titre, les émotions sont peut-être sur-générées par sa position sociale et son genre qui produisent une étrangeté à l'évocation de soi créés par la situation d'enquête qui lui demande de s'exprimer sur sa vie : « [*>Enquêteur*] : comment vous pourriez vous présenter ? |--| [*>Louise*] : (hes) moi ? (hes) je suis insignifiante vous savez / »

Les récits que nous avons recueillis à propos des premières années des logements sociaux à la Halvêque nous montrent eux aussi une trame commune à cette génération qui n'est ici plus celles des cités ouvrières mais la nature qui entourait les zones habitées. Deux femmes nous montrent de la nostalgie pour ces espaces d'hier, Nicole et Jeanne. Cette nostalgie est bien moins forte que pour les anciens des cités, qui sont aussi de vingt ans leurs aînés. La différence entre les deux nostalgies tient surtout à leurs objets : les Batignollais regrettent un état des rapports sociaux alors que Jeanne et Nicole regrettent un état de l'urbanisation. Elles qui ont des capitaux culturels et militants ont donné à ce sentiment une portée politique par des propositions favorables à l'implantation d'espaces verts au cours de la concertation publique du *Yellow Park* en 2018²⁵.

« [*>Nicole*] : c'était complètement à la campagne ici / la 1ère année (en 1973) il y avait une dame qui emmenait sa chèvre paître sous notre fenêtre (VF) / on n'avait pas l'école c'était des champs / on n'avait pas le stade et c'était des pépinières où on allait ramasser des fleurs » [*68 ans / habite seule dans un appartement de la Halvêque / arrivée en 1973 / secrétaire d'accueil / militante / corps fragile*]

Pour les personnes de notre panel qui habitent le quartier depuis longtemps et qui l'ont vu se transformer, le passé du quartier évoque un certain état de leur vie et des rapports sociaux. Nous avons vu que l'ancienneté dans le quartier modifie le rapport que nos enquêtés portent à leur lieu de vie. Nous verrons dans la prochaine section l'une des

25 Carnet de terrain, observation participante en mars et avril 2018 lors des concertations publiques autour du projet Yellow Park.

spécificités du quartier, c'est-à-dire que l'implantation du stade de la Beaujoire modèle le rapport de nos enquêtés à leur lieu de vie.

3.2.3 – Devenir vulnérable face aux supporters

À partir des rapports de Suzanne et Michel avec les supporters nous évoquerons la transformation de la perception de son environnement par effet de l'usure du corps. Nous verrons ainsi que le corps les a incités à se retirer de la lutte des trottoirs en ce qu'il les fait se percevoir comme vulnérables.

La rue où ils habitent est en effet occupée à l'occasion de chaque match par les supporters attirés dans le secteur par l'implantation du stade : ce sont entre 20000 et 40000 personnes qui viennent sur le quartier spécialement à cette occasion tous les quinze jours. On observe à chaque match une lutte de territoire entre certains habitants et les supporters, matérialisée dans une opposition pour l'occupation des trottoirs. Pendant les trois heures que durent la rencontre sportive, des voitures sont garées sur les trottoirs du quartier. Les occupations du quartier par des supporters ont un effet sur ses formes et le rendent moins hospitalier pour certains habitants qui perçoivent qu'ils ne peuvent plus utiliser les voies de circulation en raison de la présence des supporters. Jeanne nous raconte par exemple qu'elle évite d'utiliser sa voiture dans le quartier les jours de match car il lui est arrivé de ne pas trouver de places de parking à côté de chez elle tant que la rencontre n'était pas terminée. Suzanne et Michel nous présentent eux les dangers représentés par l'occupation de l'espace par les supporters pour les habitants les plus soumis aux problèmes de santé. Ici, Suzanne incrimine la situation car elle la perçoit comme injuste.

*« [**>Suzanne**] : j'ai eu une voisine qui a eu son mari bien malade et on a vu une ambulance qui avait besoin de venir le chercher / et qui pouvait pas accéder à son mari à cause des voitures garées n'importe comment / c'est pas sérieux / on peut aimer le match mais pas sur le dos des riverains » [90 ans / habite avec son compagnon dans une maison de la Beaujoire / arrivée en 1964 / travail artisanal non-déclaré / pas militante / corps usé]*

Des actions afin de lutter contre l'occupation de l'espace par les extérieurs sont organisées de la part de certains habitants des maisons du secteur, notamment afin limiter l'occupation des trottoirs. Les habitants des pavillons Rue des Pays de la Loire et Avenue de Normandie, qui font partie des habitants les plus dotés en capitaux économiques du micro-quartier Beaujoire-Halvêque ont eux mis en place une stratégie collective de voisinage pour le contrôle l'espace par la disposition de barrières à l'entrée de la rue qui bloquent l'accès aux voitures extérieures lors des événements. La lutte des trottoirs s'est aussi déroulée au cours de la concertation publique autour du *Yellow Park* par les justifications du collectif d'habitants *Ranzay-Beaujoire* contre l'implantation du nouveau stade notamment car il prévoyait de remplacer les places de parking contemporaines par des logements. D'autres habitants du secteur engagés mettent en place des stratégies individuelles par un contrôle des places de parking. Certains habitants collent de fausses amendes sur les pare-brises des voitures mal stationnées, ou salissent la voiture avec un mélange d'huile et de farine. La suite du même d'entretien avec Suzanne et Michel nous présente un moment d'opposition où le couple a lutté contre la présence des supporters :

*« [**>**Suzanne] : c'est une loi de pouvoir entrer et sortir de chez soi / je leur dis « je ne sais pas où vous avez passé votre permis pour apprendre qu'on peut se garer n'importe où » (VF) |--| [**>**Michel] : il y a une sonnette et ils pourraient venir nous demander si ça nous dérange / mais non ils se posent là comme un paquet de merde |--| [**>**Suzanne] un jour agacé il y en a un qui s'en foutait pas mal de nous et / ils nous ont bien fait des grimaces pas sympas / mon mari était encore assez valide à l'époque et il est descendu pendant le match / il est allé accrocher une boîte en fer sous le pot d'échappement / on ne casse pas mais on fait quand même (hes) / mais quand on les a vu repasser le portail on a bien rigolé d'eux » [90 ans tous les deux / habitent ensemble dans une maison de la Beaujoire / arrivés en 1964 / artisanat familial / pas militants /corps usés]*

Nous l'avons vu dans la citation, les stratégies des habitants pour occuper l'espace contre les supporters sont dépendantes des ressources des acteurs. Plusieurs habitants soulignent leur dénuement face aux supporters qui reçoivent un soutien tacite des autorités de police : « on a déjà téléphoné à la police mais ils se dérangent plus / la fois où ils étaient venus c'était parce qu'ils étaient presque 30 supporters à se battre mais ils n'en avaient embarqué qu'un seul / parce qu'il avait tapé leur carrosserie ». L'autre ressource qui sépare les

deux groupes est corporelle, liée à l'utilisation de son corps dans l'engagement dans la lutte de territoire. Les habitants âgés du secteur sont particulièrement perdants dans cette lutte du corps et expriment largement une peur face aux supporters qui sont supposés en pleine forme physique ; et potentiellement saouls et violents. Suzanne nous montre que l'usure du corps amplifie cette peur face aux supporters qu'elle stigmatise par des supposées pratiques déviantes (alcool, violence, graffitis). Leurs problèmes de santé augmentent le coût d'engagement dans un rapport de face à face et la perception de vulnérabilité qu'ont ces personnes âgées, ce qui les empêche tous les trois aujourd'hui de prendre part à la lutte par les mêmes stratégies qu'ils avaient autrefois. Ils ont d'ailleurs cessé de participer à cette lutte. Suzanne et Michel expriment une peur vis-à-vis des supporters qui leur sont étrangers et avec lesquels ils maintiennent une distance perçue comme sécurisante. De plus, Michel interdit d'agir contre les supporters. Suzanne observe les supporters se garer devant chez elle, mais n'entre plus en interaction avec eux. Lors d'un entretien, elle et son compagnon évoquent la situation :

*« [**>**Suzanne] : aujourd'hui on ne surveille plus les places devant chez nous / moi je dis souvent à mon mari que je veux aller leur dire de pas se garer devant chez nous mais lui il ne veut pas / |--| [**>**Michel] c'est les Brigade-Loire (VF) / on sait pas qui s'est (VF) |--| [**>**Suzanne] : oui c'est vrai qu'on ne sait pas d'où ils viennent et (hes) / on a pas envie d'avoir de graffitis sur notre maison » [90 ans tous les deux / habitent ensemble dans une maison de la Beaujoire / arrivée en 1964 / artisanal familial / pas militants / corps usés]*

Certains habitants âgés du quartier perçoivent la présence des supporters comme une occupation hostile. La Halvêque fait l'objet d'un traitement proche. Nous verrons dans la prochaine section en quoi l'espace de la Halvêque est objet de stigmatisation et quels sont les effets de ces stigmatisations sur le rapport aujourd'hui de nos enquêtés à leurs lieux de vie.

3.2.4 – La stigmatisation de la Halvêque

À la Halvêque, la race et l'âge apparaissent comme un signe par lequel certains

habitants parmi les plus dotés économiquement désignent les autres habitants qui appartiennent à une catégorie sociale inférieure. Certains habitants craignent un quartier qu'ils n'ont pas connu plus jeunes et leurs peurs s'incarnent dans deux formes principales de discrimination : à la fois vers les étrangers et les jeunes. Ces deux populations sont concentrées au sein de la Halvêque, ce qui conduit par extension ces habitants à stigmatiser le lieu. Nous nous appuyons sur le travail de NIZET et RIGAUX sur GOFFMAN qui nous dit qu'un individu stigmatisé « *se définit comme n'étant en rien différent d'un quelconque être humain, alors même qu'il se conçoit (et que les autres le définissent) comme quelqu'un à part.* » (NIZET & RIGAUX – 2005). On retrouve à la Halvêque un phénomène proche de celui décrit dans l'article « *Proximité spatiale et distance sociale* » par CHAMBOREDON et LEMAIRE. Les auteurs montrent que la mixité sociale au sein des logements sociaux au cours des années 1960 produisait des tensions entre groupes sociaux cohabitants. Ces tensions se cristallisent autour des jeunes en tant que produit de l'éducation de leurs parents (CHAMBOREDON et LEMAIRE – 1970). Il est notable qu'à la Halvêque, les mots de plusieurs habitants discriminent l'altérité en général plus que les jeunes.

Certains enquêtés évitent la Halvêque, qu'ils y résident ou n'y résident pas. Les « *tours* » semblent une figure repoussoir et la réputation de la Halvêque fait que certains habitants refusent de traverser la zone. D'ailleurs, l'analyse produite par les politiques publiques au sujet du déménagement de la future maison de quartier prend en compte ce phénomène : celle-ci sera à l'extérieur du périmètre de la Halvêque pour que les habitants des pavillons comme du parc social ne soient pas dans la stigmatisation ou la peur et fréquentent le lieu. On remarque aussi ce fait à ce qu'une partie importante des habitants du quartier avec qui nous avons réalisé un entretien (Halvêque exclu) ne savent pas situer les équipements municipaux édifiés au sein des logements sociaux alors même qu'ils habitent dans le quartier depuis de nombreuses années. Par exemple, peu de personnes de notre panel connaissent la salle Local Commun des Résidents où se déroulent pourtant des activités organisées par la Maison de Quartier et le club du 3e âge²⁶. Cette information provient du fait que y nous avons organisé des entretiens en 2018 et plusieurs enquêtés nous avaient confié ne pas connaître le lieu. Cette auto-exclusion de certains lieux du quartier touche certaines vieilles personnes blanches que nous avons rencontrées qui trouvent leur justification dans une des strates de connaissance collective aux habitants du

26 La salle LCR n'est pourtant pas réservée aux habitants des logements sociaux mais est occupée tant par la maison de quartier que par les associations du secteur comme Récup'Halvêque ou le club de danse.

quartier qui comprend un fantasme raciste. Ce fantasme consiste en la stigmatisation des habitants racisés des logements sociaux Halvêque qui sont accusés de déviance en participant à la délinquance interne à la Halvêque, directement en étant eux-mêmes délinquants ou indirectement en ayant participé à l'éducation de délinquants. Ce discours est produit par des habitants qui habitent hors de la Halvêque, mais aussi à l'intérieur. Robert PARK nous apprend à ce propos que le racisme fonctionne comme une « *disposition plus ou moins instinctive et spontanée ayant pour but de maintenir les distances sociales* » (PARK – 1978). Sur notre terrain d'étude et contrairement à celui de Park, le racisme dont nous parlons est très peu exprimé, seulement assumé par une enquêtée, peut-être par tabou, aussi par peur de l'illégalité. Nous faisons l'hypothèse fondée sur les trajectoires militantes de certains enquêtés qu'ils s'opposeraient à la définition de leur perception comme raciste, en accord avec une éthique politique égalitariste. Ce racisme est alors inconscient²⁷ au sens où il n'est pas perçu comme tel.

Les années 1990, 2000 et 2010 sont souvent désignées par les habitants comme des années négatives pour la Halvêque. Les discours des habitants âgés de la Halvêque mettent en avant une transformation progressive des ménages recrutés par l'Office HLM avec un départ des ménages de classe moyenne des logements sociaux au profit de l'arrivée de nouveaux ménages plus pauvres, ce qui reflète aussi la tendance objective du recrutement au sein des logements sociaux au niveau national au cours de ces décennies (AUBREE – 2006). Les propos d'Odette montrent la peur importante qu'éprouve cette personne âgée au corps usé vis-à-vis de la population délinquante par le fait qu'elle refuse de s'exprimer sur la délinquance présente, qui se matérialise dans son discours par les « *tours* » de 14 étages de la Halvêque. Lors des 45 minutes du premier entretien, elle répétera ainsi plusieurs fois l'expression « *je ne connais pas les tours* ». Les nouveaux habitants sont qualifiés en fonction leur origine spatiale ou leur appartenance raciale de la part des autres habitants du quartier, à l'image des mots utilisés par Denise lors de l'entretien.

« [*>Denise*] : Dans le temps ceux qui venaient ici c'est qu'après ils allaient acheter une maison ou faire bâtir / aujourd'hui vous savez ça voyage tellement les voisins ça part ça vient d'une ville à l'autre / et je m'excuse de dire ça mais c'est des étrangers (VF) // c'est bien simple alors qu'avant ils y en avait que deux ou trois dans l'immeuble maintenant c'est les 3/4 » [74 ans / habite avec son compagnon dans un

27 Nous n'utilisons l'expression *inconscient* ni au sens Freudien, ni au sens Bourdieusien de l'inconscience de l'agent.

appartement de la Halvêque / arrivée en 1974 / agent de nettoyage / pas militante / corps fragile]

La perception de la Halvêque comme un espace dangereux est par exemple partagée avec Simone par son entourage familial et son médecin qui lui ont préconisé de ne pas fréquenter certains espaces de Nantes, spécialement la Halvêque : « *ma fille m'a toujours dit en arrivant « il faut pas y aller dans tel quartier / il faut pas aller dans tel quartier et ne pas aller à la Halvêque » »*. Simone, comptable à la retraite fortement dotée en capitaux économiques qui habite le quartier depuis moins de 15 ans, perçoit les logements sociaux de la Halvêque, où elle n'habite pas, comme une zone interdite. Elle regarde son lieu de vie par un prisme de classe qui est aussi un prisme raciste et perçoit une forte bipolarisation de l'espace entre des zones pour blancs et des zones pour non-blancs. Simone, comme d'autres habitants, s'interdit les zones qu'elle considère pour non-blancs et ne fréquente par exemple jamais la Halvêque. Elle se dit raciste mais se justifie auprès de nous par un biais légal, ne disant pas qu'elle ne veut pas fréquenter de personnes racisées mais pointant les traits culturels des habitants dont elle souhaite se distinguer.

*« [**>**Simone] : j'aurai quand même un petit peu trop peur d'aller au milieu des tours / d'avoir trop de femmes voilées / de ne pas me sentir (hes) // française (rires) / de me sentir dans leur monde à eux / bon bah là j'suis un p'tit peu raciste (rires) mais j'suis pas contre elles (hes) on n'a pas les mêmes coutumes on n'a pas les mêmes traditions / je sais qu'elles font beaucoup de cuisine là-bas et moi j'ai horreur de la cuisine (rires) / et puis elles vont parler de choses qui vont être plus (hes) / qu'elles connaissent elles »*
[78 ans / habite seule dans une maison de la Beaujoire / arrivée en 2002 / comptable / pas militante / corps fragile]

La peur de la Halvêque n'est pas partagée que par des habitants extérieurs à la Halvêque. Pour certains habitants des logements sociaux, la Halvêque est aussi un espace au sein duquel ils ne font que circuler. Odette qui a peur dans son quartier nous dit « *marcher vite* » malgré ses difficultés à marcher. D'autres comme les voisins de Jeanne refusent de fréquenter les mêmes lieux que des personnes racisées à l'image de la Maison de Quartier ou de Récup'Halvêque. Nicole nous a exprimé son envie de déménager, projet rendu impossible par ses capitaux économiques. Elle opère une

distinction entre la Halvêque dont elle a « *besoin de sortir* » et l'extérieur qui lui « *permet de respirer* ». Elle reproche à certains de ses voisins leurs nuisances qu'elle résume en trois catégories par lesquelles les habitants stigmatisés de la Halvêque - mais aussi plus largement les personnes issues de l'immigration Ouest-Africaine - sont couramment désignés : le manque de citoyenneté, le bruit et l'odeur.

« [*>Nicole*] : c'est pour ça que je dis que pour moi aujourd'hui la Halvêque c'est quelque chose de trop fermé / c'est pour moi uniquement les immeubles de la Nantaise d'habitation et c'est tout / moi j'ai besoin d'en sortir parce que je me sens prisonnière à la Halvêque / c'est plus possible / c'est dur à dire comme ça mais j'ai besoin de faire mes activités à l'extérieur / c'est peut-être plus étouffant le quartier / et plus difficile à vivre parce qu'il y a moins de respect / au niveau propreté par exemple / et j'arrive de moins en moins à supporter le bruit du quartier » [68 ans / habite seule dans un appartement de la Halvêque / arrivée en 1973 / secrétaire d'accueil / militante / corps fragile]

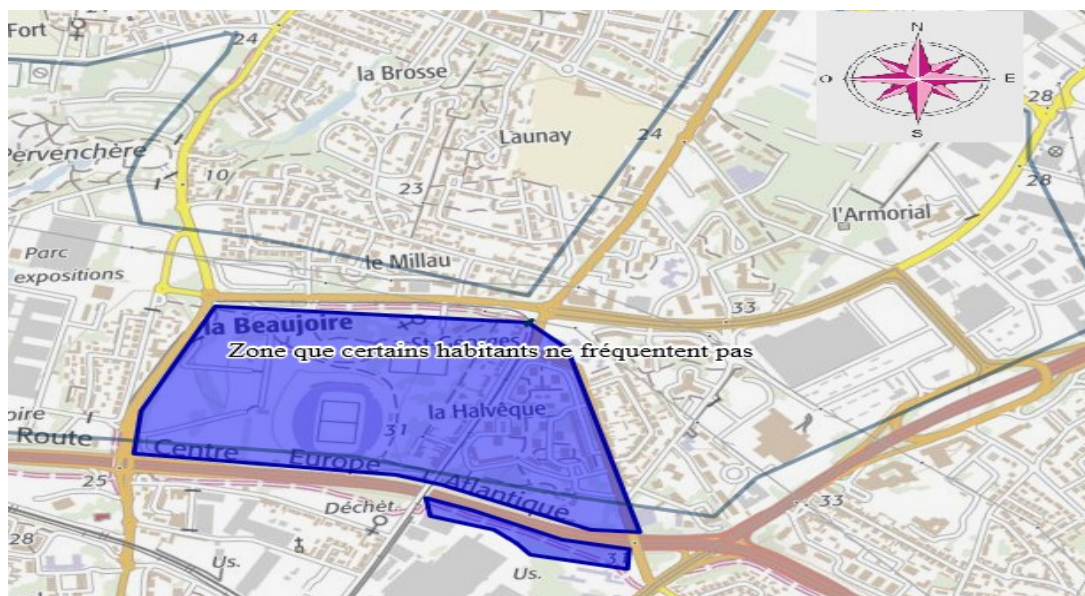


Illustration 20: Zone que ne fréquente pas certains membres de notre panel car perçue comme dangereuse (échelle indisponible en raison du logiciel utilisé)

Plusieurs habitantes âgées nous ont aussi confié lors des entretiens éviter de fréquenter le stade sur le parking duquel vivent parfois des nomades, qu'ils soient des gitans en caravane ou des routards en camion. Ici, il est intéressant de noter que malgré que les nomades n'occupent les parkings que moins de deux mois par an, ce sont eux qui

sont utilisés pour justifier de la non-fréquentation de la zone. Au-delà du fantasme raciste, les agressions réalisées par des membres de ces populations stigmatisées existent et participent à l'augmentation du sentiment de vulnérabilité éprouvé par certains habitants âgés du quartier. C'est ainsi par un souvenir d'agression que Suzanne de justifier à allonger le chemin qu'elle doit parcourir pour aller dans les commerces malgré son état fonctionnel.

C'est seulement Jeanne qui décrit les habitants de la Halvêque comme « agréables ». Bien qu'elle ait exercé un emploi d'encadrement au cours de sa carrière professionnelle, Jeanne qui nous a raconté longuement son enfance dans une cité d'urgence à St-Jacques (Nantes) n'explique pourtant pas qu'elle soit restée vivre sur le quartier depuis 1979 pour l'ambiance, mais en raison du rapport qualité-prix de la location de son appartement. Habitante en bonne santé, Jeanne, est intégrée au quartier par la Maison de Quartier de la Halvêque. Elle qui a fréquenté la JOC dans l'avant 1968 souligne, à l'inverse des autres, la citoyenneté des personnes qu'elle croise quand elle se balade dans le quartier et la beauté de certains espaces comme le stade et les arbres centenaires qui l'entourent. Nous attribuons cette perception à son corps, sa trajectoire sociale ancrée dans les mondes populaires et ses engagements associatifs au sein de l'espace local qui lui offre un capital social localisé et fait de blancs comme de non-blancs. De plus, plusieurs fois dans l'entretien, Jeanne se met à distance du racisme, qu'elle a notamment vécu par l'intermédiaire de ses deux filles, qui sont racisées, et qui ont évoqué avec elle les discriminations qu'elles ont subies.

*« [**>**Jeanne] : ma belle-sœur m'a dit qu'elle ne pourrait pas habiter là mais je trouve les gens du quartier agréable / moi je dis toujours "bonjour" (AV) quand je croise quelqu'un et les gens me répondent « bonjour » / ceux qui font de la bicyclette aussi me répondent / en ce qui me concerne j'ai toujours le sourire et je vais vers les gens mais les gens n'ont pas tous appris ça / moi j'ai fait la JOC et j'ai travaillé dans les commerces donc j'ai appris » [71 ans / habite avec son compagnon dans un appartement QPV / arrivée en 1979 / responsable export dans une P.M.E. / militante / corps fragile]*

Jeanne se méfie tout de même des jeunes qu'elle croise dans l'espace public. Cette peur est révélée par l'imaginaire que véhicule son discours : les jeunes sont habillés en noir et apprennent à se battre. Jeanne maintient une distance vis-à-vis des jeunes qu'elle

« *regarde de loin* ». Son discours exprime une distinction intergénérationnelle dans les manières d'être dans les espaces publics entre les jeunes qui occupent l'espace et les vieilles personnes qui les évitent car les percevant comme « *méfiant* ».

« [*>Jeanne*] : *il y a des tranches horaires / il y a des enfants / des ados et des plus grands / et peut-être parce que c'est des vacances mais il y a un mec / mais si tu l'as vu* |--| [*>Enquêteur*] : *qui ça* |--| [*Jeanne*] : *quelqu'un qui est toujours là et il leur apprend la bagarre / c'est peut-être parce que c'est les vacances mais je vois plein d'ados en ce moment / ils sont habillés tout en noir mais je ne peux pas te dire plus / j'ose pas descendre et les regarder parce qu'ils vont se dire / « oula mais qui c'est cette folle qui nous épie » / les gens sont méfiants mais je les regarde de loin » [71 ans / habite avec son compagnon dans un appartement QPV / arrivée en 1979 / responsable export dans une P.M.E. / militante / corps fragile]*

Nous avons vu que la fréquentation et la perception de certains fractions spatiales de leur lieu de vie par les vieilles personnes étaient fortement déterminées par des facteurs sociaux comme les revenus, les trajectoires sociales mais aussi les corps des enquêtés. Certaines personnes âgées du quartier se refusent à fréquenter certaines populations et le justifient par des préjugés raciaux. Nous observerons dans la partie suivante les pratiques de retraite de femmes rencontrées sur le secteur d'étude et nous poserons la question des facteurs qui favorisent ou défavorisent l'articulation des pratiques de retraites avec la vie locale.

3.3 - Des investissements différenciés dans le quartier à la retraite

L'investissement d'un individu dans son quartier à la retraite est intimement lié à son mode de vie à la retraite. Un état de l'art sur le sujet nous apprend qu'il a déjà été largement travaillé par les sociologues. Au début des années 1970, Anne-Marie GUILLEMARD construit une typologie des pratiques de retraite : certaines sont orientées vers les activités de production, d'autres vers la consommation, plusieurs se caractérisent par un repli sur « *l'être biologique* ». (GUILLEMARD – 1972). La sociologue montre que la diversité des comportements à la retraite s'explique par des déterminants sociaux en termes de ressources comme le revenu, les relations sociales ou l'état de santé et en termes de potentialités par le niveau d'instruction, le travail ou les loisirs. Nous lirons les trajectoires des enquêtés au prisme des facteurs proposés par Guillemard, ce qui comporte un biais en raison du temps et des transformations structurelles qui séparent nos travaux. Néanmoins, nous voyons une correspondance entre sa typologie et notre terrain, notamment avec son actualisation (GUILLEMARD - 2002).

Mais avant tout, nous définirons les termes abordés. Nous utiliserons en effet parfois la notion de *care*, que nous traduirons par la sollicitude, le soin, le souci des autres. Tronto et Fischer suggèrent que le *care* soit considéré comme "*une activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre "monde", en sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde comprend nos corps, nous-mêmes et notre environnement, tous éléments que nous cherchons à relier en un réseau complexe, en soutien à la vie* » [TRONTO – 2008]. Tronto distingue quatre dimensions du *Care* interdépendantes : le souci des autres (*caring about*), la prise en charge (*taking care of*), le don du soin (*care giving*) et la réception du soin (*care receiving*). Florence Weber nous explique que pour Joan Tronto, « *le souci des autres (caring about) consiste à reconnaître pour des raisons culturelles et individuelles la nécessité d'une prise en charge. La prise en charge (taking care of) implique l'affirmation d'une responsabilité face au besoin identifié et la détermination d'une manière d'y répondre. L'aide, ou plus précisément la prestation d'aide (care giving), représente un travail direct, physique et requiert habituellement un contact entre les aidants et les aidés. Payer est une manière de prendre en charge plutôt que d'aider, car cela ne peut directement satisfaire des besoins*

humains, même si cela peut fournir les ressources pour le faire. Le quatrième temps consiste en la « réception de l'aide » (care receiving), c'est-à-dire la réaction de l'aidé face à la prise en charge dont il est l'objet. » (WEBER – 2010).

Nous présenterons maintenant trois pratiques d'investissement des femmes retraitées dans l'espace local : celles qui profitent du temps libre à la retraite pour s'investir dans l'espace local ; celles qui stigmatisent leur lieu de vie de quartier et qui pratiquent des activités à l'extérieur ; celles qui restent au sein de leur domicile.

3.3.1 – Revenir à la Halvêque

Habitante d'un logement social, Nicole nous dit s'être investie dans des relations au sein de son quartier à deux périodes de sa vie : à son arrivée à la Halvêque en 1973 et depuis la fin de sa carrière professionnelle. En 1973, Nicole a pu mettre en place des relations de voisinage par le militantisme au sein de la section locale d'une association familiale (la CSF), ce que nous nommerons avec Daniel GAXIE une des rétributions du militantisme (GAXIE – 1977). GAXIE explique en effet que *« l'intégration dans une micro-société avec tous les avantages psychologiques et sociaux qui lui sont associés apparaît ainsi comme le bénéfice le plus général retiré de l'appartenance à une organisation »*. Le militantisme n'est pas qu'un engagement idéologique, mais est aussi motivé par l'intégration à un groupe. Si l'association en question a participé pour Nicole et sa fille à l'obtention de meilleures conditions d'habitation, elle leur a aussi offert la reconnaissance au sein d'un réseau composé d'habitants de son immeuble, ce dont Nicole a tout à fait conscience : *« la CSF m'a permis de connaître un peu plus de monde »*. Mère divorcée, elle nous explique s'être moins investie dans sa vie de quartier les années suivantes en raison de sa double charge familiale et professionnelle. Elle concentrait en effet son attention sur ses enfants et occupait un emploi de secrétaire.

*« [**>Nicole**] : j'avais un bébé et ma fille était petite / je travaillais le samedi matin en plus / je rentrais le soir je mangeais d'une main et je donnais le biberon de l'autre / à l'époque le soir je finissais à 18h30 et j'arrivais ici à 19h40 [...] [**>Enquêteur**] : quels étaient les lieux que vous fréquentiez sur le quartier [**>Nicole**] : j'étais pas sur le*

quartier donc (AV) /// j'ai pas beaucoup vécu sur le quartier avant et j'ai davantage de temps sur le quartier depuis que je suis retraitée / je vois mes voisins et je vais beaucoup à la Maison de Quartier » [68 ans / habite seule dans un appartement de la Halvêque / arrivée en 1973 / secrétaire d'accueil / militante / corps fragile]

Nicole a changé les manières dont elle s'investit sur le quartier depuis son passage à la retraite, plus exactement depuis son licenciement parce qu'elle a connu une dizaine d'années de chômage à la fin de sa carrière professionnelle. Nicole qui n'a pas de petits-enfants nous explique qu'elle a porté assistance à une voisine handicapée plus âgée qu'elle, notamment en lui rendant visite et en allant acheter sa nourriture. Nicole a apprécié ce rôle de Care Giver, ce qui est perceptible par l'affection exprimée à propos du décès de sa voisine lors d'une discussion à la fête de quartier²⁸. Elle qui habite aujourd'hui seule dans son appartement et possède de bonnes aptitudes corporelles participe depuis son passage à la retraite à plusieurs activités dans et sur le quartier, notamment avec les maisons de quartier de la Ville de Nantes, ce qu'elle justifie par son envie de fréquenter des « jeunes ». Nicole s'est également investie à la retraite dans des fonctions plus institutionnelles, notamment au sein de la CSF et du conseil des locataires de la Halvêque.

Pour Yvonne aussi, la fin de la scansion de la vie quotidienne par le travail professionnel et familial a été le temps du retour à la vie de quartier par la prise de responsabilités politiques locales, notamment au sein de la section locale du Parti Socialiste, c'est-à-dire de la section d'un quartier qui vote socialiste dans une mairie socialiste. Par ses engagements associatifs dans le Comité de Quartier²⁹, l'association de son lotissement et l'association qui porte la mémoire des cités ouvrières, Yvonne a trouvé une place dans l'échiquier politique local en continuité de ses parents. Dans son récit de vie, elle accorde beaucoup d'importance à la trajectoire de ses parents pour justifier ses propres actions et c'est pour cette raison que nous parlons d'héritage. Elle s'est mariée avec un homme lui même *résistant* qui était ami avec son père, s'est investie en politique aux côtés de ses parents, a également accordé beaucoup d'importance à l'engagement politique dans l'éducation qu'elle a donné à ses enfants (qui sont eux aussi politisés), etc

28 Carnet de terrain, juin 2019

29 Le comité de quartier est une association non-lucrative qui a eu pour objectif de réunir les habitants du quartier et de servir d'interlocuteur entre les habitants et les élus locaux.

Yvonne est en effet la fille d'un chef-ajusteur³⁰ nantais qui s'est employé pour l'usine des Batignolles à partir des années 1930 et d'une comptable issue de la petite noblesse bretonne. La position du couple des parents d'Yvonne par rapport aux autres Batignollais était largement visible par leurs conditions d'hébergements dans les cités : ils ont bénéficié à l'embauche de son père d'une maison de 4 pièces pour un ménage de 4 personnes au sein du quartier des agents de maîtrise aménagé par l'usine au Nord de la Halvêque. Ses deux parents ont tenu des responsabilités politiques fortes localement : lui en tant que représentant du Parti Communiste dans les cités et délégué syndical à l'usine pour la Confédération Générale du Travail ; elle par ses participations aux associations locales et en tant que directrice de la section locale de l'Union des Femmes Françaises. La position de ses parents dans l'espace local a été renforcée par leurs actions de résistance lors de la seconde guerre mondiale, qui a d'ailleurs permis d'écrire leurs noms dans l'Histoire officielle. Les actions de la mère d'Yvonne ont été particulièrement félicitées par les institutions nantaises en charge de la mémoire de la Résistance au point qu'un collège porte son nom.

Jeanne qui habite elle aussi à la Halvêque voit sa carrière se rapprocher de celle de Nicole. Jeanne aussi exerçait un emploi chronophage et a supporté des charges domestiques avec l'éducation de ses enfants et petits-enfants. Jeanne nous explique comme Nicole que la retraite a été pour elle synonyme d'un regain d'investissement sur le quartier par l'intermédiaire de la Maison de Quartier. Ses petits-enfants sont aujourd'hui adolescents et Jeanne, catholique et jociste, valorise le temps qu'elle peut désormais consacrer à des personnes moins favorisées qu'elle, notamment par le bénévolat à la Maison de Quartier, aux Restos du Cœur, à la JOC Nantes-Erdre ou Récup'Halvêque. Jeanne justifie son action à la manière d'Yvonne, par une volonté politique et une proximité sociale avec les classes populaires. Jeanne, comme Nicole, participe aux actions de la CSF et est membre du conseil des locataires de la Halvêque. Comme le dit Jeanne, « *rester conscient de ce qu'il se passe autour de soi / ça c'est important* ».

« [*>Jeanne*] : depuis que je suis en retraite je vais à la Maison de Quartier mais avant j'étais « *boulot boulot boulot* » / et j'ai toujours tenu à cuisiner alors ça prend du temps / donc j'ai plus vécu la vie de quartier à partir de 2009 et (hes) / avec la maison de quartier pour voir un petit peu et m'imprégner des gens / je les côtoyais bien sûr / j'avais la politesse (AV) mais maintenant j'ai cette vie / avec un petit peu (hes) /

30 Un ajusteur est un ouvrier dont le métier est l'ajustage des pièces mécaniques. Aux Batignolles, les ajusteurs étaient à la fin du processus productif et en haut de la hiérarchie des ouvriers.

d'échange [...] la famille s'éloigne pour des tas de raisons / mes frères et mes enfants / c'est un lien mais (hes) faut rester conscient de ce qu'il se passe autour de soi / ça c'est important » [71 ans / habite avec son compagnon dans un appartement QPV / arrivée en 1979 / responsable export dans une P.M.E. / militante /corps fragile]

François Héran signalait déjà par une enquête statistique réalisée en 1983 que « *le passage à la retraite représente un moment critique très diversement surmonté. Les classes supérieures et les classes moyennes salariées en tirent parti pour développer fortement les rapports de voisinage, comme si la perte des relations de travail trouvait là sa compensation et que la faculté d'établir des contacts était transférable d'un domaine à un autre. Les ouvriers, pour leur part, améliorent à peine leurs rapports de voisinage quand ils sont qualifiés, perdent du terrain quand ils ne le sont pas* » (HERAN – 1987). La perspective constructiviste et interactionniste portée par Vincent CARADEC nous semble intéressante pour éclairer ces trois cas. Elle permet d'observer le passage en retraite comme une transition biographique tri-dimensionnelle potentiellement perturbatrice pour l'identité de l'individu : l'individu voit son environnement relationnel se transformer, il doit renégocier la définition de lui-même et restructurer des routines qui contribuent au maintien des « allants de soi » de la vie quotidienne (CARADEC – 2015).

Dans cette perspective, nous pouvons former l'hypothèse que pour Jeanne, Yvonne comme pour Nicole, leur lieu de vie a été une ressource qu'elles ont pu au cours de la transition que représente le passage à la retraite. Nicole perçoit positivement son assistance vers ses voisins en conformité avec les normes de genre, de même que Jeanne qui dit se faire surnommer « *la dame aux bonbons* » parce qu'elle donne des sucreries aux enfants et aux SDF. Elles sont aussi toutes les trois en bonne santé au moment de leur passage à la retraite et ont été les seules retraitées de leur ménage : Yvonne est divorcée, le compagnon de Nicole est décédé, celui de Jeanne, 6 ans plus jeune qu'elle, était toujours employé. Ces femmes possèdent des capitaux culturels qu'elles ont pu utiliser au sein de la vie locale pour s'intégrer à une communauté de quartier. De plus, elles possèdent toutes les trois des trajectoires qui leur ont permis de trouver une place dans le quartier : elles ont connu des situations très précaires et ont exercé des professions de bureau ou d'encadrement au sein desquels elles ont acquis une manière d'être qui leur a donné les comportements nécessaires pour s'intégrer tant

dans des associations locales où elles occupent des rôles de direction que dans les sociabilités informelles comme les relations de voisinage. De plus, les trois femmes ont pu réutiliser leurs capitaux militants acquis au cours de leur vie pour trouver une place dans le quartier par l'intermédiaire d'associations qu'elles avaient déjà fréquentées avant la retraite.

Les trajectoires des trois femmes entrent en écho avec le texte d'Anne-Marie Guillemard qui, trente ans après, revient sur son travail de thèse (GUILLEMARD – 2002). Elle évoque un nouveau type de comportement à la retraite qu'elle nomme retraite-solidaire, ce qu'elle explique par le contexte structurel dans lequel les personnes en France aujourd'hui sont prises et deviennent des vieilles personnes. L'allongement et l'amélioration de la vie à la retraite ont permis à l'espace perçu de la retraite de s'élargir en temps et en potentialités. Pour ces retraités solidaires, le sens même de la retraite est de *« continuer de demeurer socialement actifs et utiles, afin de conserver en retour un rôle d'acteur social et de citoyen à part entière »*. Cette possibilité d'être acteur de son quartier est d'autant plus facilitée pour les trois femmes qu'elles en partagent les traits sociaux, nous l'avons vu. Nous voyons aussi, qu'un corps fonctionnel, des capitaux sociaux localisés et des capitaux culturels permettent aux trois femmes de porter ces rôles au sein du quartier.

La retraite est pour certaines habitantes une période au cours de laquelle elles se sont investies dans le quartier parce qu'elles ont eu les ressources d'utiliser le quartier. Nous avons souligné à ce titre la force des socialisations militantes dans la capacité que peuvent trouver les individus pour forger des sociabilités de quartier. Nous verrons maintenant que tous nos enquêtés ne pratiquent pas ce modèle de retraite.

3.3.2 – Fuir la Halvêque

Nos matériaux nous montrent que la retraite ne s'accompagne pas toujours d'un investissement sur le quartier. Denise habite comme Jeanne et Nicole dans les logements sociaux de la Halvêque, mais ne connaît aucun de ses voisins, ne souhaite pas les

fréquenter et les étiquette : « *c'est des étrangers* ». Elle, comme les voisins de Jeanne que nous avons évoqués plus tôt, ne fréquente pas non plus la maison de quartier car elle y concentre une population stigmatisée par nos enquêtés (les jeunes et les racisés). Denise et son compagnon sont ouvriers mais possèdent un capital économique qui les place dans le troisième quartile des habitants de la Halvêque et leur permet de se distinguer de leurs voisins qu'ils stigmatisent. Les conditions dans lesquelles Denise a pris sa retraite n'ont pas non plus été les mêmes que pour Jeanne et Nicole car le mari de Denise était à la retraite lui aussi et qu'elle n'a donc pas été seule dans son ménage, lui laissant peut-être moins d'opportunités pour s'investir dans son quartier. De plus, Denise est l'aïeule d'une famille très très nombreuse (elle a 33 descendants de 3 générations) dont elle s'occupe, ayant par exemple par deux fois repoussé l'entretien en raison d'une maladie de l'un de ses arrières petits-enfants qui l'a contrainte à les garder pendant que leurs parents étaient au travail. Denise nous a aussi expliqué lors d'un entretien ne pas se sentir « *vraiment habitante* » de la Halvêque bien qu'elle en soit objectivement l'une des premières habitantes (elle est arrivée en septembre 1973 alors que les travaux n'étaient pas encore terminés). Elle désigne la Halvêque comme son lieu de vie, mais valorise davantage la vie sociale qu'elle trouvait dans son ancien quartier – le Pin Sec - où Denise et son mari ont vécu leur jeunesse dans des conditions pourtant déplorables puisqu'en cité d'urgence (CROIX et Al - 2018). À la manière des anciens des Batignolles, Denise retrouve régulièrement les anciens du Pin Sec parmi lesquels elle nous dit avoir ses amis. En plus de fréquenter ses anciens voisins, Denise collectionne les pierres précieuses et semi-précieuses qu'elle collecte et qu'elle taille elle-même. Elle consacre beaucoup de temps à cette passion qui lui demande un investissement important hors du quartier, dans des carrières, avec une association spécialisée ou chez elle. Lors des entretiens, Denise n'a que peu évoqué la Halvêque et toujours sous des aspects négatifs, à l'inverse des pierres précieuses et du Pin Sec dont elle a pris plaisir à nous parler :

« [*>Enquêteur*] : vous sortez souvent à la Halvêque ? |--| [*>Denise*] : non nous on sort plus trop dans le quartier / on voit beaucoup de monde en dehors / mon mari fait les timbres et on est dans un club de timbres et moi je fais les cailloux et on est dans un club de cailloux / les cailloux on va les chercher nous-mêmes j'sais pas si vous imaginez (elle se lève et me montre son poste de travail, ainsi que sa collection) » [74 ans / habite avec son compagnon dans un appartement de la Halvêque / arrivée en 1974 / agent de nettoyage / pas militante / corps fragile]

Simone qui habite le quartier depuis une quinzaine d'années et est propriétaire de sa maison connaît ses voisins mais ne veut pas non plus les fréquenter. Elle qui habite seule dans sa maison explique ne pas souhaiter pratiquer d'activités sur le quartier, ce qu'elle justifie par son refus de fréquenter un groupe hétérogène socialement et racialement, c'est-à-dire un groupe qui ressemble à son lieu de vie. Comme Denise, Simone fuit car elle ne fréquente que des lieux hors de son quartier qui proposent des activités pour les personnes adultes et/ou retraités et dont elle perçoit qu'elles attirent une autre population que celle de son quartier. Simone fréquente ainsi l'ORPAN, un club de randonnée à Doulon et la Maison de Quartier de St-Joseph de Porterie. De plus, elle utilise souvent sa voiture pour rencontrer des amis à l'extérieur du quartier. Tout se passe comme si le réseau de voisinage de Simone ne se trouvait pas sur la Beaujoire, mais à St-Joseph de Porterie ou la Chapelle sur Erdre.

Des ressources sont nécessaires pour pouvoir sortir de son quartier par ce modèle, proche de la retraite loisirs évoqué par GUILLEMARD. Les deux femmes vivent dans un ménage qui possède une voiture et dont les revenus annuels leur permettent de se distinguer de la population de leur lieu de vie, qu'elles se refusent à fréquenter. Les deux femmes ont également un corps en bon état. Cependant, les deux femmes n'ont pas les mêmes trajectoires sociales : Simone, comptable parisienne qui revendique une origine bourgeoise est éloignée socialement des habitants des HLM à l'inverse de Denise qui, ancrée dans les mondes populaires, a connu une ascension sociale.

Nous évoquons deux pratiques de retraites qui se caractérisent par un engagement fort à l'extérieur du logement, dans ou hors du quartier, formées par autant de rapports au lieu de vie conditionnés par des facteurs sociaux comme la composition du ménage ou les revenus. Nous verrons maintenant une troisième pratique de retraite, qui, cette fois se déroule essentiellement au sein du domicile.

3.3.3 – Rester chez soi

Nous observerons maintenant un troisième modèle de retraite qui se caractérise

par un recentrement sur le chez-soi. Dans son ouvrage *La Retraite, une mort sociale*, GUILLEMARD pointe un type de retraite – la retraite-retrait – qui se caractérise par une « *existence qui se réduit à des actes réflexes destinés à l'entretien du corps, à l'immobilisme, à l'isolement, à une absence de projection vers le passé ou l'avenir, [qui] équivaut à l'envers de toute existence sociale, à la présence de la mort* » (GUILLEMARD – 1972). Elle distingue trois facteurs qui expliquent la retraite-retrait : l'état de santé, l'âge biologique et la subalternité dans les rapports de production. À ce propos, GUILLEMARD nous montre dans sa conclusion certains des modes d'articulation des ressources qui conduisent à tel ou tel comportement à la retraite, mais que l'un des trois facteurs susnommés suffit à conduire à une retraite-retrait : « *Si, pour actualiser une pratique loisirs, famille, ou troisième âge, l'on doit cumuler des ressources sur plusieurs dimensions, dans le cas de la retraite-retrait la simple présence de certains éléments négatifs parmi les ressources conduit irrémédiablement à son actualisation. Ainsi, le fait d'avoir effectué des tâches de pure exécution dans le procès de production fait tendre la pratique de retraite vers une mort sociale, même si l'état biologique et le niveau des allocations touchées sont satisfaisants. En revanche, un haut niveau de revenu ne suffit pas pour se réinsérer dans la société dite de consommation. Pour pratiquer une retraite-loisirs, il faut non seulement disposer d'un bon niveau de revenu, mais aussi être en bonne santé* » (GUILLEMARD – 1972).

Parmi les personnes que nous avons pu rencontrer, trois femmes pratiquent la retraite-retrait. Trois femmes vivent un cumul de deux facteurs favorisant cette pratique : la place dans l'emploi et l'usure du corps. Au moment des entretiens, Jacqueline et Odette sont des jeunes retraités (elles ont 69 et 72 ans), Suzanne est, elle, plus vieille (elle a 90 ans). Les trois femmes ont eu des carrières professionnelles hachées par le travail domestique et n'ont pas exercé d'actions associatives au cours de leur vie. Suzanne a exercé une double-journée : par l'élevage de ses enfants et son travail au sein de l'entreprise de son compagnon, de même que Jacqueline qui a travaillé comme employée de maison tout en s'occupant de ses parents. Ces trois femmes sont dans une situation de très forte vulnérabilité économique : Jacqueline vit avec une allocation de solidarité aux personnes âgées (revenu minimum vieillesse), c'est-à-dire qu'elle vit sous le seuil de pauvreté. Suzanne et Odette nous ont, elles, expliqué avoir une très faible allocation retraite et vivre grâce à la pension de leur compagnon qui est pour les deux présentée comme assez faible. Ce plus, cette situation créée pour ces femmes une forte dépendance économique, faisant par exemple dire à Suzanne : « *j'dis à Michel « tiens le*

coup parce que si t'es plus là (AV) ils parlent de supprimer la réversion aux veuves (VF) et je dis / si c'est ça autant se (VF) // pfff (hes) / je dis que c'est n'importe quoi ce que l'on entend ».

Les trois femmes nous disent préférer rester chez elles et n'évoquent pas de sortie non-obligatoire : elles se nourrissent et se soignent. Odette évoque une peur de l'extérieur incarnée par une population stigmatisée. Suzanne comme Jacqueline évoquent la surcharge de travail domestique qui les empêche de sortir, justifiant leurs pratiques de retrait par des pratiques légitimes dans les rapports sociaux de sexe. Odette qui nous a présenté Jacqueline nous a dit que Jacqueline se sentait stigmatisée et que « *les gens disent du mal d'elle alors que c'est une fille très gentille* », sans vouloir nous révéler le propos de la rumeur. Voici reproduits deux extraits d'entretien au cours desquels Jacqueline nous donne sa perception de sa vie pendant la vieillesse et les activités qu'elle fait sur le quartier. Son discours nous semble un exemple presque typique de cette retraite-retrait évoquée par GUILLEMARD. Jacqueline nous parle de la recherche de son bien-être par le confinement qui lui apporte de la *tranquillité*. Elle souligne aussi le rétrécissement de son réseau relationnel, incarné par le refus de Jacqueline de rencontrer les personnes du quartier en raison de la stigmatisation dont elle se sent victime.

« [*>Enquêteur*] : Comment vous vivez dans l'époque d'aujourd'hui ? |--| [*>Jacqueline*] : aujourd'hui je suis le temps (VF) / autrement (AV) je vis normalement / en faisant attention à mes sous // ça a du bon et du moins bon / je suis renfermée sur moi-même / je n'aime plus sortir (hes) enfin j'ai perdu l'habitude de sortir et j'aime plus sortir (AV) / aujourd'hui le plaisir c'est de rester dans ma maison / tranquille avec mes mots croisés / des fois sortir avec ma sœur dans son jardin mais autrement j'suis bien comme ça ma vie elle me plaît [...] [*>Enquêteur*] : vous faites des activités sur le quartier ? |--| [*>Jacqueline*] : là j'aime pas parce que les gens d'ici ils sont toujours un peu en train de débiter les autres / alors ils sont là « *tadada tadada* » (VF) et tout // -| [*>Enquêteur*] : comment ça se fait ?|--| [*>Jacqueline*] : je ne sais pas moi / je n'ai pas été voir (VF) // moi je suis bien tranquille et je fais mon petit travail tranquille et je suis bien (vb) » [*70 ans / habite seule dans un appartement de la Halvêque / arrivée en 1973 / employée de maison / pas militante / corps usé*]

Une autre femme, Yvonne, pratique aussi une retraite retirée au sein de son domicile, mais ne partage pas la même perception de cette manière de vivre que les trois femmes citées plus haut. Yvonne ne sort pas non plus de son domicile car son corps

l'empêche de pratiquer des déplacements de plus de 10 mètres, donc de sortir seule à l'extérieur. Nous ne nommons pas sa pratique de retraite le retrait car Yvonne tente de maintenir des sociabilités depuis son téléphone et sa fenêtre. Pour elle qui est d'un niveau social supérieur aux trois femmes citées plus haut et qui a été très entourée au cours de sa vie grâce à son héritage des cités ouvrières et son engagement politique, son impossibilité de sortir de chez elle est largement perçue comme une contrainte et provoque de la solitude, entendue comme un sentiment d'isolement. La solitude se définit comme le sentiment négatif ressenti par un individu qui ne se sent pas satisfait de la qualité ou de la quantité de ses relations sociales. La solitude est la perception subjective de l'isolement, et n'est pas l'isolement³¹. Yvonne perçoit ce retrait comme subi, ce qui s'est manifesté en situation d'enquête par un besoin d'entrer en contact avec l'enquêteur en dehors du recueil d'entretiens et de renouveler les moments que nous avons pu passer ensemble en nous invitant à déjeuner après l'entretien, nous offrant de rencontrer sa famille, nous ouvrant ses archives et par les nombreux appels téléphoniques qu'elle nous a passés. Elle nous explique en entretien que les pratiques qu'elle a menées avec l'enquêteur sont habituelles pour elle et qu'elle met en place des tactiques pour recevoir des solidarités de la part de ses amis qui lui permettent de s'échapper de cette définition de soi par le corps (tactique aussi de la part de l'enquêteur pour recueillir des matériaux). Ces actions sont parfois coûteuses économiquement, parfois coûteuses en ce qu'elles l'obligent à remanier son identité publique en changeant ses manières d'être.

*« [**>Yvonne**] : j'ai accepté ma vieillesse / maintenant je suis en train d'accepter ma vieillesse / si je peux encore aller aux conférences c'est qu'on vient me chercher / si on vient me chercher c'est que je suis de bonne humeur / et c'est pour ça que je les invite à manger / et j'ai reçu plein de cartes de vacances ça montre qu'ils pensent à moi / parce que la vieillesse du corps ça fait pas longtemps que je la connais / il y a encore 6 mois je pouvais encore marcher sans canne / j'ai appris » [**90 ans / habite seule dans une maison de la Beaujoire / cadre de la fonction publique / arrivée en 1936 / militante / corps usé**]*

31 L'isolement répond lui à des critères normatifs objectivables. Il s'agit d'observer la taille du réseau relationnel d'une personne. Selon le sociologue Loïc Martel, l'isolement familial des personnes âgées peut être horizontal (le conjoint) ou vertical (les enfants).

Conclusion

Nous avons d'abord posé notre regard sur les déterminants sociaux qui favorisent ou limitent l'accès à la mobilité des personnes âgées de la Halvêque. Ensuite, nous avons vu le rôle important joué par les relations sociales dans le rapport au lieu de vie et dans la manière de vivre sa retraite. Ces relations vécues par les vieilles personnes que nous avons rencontrées les ont socialisées et ont forgé chez elles un rapport au monde, des manières de voir leur lieu de vie et de s'y intégrer. Dans la partie suivante, nous regarderons les relations sociales contemporaines tissées au sein du lieu de vie par les vieilles personnes que nous avons rencontrées au travers de deux scènes: les lieux publics et le voisinage.

Partie 4 : Des disparités dans les solidarités sur le quartier

Partie 4 : Des fortes disparités dans les solidarités sur le quartier

Nous avons vu que les relations sociales jouent un rôle déterminant dans le rapport que les vieilles personnes que nous avons rencontrées entretiennent avec leurs lieux de vie. Ces relations déterminent la mobilité des enquêtés, leur perception du quartier et les manières dont ils s'investissent dans le quartier. Au cours de cette quatrième partie, nous porterons notre propos sur les scènes sociales - entendu comme espace de représentation publique (POULANTZAS – 1968) - au sein desquelles se matérialisent les liens sociaux établis par les personnes âgées qui vivent au sein de notre secteur d'étude : les scènes du quartier et des voisinages. D'abord, nous observerons les lieux extérieurs aux habitations accessibles aux habitants. Nous nous y demanderons si et comment ils deviennent des lieux de solidarité pour les personnes âgées. Nous évoquerons ensuite les caractéristiques des relations de voisinage décrites par les enquêtés, en tenant compte du contexte physique de la relation, des conventions et des aires selon lesquelles les personnes voient. Enfin, nous essaierons de comprendre les relations de voisinage intragénérationnelles, qui sont les relations les plus entretenues par nos enquêtés.

Partie 4 : Des fortes disparités dans les solidarités sur le quartier

4.1 – Les solidarités à destination des vieilles personnes sur le quartier

4.1.1 – « les commerces c'était mieux avant »

4.1.2 – Bricoler des espaces et des personnes

4.1.3 – Les rendez-vous pour les vieilles personnes

4.2 - Des pratiques différenciées du voisinage

4.2.1 – Des espaces variés de la relation entre voisins

4.2.2 – Les conventions de voisinage

4.2.3 - Des sociabilités de voisinage essentiellement intragénérationnelles

4.1 – Les solidarités à destination des vieilles personnes sur le quartier

Dans cette section, nous observerons les lieux du quartier extérieurs aux habitations accessibles aux habitants et nous demanderons comment se déroule l'intégration des habitants âgés dans des lieux du quartier. Nous porterons notre attention sur les espaces commerciaux du secteur hier comme aujourd'hui, puis sur les espaces où se bricolent les solidarités informelles vers les personnes âgées et terminerons avec les espaces du secteur au sein desquels un temps est dédié aux vieilles personnes.

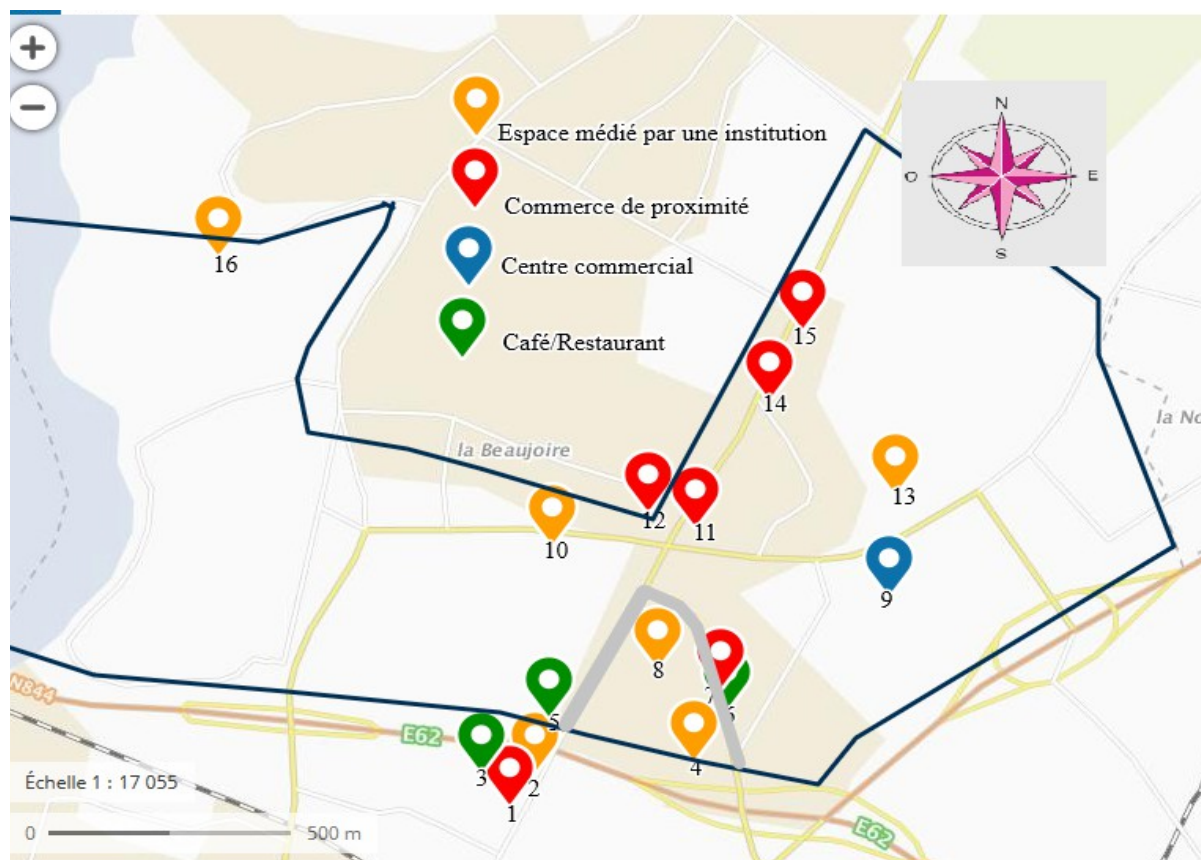


Illustration 21: Source du fond de carte : Géoportail.fr

Le trait bleu exprime les frontières de l'IRIS, le trait gris le QPV. Les points jaunes représentent les espaces médiés par des institutions, les points rouges les commerces de proximité, les points bleus les centres commerciaux, et les points verts les cafés et les restaurants qui proposent des cafés.

1 Coiffeur / 2 Déchetterie municipale Eco-point / 3 Café St Georges / 4 Restaurant kebab / 5 Maison de quartier Accoord / 6 Café-Restaurant Auvigné / 7 Tabac-Presse / 8 Local Commun des Résidents / 9 Carrefour-Beaujoire / 10 Lieux de culte Catholique, Protestant et Orthodoxe / 11 Super U / 12 Pharmacie / 13 Boulodrome / 14 Commerce Biocoop / 15 Boulangerie / 16 Parc Floral

Trois lieux ne figurent pas dans le micro-quartier, mais en sont voisins et lui sont liés tant par leurs fonctions que leurs emplacements.

Le secteur comporte plusieurs espaces qui sont dédiés à une activité de proximité bien que, nous l'avons vu, le quartier Beaujoire est un espace de passage pour des personnes qui n'habitent pas dans le secteur. Un parc public destiné à l'exposition florale est implanté dans le micro-quartier. Un grand parking arboré a également été construit autour du stade où parfois certains habitants se baladent. On ne retrouve cependant pas d'autres espaces communs aux habitants en dehors de ces espaces privés, commerciaux ou dont l'usage est encadré par une institution (Église, État, association sportive). Il n'y a par exemple pas de rue piétonne ou commerçante, ni de Place, mais plutôt des petits et grands pôles commerciaux qui montrent à l'enquêteur que les formes du quartier se rapprochent plus du péri-urbain que du centre-ville. Aucun équipement permanent destiné aux personnes âgées qui vivent à domicile n'est implanté au sein du micro-quartier Beaujoire-Halvêque. L'offre publique de restauration et de loisirs pour les personnes âgées en situation d'autonomie au sens du GIR est concentrée au sein de la résidence autonomie du Port-Boyer qu'aucun enquêté ne fréquente.

Aucun logement au sein du micro-quartier n'est spécialement destiné aux personnes âgées de plus de 65 ans, qu'elles soient au sens des politiques publiques autonomes ou dépendantes. L'intervention publique organisée par la Ville de Nantes en termes de logement vers les personnes âgées autonomes est sectorisée par grand quartier et se concentre localement autour de la résidence autonomie du Port-Boyer distante d'environ de deux kilomètres de la bordure du micro-quartier Beaujoire-Halvêque. Au sein des logements sociaux non plus on ne retrouve pas de logements adaptés aux personnes âgées. La Ville et les offices HLM offrent un support résidentiel aux habitants du quartier par la résidence autonomie ou le déménagement dans un logement adapté situés hors du périmètre du micro-quartier. Aucune institution d'hébergement ou de soins vers les personnes âgées dépendantes au sens du GIR n'existe non plus dans le territoire de l'IRIS, mais deux en sont proches. La maison de retraite la plus proche exclue elle la très grande majorité des habitants par les prix qu'elle pratique : plus de 100 € par jour, soit l'une des plus chères de Nantes³².

32 Source : CCAS, Liste des établissements pour personnes âgées dépendantes « Maison de retraite », 2018

4.1.1 – « les commerces c'était mieux avant »

Dans cette section, nous observerons les commerces du quartier selon trois dimensions. D'abord, nous poserons le regard sur le rapport des vieilles personnes aux commerces disparus du secteur. Ensuite, nous observerons le cadre des espaces commerciaux contemporains. Enfin, nous nous pencherons sur les disparités de perceptions et d'usages de ces commerces par les habitants âgés que nous avons rencontrés.

Une mémoire des commerces teintée de solidarité

Une part importante des anciens habitants évoquent avec nostalgie les commerces qui ont disparu. De ces commerces du passé, il ne reste que quelques traces : des porteurs de mémoires et certains lieux comme une maison Avenue de la Gare St-Joseph où on peut encore en 2019 repérer les emplacements des ouvertures d'une ancienne boucherie. Les entretiens révèlent un contraste fort dans la perception par les habitants du quartier entre un avant et un après dans les temporalités autour des commerces de proximité sans toutefois en définir clairement les frontières. Ces générations du quartier décrivent au passé de nombreuses interconnaissances et une forte proximité entre les commerçants et les habitants qui permettent une intégration au quartier, ce qu'ils opposent aux commerces contemporains.

Telle qu'elle est travaillée par les personnes âgées, cette mémoire des commerces de proximité est largement une mémoire nostalgique. Dans le schéma narratif de cette mémoire, les commerces y sont en effet des lieux importants d'intégration au groupe des habitants du quartier, spécialement pour les femmes. Il y a d'abord un tissu commercial de proximité dense et fortement spécialisé qui permet aux clientes de fréquenter plusieurs boutiques : la boulangerie, l'épicerie, la droguerie, la boucherie, le vendeur de charbon, etc. La récurrence des rencontres au sein du quartier, la proximité sociale entre habitants, le long temps de service par les commerçants sont les facteurs qui dans la mémoire du quartier permettent aux clientes de nouer des liens entre elles au sein des commerces. Dans ces récits, des femmes du quartier nous sont ainsi dépeintes discutant entre elles

devant chaque boutique sur les tabourets installés par les commerçants. Cette mémoire s'inclut et participe localement à la construction plus globale de la mémoire d'un âge d'or du quartier Halvêque dont la qualification la plus souvent utilisée par nos enquêtés était « *une époque où tout le monde était solidaire* ».

Certains habitants âgés nous expliquent la faiblesse du tissu commercial de proximité contemporain par l'implantation de deux centres commerciaux dans le secteur : Leclerc Paridis et Carrefour-Beaujoire. Les grandes surfaces auraient absorbé progressivement la clientèle des petits commerces du secteur à partir des années 1960 jusqu'à aujourd'hui. Les commerces de proximité ont néanmoins changé de statut pour les habitants qui ne les fréquentaient pas hier comme ils le font aujourd'hui : indispensable pour tous les ménages dans les années 1960 contrairement à nos jours. En effet, à l'époque des souvenirs des plus âgés des enquêtés, la fréquentation régulière de plusieurs commerces de proximité était nécessaire à la survie des ménages en raison des modes de production, de conservation et de vente des denrées alimentaires. Alors que de nos jours, les conditions de conservation de la nourriture ont changé et qu'il est possible (et plus rentable économiquement) de ne fréquenter qu'un seul magasin généraliste pour acheter plusieurs types de produits plutôt que de multiplier les lieux d'achats spécialisés,

Parmi les habitants qui portent cette mémoire des commerces perdus, deux commerçants ou anciens commerçants revendiquent encore aujourd'hui cet héritage d'un âge d'or des commerces du quartier. Pierre, retraité de 91 ans, est le fils et le frère de commerçants du quartier. Il a participé à la construction de la mémoire des commerces en témoignant dans plusieurs livres sur le quartier et continu aujourd'hui malgré une usure du corps importante et son rôle d'aidant auprès de sa compagne à compiler les informations sur le quartier et recenser sur une carte les générations successives de commerçants du quartier. Le second homme retraité, Jean-Marc, tenait un salon de coiffure près de la Halvêque. Jean-Marc a fait de la mémoire des commerces du quartier Halvêque un style de vie qui engageait pour lui une manière d'être au monde avec une esthétique et une éthique. Le style de vie est un concept forgé par Dick HEBDIDGE qui s'inclue au sein du paradigme des *cultural studies* et qui désigne l'ensemble des caractéristiques évoquées par les habitants pour caractériser des habitudes de vie qui constituent pour eux la sous-culture spécifique des cités ouvrières (*In BORNAND et Al – 2019*). Nous avons interrogé Jean-Marc alors qu'il travaillait encore dans son salon, qu'il louait à un promoteur du quartier depuis les années 1980. Jean-Marc a fermé son salon en 2019 et habite désormais en lisière du micro-quartier Beaujoire-Halvêque. Une laverie a remplacé le

salon qui est devenu un commerce disparu.

L'âge médian de la clientèle du salon estimé par Jean-Marc est supérieure à 65 ans, hommes et femmes confondus. La clientèle du salon s'est transformée entre les années 1960 et aujourd'hui d'un recrutement d'abord exclusivement local et multigénérationnel vers un recrutement extra-local et uni-générationnel ce que Jean-Marc explique par le décès d'une large part de ses anciens clients, le fort renouvellement des habitants du quartier et le recrutement par interconnaissances des clients de son salon. Nous faisons toutefois l'hypothèse que le prix demandé pour une coupe exclut aussi les clients potentiels les plus démunis en capitaux économiques. D'abord, la coupe chez Jean-Marc est pour une femme 30 % plus chère que chez les salons du centre-ville, bien plus encore par rapport aux salons de coiffure bons marchés situés dans les zones commerciales du secteur. Ensuite, sans avoir une clientèle importante, le salon de coiffure recrute ces clients bien au-delà du quartier : la majorité de sa clientèle n'habite pas le quartier Beaujoire-Halvêque, aucun client n'habite dans les logements sociaux de la Halvêque. Enfin, les deux habitantes de la Halvêque à qui nous avons posé la question confortent cette hypothèse par leurs pratiques : elles se font couper les cheveux à domicile par l'une de leurs voisines.

Le salon de coiffure est pourtant imprégné physiquement des mémoires du quartier. De nombreuses anciennes photos sont accrochées aux murs, environ une vingtaine. Elles représentent les salons de coiffure successifs qu'a eu sa famille sur le quartier, les membres de cette famille de coiffeur.euse.s ainsi que certaines clientes et employées du salon. La table de la salle d'attente est elle-même garnie des livres qui portent les mémoires du quartier et dans lesquels témoignent des membres de la famille du coiffeur. Le coiffeur expose aussi aux clients son propre album souvenirs du salon de coiffure familial qui regroupe une cinquantaine de photographies datant de 1950 à 2012.

Ce style de vie ne comprend pas qu'une esthétique, mais aussi une éthique dont nous décrivons les caractères économiques et professionnels. Jean-Marc présente en effet sa posture professionnelle comme celle d'un chef d'orchestre qui crée une ambiance conviviale et travaille à faire parler les gens entre eux. Le coiffeur crée un groupe social avec ces clients et développe dans son quotidien professionnel une éthique qui favorise ainsi l'intégration à un groupe au sein du salon le temps de la coupe, soit entre une heure et trois heures. Cette éthique est aussi aux yeux d'une cliente rencontrée ce qui distingue ce salon de coiffure d'un autre salon. Jean-Marc revendique l'héritage du style de vie des cités batignollaises par ses manières d'être commerçant, qu'il perpétue au quotidien par

son travail dans la coiffure. Cette perpétuation est également permise par la profession de Jean-Marc dont les normes de comportements valorisent cette attitude chaleureuse.

*« [**>**Jean-Marc] : quand j'allais chez le boucher qu'il y avait ici et que je lui demandais un steak / lui il me répondait « c'est pour manger maintenant ou pour faire cuire ? » (rires) avec une réflexion comme ça vous savez inévitablement qu'il avait envie de plaisanter // moi je sais que je ne suis plus dans le monde actuel en fait (hes) /// je prends le temps avec les gens / j'suis pas là à regarder ma montre (hes) // même si des fois j'ai du monde qui m'attend et qu'il faut que j'aïlle vite mais c'est pas ça (hes) / c'est d'abord on crée l'atmosphère (AV) on crée la confiance (AV) [...] mon salon c'est comme une pièce de théâtre / j'ouvre ou je ferme les rideaux (VB) / et chaque jour je joue une nouvelle pièce avec des nouvelles personnes / c'est (hes) théâtral et j'aime bien ça / je suis la personne du salon et je fais intervenir les gens / au début ils ne se connaissent pas et après ils se connaissent tous / moi je les connais et je donne le tempo » [64 ans / habite seul dans une maison / coiffeur indépendant (toujours en exercice à l'heure de l'entretien) / est né sur le quartier pas militant]*

Après 45 ans de carrière professionnelle dans le quartier et à l'heure du bilan, Jean-Marc met aussi plusieurs fois dans l'entretien en balance le capital économique et le capital social qui ont pu lui être apporté par son travail dans le quartier. Héritier lui-même de l'histoire locale par son père et son grand-père qui ont travaillé à l'usine des Batignolles, Jean-Marc affirme accorder une plus grande valeur au capital social par rapport au capital économique au nom de l'intégration positive à un groupe d'interconnaissance qui lui a apporté des protections lors de certains des moments difficiles qu'il a eu à vivre.

*« [**>**Jean-Marc] : j'ai des clients / quand j'ai perdu mon frère et ma mère // on les sentait (hes) proches de moi // comme si eux faisaient partie de la famille / ça ça n'a pas de prix ça on ne peut pas évaluer ça (hes) on est dans l'humain / l'humain (VF) // même en ayant été coiffeur longtemps / je n'aurais peut-être jamais été riche d'avoir beaucoup d'argent dans les poches mais j'aurais été riche des gens que j'ai rencontré » [64 ans / habite seul dans une maison / coiffeur indépendant (toujours en exercice à l'heure de l'entretien) / est né sur le quartier pas militante]*

La mémoire des commerces de proximité disparus est travaillée tant par les anciens habitants que certains commerçants ou anciens commerçants eux-mêmes. Les relations sociales qui y ont été tissées ont fortement marqué les habitants qui évoquent ces commerces avec nostalgie. Après avoir évoqué le rapport des habitants aux commerces du passé, nous évoquerons le cadre des commerces d'aujourd'hui au sein du quartier Beaujoire-Halvêque.

Une intégration difficile par les commerces aujourd'hui pour les personnes âgées

Sur le secteur du micro-quartier aujourd'hui, les entretiens et les observations nous montrent très peu d'intégration à un groupe résidentiel par les commerces. Les commerces servent à obtenir des biens et non à faire des rencontres. Les commerces qui sont les plus fréquentés sont les hypermarchés Carrefour et Leclerc.

Pour les vieilles personnes du secteur, certains commerces de proximité peuvent être inaccessibles en raison de leur emplacement. Les habitants du micro-quartier Beaujoire-Halvêque ne peuvent pas se rendre à un marché sur le territoire, le plus proche étant à plus de deux kilomètres. Certains commerces n'attirent pas les personnes âgées en raison de la clientèle qu'ils ciblent. Les habitants de la Halvêque doivent par exemple parcourir plus d'un kilomètre aller-retour pour trouver une boulangerie qui ne soit pas celle d'un magasin de la grande distribution. Il y a deux boulangeries indépendantes³³ dans un rayon de 1000 mètres : l'une sur la Route de St-Joseph (n°15), l'autre à la gare multimodale Haluchère (absente de la carte), ces boulangeries ciblant par leur emplacement des habitants extérieurs. Deux des trois cafés/restaurants du micro-quartier sont aussi difficilement accessibles aux habitants âgés en raison de leurs activités et leurs horaires d'ouverture : leurs activités principales se centrent sur la restauration à destination des personnes qui travaillent dans le secteur et des supporters. De plus, au sein de ces cafés/restaurants, l'activité café s'ajoute à l'activité restauration, ce qui est visible par le personnel engagé dans cette activité : aucun barman n'est affecté au service

³³ Nous nommons indépendante une boulangerie si elle n'est pas liée à une firme. Nous préférons ce terme à celui trop chargé symboliquement de boulangerie *artisanale*, qui de plus est un enjeu de lutte entre boulangeries.

boisson en dehors des heures de repas et le client qui se présente par exemple le matin est souvent servi par l'un des personnels de cuisine qui repart aussitôt au travail en cuisine. L'un des cafés attire néanmoins régulièrement grâce à sa localisation un groupe de clients âgés récurrent (et parfois très ivres), mais dont aucun des membres n'habite dans le micro-quartier. Adhérents à l'association des jardins partagés de Nantes, ces hommes sont attirés dans le secteur par leur parcelle de jardin située à proximité de l'ancienne église du quartier. Le troisième café/restaurant est un restaurant Kébab qui n'ouvre qu'aux heures des repas et n'est lui non plus pas un lieu d'intégration résidentielle pour les personnes âgées.

Le tissu commercial se concentre donc largement dans deux centres commerciaux au sein desquels sont implantés plus de 100 magasins généralistes et spécialisés, dont certains ouverts tous les jours. Parmi ceux qui réalisent eux-mêmes leur courses, la plus grande partie des habitants âgés rencontrés fréquentent les grandes surfaces du secteur pour acheter de la nourriture (n°8 Carrefour & Leclerc non présent sur la carte). Malgré cette fréquentation commune de mêmes magasins par la plupart des habitants du quartier, ces lieux ne sont pas décrits comme des espaces de rencontres. Nous l'expliquons par les configurations des grands magasins qui font des clients une collection sociale (GURVITCH – 1958), c'est-à-dire une somme d'individus réunis sans qu'ils n'aient d'interdépendance les uns avec les autres. C'est d'abord parce que ces types de commerces sont impersonnels en ce qu'ils engagent dans chacune des transactions des personnes différentes. Il apparaît par exemple difficile pour un client de discuter avec un employé en raison des formes de management de ces entreprises et des codes d'interaction en cours dans ces magasins. De plus, les configurations spatiales et sonores des espaces de circulations de chacun des centres commerciaux ne favorisent pas la discussion entre clients. Les grandes surfaces ne sont pas non plus marquées par le territoire du micro-quartier : les espaces comme les produits sont standardisés et les clients comme les salariés sont recrutés dans un périmètre plus large que le micro-quartier Beaujoire-Halvêque ou même l'arrondissement Nantes-Erdre de la Ville.

Les commerces contemporains ne semblent plus aujourd'hui favoriser l'intégration à un groupe résidentiel. Les habitants âgés perçoivent leur quartier comme hostile et regrettent le passé qu'ils décrivent comme une époque où les solidarités étaient fortes. Nous évoquerons maintenant les pratiques et les perceptions qui entourent l'obtention de

denrées alimentaires par nos enquêtés aujourd'hui.

Se fournir en nourriture quand on est âgé

La consommation de denrées alimentaires est indispensable pour la survie de l'individu. Des quantitativistes ont aussi montré que les déplacements pour faire des achats alimentaires sont le premier motif de sortie des personnes âgées (CARDON – 2017). Au-delà des différences qui peuvent séparer nos enquêtés, ils ont tous besoin d'une manière ou d'une autre d'obtenir de la nourriture, ce qui justifie un raisonnement casuistique autour de cet objet (PASSERON & REVEL - 2005). On observe cependant autour de ces achats une diversité de perceptions et de pratiques.

Denise (1945) exprime par exemple lors de l'entretien sa joie d'aller faire des achats alimentaires. Elle ne regrette pas les commerces du passé en raison du choix de produits moins importants. Elle nous confie y aller plusieurs fois par semaine pour réaliser les achats nécessaires à son ménage et regarder les produits qui sont disponibles : « *on n'achète pas tout on ne pourrait pas mais on regarde et on se fait des idées* ». On observe au sein de son couple des solidarités intrafamiliales et une stricte division sexuelle du travail autour des tâches alimentaires : Madame va au magasin à pied et appelle Monsieur quand elle a terminé pour qu'il vienne la chercher en voiture et qu'ils ramènent ensemble les provisions qu'elle a choisies. La proximité des centres commerciaux lui permet une intégration à son groupe familial étendu par l'achat pour ses enfants, petits-enfants et arrière-petits enfants, de nourriture pour les recevoir chez elle et de cadeaux de Noël.

«[>Denise] : je vais souvent à Carrefour ou Leclerc / j'aime bien y aller / on n'achète pas tout on ne pourrait pas mais on regarde et on se fait des idées / et vous savez on a 13 petits et 14 arrières alors (AV) / quand Noël arrive il faut avoir pris les devant (rires) |--| [>Enquêteur] : félicitations (VF) |--| [>Denise] : on s'en occupe tant qu'on peut c'est normal » [74 ans / habite avec son compagnon dans un appartement de la Halvêque / arrivée en 1974 / agent de nettoyage / pas militante / corps fragile]

Ce sentiment positif autour des achats n'est rendu possible que par les conditions dans lesquelles ils sont produits. D'abord, le ménage possède un revenu de 2200 € par

mois à deux adultes sans problèmes de santé qui lui offre une protection économique face aux risques de la vie et lui permet de réaliser ces achats pour ses descendants. Ensuite, ni elle ni son mari ne souffrent d'usure du corps qui leur rendent l'espace inadéquat. Les achats sont peut-être aussi une tâche domestique perçue positivement par Denise en comparaison des autres tâches qu'elle réalise au sein de son ménage. Enfin, le ménage possède une voiture qui facilite le transport des denrées depuis le commerce vers le domicile.

Pour Nicole (1951) aussi, les courses sont un moment agréable. Elle qui habite dans le même appartement du QPV Halvêque depuis 1973 et qui vit seule possède un revenu inférieur à 1100 € par mois. Elle ne possède pas non plus de voiture. Elle met cependant en avant les solidarités de voisinage qu'elle offre et qu'elle reçoit autour de ces achats alimentaires. Ces échanges non monétaires sont rendus possibles par l'ancienneté et la permanence dans son immeuble de plusieurs résidents. Nicole perçoit cet échange comme réciproque : chacun s'offre une aide matérielle. Son corps lui permet d'offrir une aide à l'un de ses voisins pour l'achat et le transport des denrées alors que son voisin qui possède une voiture permet à Nicole de ne pas transporter chez elle avec son corps ses achats depuis le magasin. Les achats alimentaires sont un temps au cours duquel Nicole renouvelle son intégration à son réseau de voisins et est pour le réseau un moyen de perdurer. :

*« [**>Nicole**] : on s'entraide pour faire les courses / entre anciens / on a des très bonnes relations dans l'immeuble / il reste encore des soutiens vraiment soudés par l'entraide il y a pas mal de gens qui sont partis mais on est plusieurs anciens de reste » [68 ans / habite seule dans un appartement de la Halvêque / arrivée en 1973 / secrétaire d'accueil / militante / corps fragile]*

Les enquêtés qui souffrent d'une usure du corps rencontrés lors des entretiens nous ont parlé d'une hostilité des grandes surfaces à leur fréquentation. Cette hostilité correspond à l'inadéquation des centres commerciaux à certaines formes d'usure corporelle comme les problèmes de vue et de déplacement. Louise qui fait les courses avec une aide professionnelle nous dit ainsi que l'usure de son corps lui rend hostile l'immensité du magasin et a modifié sa perception de l'espace.

*« [**>Louise**] : Carrefour c'est grand / heureusement que j'ai un chariot parce que je ne pourrais pas y aller / |--| [**>Enquêteur**] : vous trouvez pas ça trop grand ? |--|*

[>Louise] : pas autrefois parce que j'en ai fait des tours à Carrefour » [92 ans / habite seule dans une maison de la Beaujoire / née sur le quartier / vendeuse / pas militante / corps usé]

Suzanne aussi évoque les courses comme un acte difficile. Au sein du ménage de Suzanne et Michel, la division des tâches au sein du couple est stricte et il incombe à Suzanne d'aller faire les courses seule, comme elle nous l'explique : « *lui n'a jamais aimé faire les courses et il ne va jamais dans les magasins même pour ses vêtements* ». Elle décrit l'obtention de nourriture comme une corvée depuis que son mari ne conduit plus leur voiture, leur rendant les solidarités intrafamiliales impossibles « *si je devais y aller tous les jours je ne pourrais pas* ». Quand elle nous dit que plus jeune elle aimait faire les courses, elle nous montre une transformation de son rapport avec cette action selon ses facilités à la réaliser. La tâche de Suzanne est rendue d'autant plus difficile depuis que l'usure de son corps lui rend hostile tout déplacement à l'extérieur : elle est malvoyante et peine à marcher. Pour parcourir le chemin qui sépare son domicile du magasin, soit 1,3 kilomètre, elle estime marcher pendant une trentaine de minutes à l'aller et une heure pour le retour.

« [>Enquêteur] : Savez-vous le temps qu'il vous faut pour aller à Leclerc ? |--|

[>Suzanne] : oh je mets longtemps (rires) (hes) je mets une demi-heure alors que quand j'étais plus jeune j'en avais pour 15-20 minutes / des fois je mets plus d'une demi-heure parce qu'il y a des jours où je ne vois pas clair / et après il faut encore faire les courses

|--| [>Enquêteur] : vous faites des pauses ? |--| [>Suzanne] : non mais je vais doucement / en revenant c'est le pire parce que je suis chargée j'ai mon chariot et le sac de congelés de l'autre côté / |--| [>Enquêteur] : vous mettez longtemps ? |--|

[>Suzanne] : (hes) peut-être le double (hes) un peu moins / c'est que je suis obligée de rapporter pour huit jours parce que je n'y retourne pas de la semaine / si je devais y aller tous-les-jours ce (hes) c'est pas la peine je ne pourrais pas » [90 ans / habite avec son compagnon dans une maison de la Beaujoire / arrivée en 1964 / travail artisanal non-déclaré / pas militants / corps usé]

Parmi nos enquêtés, quatre sont malvoyants : suite à un AVC ou une DMLA. Marie-Christine qui souffre de DMLA met en avant qu'elle ne se sent pas capable de faire seule des achats dans les magasins à cause de la lumière qui y est projetée, ce que souligne aussi Suzanne. Marie-Christine met largement en avant l'hostilité pour elle des magasins :

de la taille des caractères imprimés sur les emballages aux stratégies commerciales qui visent à obliger le consommateur à faire le tour du magasin pour trouver ses produits.

« [*>Marie-Christine*] : si je n'avais pas ma fille pour faire des courses je prendrais une aide ménagère / vous savez dans les grands surfaces je vois très très (AV) mal / je sais pas si c'est les néons ou quoi mais ça donne une couleur (hes) // et quand vous voyez la taille des rayons on s'y perd / et voir les étiquettes c'est pas facile » [*90 ans / habite seule dans une maison de la Beaujoire / arrivée sur le quartier en 1934 / Aide-ménagère / militante / corps usé*]

Pour Yvonne (1928) et Pierre (1929) aujourd'hui, l'adaptation de leur vie quotidienne à leur usure corporelle passe par l'achat de services qui les dispensent d'avoir à se déplacer ou à demander l'aide d'un proche pour obtenir des denrées alimentaires. Pierre nous a ainsi expliqué se faire livrer des repas préparés depuis l'hébergement de sa compagne dans un EHPAD. Il a reçu les incitations de « *tout le monde* » (surtout des femmes) à souscrire au service de livraison de repas : sa fille, ses amis et les services sociaux de l'établissement d'hébergement de sa compagne. Il fréquente aussi de temps en temps le restaurant *kebab* directement voisin de sa maison. À 90 ans, il justifie ces dépenses par une mise en balance du coût de la livraison de repas avec le coût d'un EHPAD. L'argent lui permet de réduire les autres coûts sociaux du maintien de sa vie à domicile, tout comme Yvonne. L'usure du corps d'Yvonne l'empêche de sortir de chez elle. Un accident qui a amplifié cette usure quelques mois avant l'entretien a été le déclencheur d'une nouvelle pratique : l'utilisation régulière de service d'achat par correspondance de denrées alimentaires fraîches et surgelées. Elle habite seule et était déjà familière des achats par correspondance par lesquels elle achetait des produits de beauté, de l'alcool et des produits régionaux. Cela n'est possible que par son capital économique : plus de 2500 € par mois. Elle nous a dit avoir eu connaissance de ces services d'achat de nourriture par la publicité : soit par la presse, soit directement à son domicile par courrier ou par voie téléphonique en raison des achats par correspondance qu'elle avait déjà réalisés. On voit ici les normes de genre qui ont permis à Yvonne de développer une habitude de cuisiner qui l'incite aujourd'hui à ne pas acheter des produits préparés, à l'inverse de Pierre. Les achats d'Yvonne sont une stratégie de bricolage pour conserver malgré son impossibilité de se déplacer son rôle de consommatrice et par lui ce qu'elle désigne comme son « *autonomie* » : elle décide de ce qu'elle a acheté et se le fait livrer

chez elle. Ces services lui permettent de comparer entre eux plusieurs services de livraison : elle a même demandé à l'enquêteur au cours d'une discussion qui portait sur la consommation de l'aider à comparer les prix des denrées entre les catalogues par correspondance et la grande distribution.

« [>Yvonne*] : je suis autonome mais je ne peux pas faire mes courses alors je dois trouver des moyens pour continuer à faire mes courses / mais il faut que je fasse mes comptes pour le mois car avec tout ça je suis souvent à découvert » [90 ans / habite seule dans une maison de la Beaujoire / cadre de la fonction publique / arrivée en 1936 / militante / corps usé]*

Ces achats à distance lui permettent aussi de réduire la charge qu'elle représente pour sa famille. Cet élément semble primordial pour Yvonne qui met en effet plusieurs fois en avant dans l'entretien qu'elle se perçoit comme un « poids » pour ses descendants qui l'aide au quotidien. Elle nous dit par exemple : « *les amis sont sympas mais pour ses enfants on est une charge* ». Elle utilise ainsi son capital économique pour réduire sa dépendance vis-à-vis de sa famille à cause de son corps. Pour Yvonne, la réduction de la charge de travail que l'inadaptation de son corps à son environnement engendre pour sa famille passe par les achats par correspondance, mais aussi par la prévention des risques médicaux de la vieillesse et une attitude cordiale vis-à-vis de ceux qui l'aident. Yvonne a également réalisé plusieurs demandes d'aides publiques (APA) afin de recevoir de l'argent pour financer des services qui visent à réduire les coûts qu'elle représente pour sa famille. Yvonne a d'ailleurs reçu le soutien d'une amie rencontrée dans la sphère politique pour appuyer ses demandes, mais n'a pas bénéficié d'aide publique malgré un corps très très usé. Elle présente ce travail de réduction de ce qu'elle coûte à sa famille comme un contre-don aux solidarités familiales qu'elle reçoit.

Après avoir évoqué le rapport des habitants âgés aux commerces disparus qui sont décrits comme des espaces d'intégration, nous avons vu que cette image idéalisée du passé s'oppose aux commerces contemporains au sein desquels l'intégration est plus difficile. Les perceptions et les pratiques des commerces aujourd'hui sont beaucoup moins homogènes maintenant que nos enquêtés sont de vieilles personnes et on observe des effets du corps, des revenus et des solidarités (familiale, voisinage et professionnelle) qui

rendent disparates les rapports des vieilles personnes de la Halvêque à l'obtention de nourriture. Dès maintenant, nous continuerons notre examen des lieux du quartier en nous penchant sur les lieux que nous nommerons à la suite de Levi-Strauss de solidarités *bricolées*.

4.1.2 – Bricoler avec son quartier

Nous l'avons vu, les vieilles personnes sont peu présentes au sein de l'espace public du micro-quartier Beaujoire-Halvêque. Certains lieux deviennent pourtant contre leur utilisation initiale des lieux de solidarité pour cette population. C'est par exemple le cas de trois équipements municipaux localisés : l'Eco-point qui se situe Avenue de la Gare de St-Joseph (n°4), la Maison de Quartier de la Halvêque (n°5) et le Boulodrome du Bèle édifié Boulevard de la Beaujoire (n°13). Nous parlons ici de bricolage au sens de Levi-Strauss pour souligner le compromis que nécessite dans ces espaces qui ne leur sont pas destinés l'intégration des personnes âgées et reprendrons à LEVI-STRAUSS sa définition du bricolage : « *la règle du jeu est de toujours s'arranger avec les "moyens du bord"* » (LEVI-STRAUSS – 1962). Nous montrerons en quoi les intégrations des personnes âgées dans ces espaces sont bricolées par les coordinations des actions des occupants des lieux et nécessitent les définitions collectives de logiques de solidarité supérieure aux logiques initiales des lieux.

À l'Eco-point, les solidarités se jouent contre des logiques légales, au boulodrome contre des logiques sportives. Ici, on se rend compte que les solidarités spécifiques bricolées par les occupants des lieux permettent à trois hommes aux corps usés de résister à la violence que leur impose l'inadéquation de leur corps avec certains environnements. Ces deux lieux sont donc occupés par des hommes : Michel se rend à l'Eco-Point où travaillent surtout des hommes et Gérard et Alain se rendent au boulodrome où les hommes sont surreprésentés parmi les boulistes. De plus, ces deux lieux sont générés par les activités qui s'y pratiquent : la pétanque et les travaux manuels non professionnels consistant en la réparation, l'installation ou la fabrication effectués dans une perspective d'amélioration du logement. Mais avant, nous parlerons de la Maison de

Quartier de la Halvêque que deux femmes fréquentent régulièrement.

La Maison de Quartier

La Maison de Quartier (MQ) est un lieu ouvert à tous mais dont le public cible est les enfants. La MQ appartient à l'association ACCOORD qui coordonne les maisons de quartier sur le territoire nantais et a pour mission d'appliquer le projet éducatif conçu par la Ville de Nantes pour ses habitants. Ce projet distingue trois grandes orientations : l'animation sociale, le développement culturel et les loisirs socio-éducatifs pour l'enfance et la jeunesse³⁴. La MQ a aussi pour charge de relayer les actions des autres associations du quartier, notamment par la diffusion d'information et une volonté de coordination des associations.

L'emplacement de la MQ de la Halvêque reflète l'histoire des luttes portées par les habitants du quartier, nous l'avons vu. Elle fut implantée en 1985 à proximité des logements sociaux sur demande des habitants, mais ne limite pas son public aux logements sociaux de la Halvêque ni au micro-quartier Beaujoire-Halvêque. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire d'habiter le secteur pour en être membre, il suffit d'adhérer à l'association ACCOORD. La MQ de la Halvêque est la seule maison de quartier sur un périmètre de deux kilomètres. Elle propose une garderie pour les enfants et les adolescents le mercredi et pendant les vacances, ainsi que des activités pour les adultes qui se déroulent le soir, à l'exception de l'Atelier Cuisine dont la tenue se fait le vendredi matin. Elle ne propose aucune activité à destination des personnes âgées.

Nous évoquons ici le bricolage car deux femmes trouvent en effet des solidarités par et dans la MQ, mais que la réception de solidarité est secondaire dans leur action. Les deux enquêtées se sont investies à la MQ en position de donatrice et reçoivent un contre-don une intégration au travers de liens intergénérationnels (MAUSS – 1950). Elles sont parmi les plus jeunes de notre panel et sont aussi toutes les deux engagées dans le militantisme familial. Le fait qu'elles soient des femmes n'est pas le produit du hasard, mais correspond plutôt à la logique du lieu qui est d'accueillir des enfants, ce qui selon les normes de genre est un travail exécuté par des femmes. Les activités pour adultes que propose la MQ sont d'ailleurs elles aussi genrées : la cuisine, la chorale, le dessin. Elles y occupent des fonctions de Care-Givers par leurs pratiques du bénévolat à des habitants

34 Source : Nantes.fr/accoord

du quartier. Jeanne (1948) et Nicole (1951) donnent ainsi des cours de français à des adultes et des heures de soutien scolaire à des enfants. Aucune des femmes n'a le baccalauréat, ce qui est compréhensible comme un effet de genre et de génération, mais toutes les deux ont exercé des emplois dans le secrétariat. La MQ a été un lieu où elles ont pu réinvestir leurs acquis culturels, notamment en termes de lecture, d'écriture et d'arithmétique, pour renégocier leurs pratiques à la retraite et s'intégrer à leur lieu de vie. À ce propos, nous l'avons vu, la grille de lecture de Caradec sur le passage à la retraite (CARADEC – 1999) nous aurait dit qu'elles ont pu renégocier leur identité grâce à une ressource localisée. Ces deux femmes ont des perceptions positives de leur action de Care-Giver visibles par le fait qu'elles en tirent une valorisation et une intégration réelle dans le quartier. En effet, les deux femmes ont acquis par cette action un statut de la part d'autres habitants de la Halvêque et cela leur permet une reconnaissance au sein du cadre résidentiel, qui fut par exemple visible à la fête de quartier 2019. Les deux femmes à côté de qui j'étais assis lors de la diffusion d'un documentaire sur la Halvêque ont en effet été saluées par les salariés de la maison de quartier et par plusieurs habitants de la Halvêque de tous les âges.

Contrairement à Jeanne et Nicole, tous les habitants âgés ne fréquentent pas la Maison de Quartier. Ces deux femmes sont mêmes plutôt des exceptions puisqu'elles sont les deux seules femmes âgées que nous avons rencontrées par l'intermédiaire de la MQ. Nous attribuons justement ce fait au caractère populaire du lieu – ici entendu au sens de mixte socialement – dont veulent se distinguer certains habitants. De plus, la maison de quartier cristallise les récriminations des vieilles personnes du quartier en ce qu'elle réunit les deux populations stigmatisées dans les discours des enquêtés : les personnes jeunes ou racisées. En 2018, les acteurs locaux des politiques publiques ont d'ailleurs mis en avant la faible fréquentation de l'équipement par des habitants extérieurs à la Halvêque pour justifier du déménagement de la Maison de Quartier de la Halvêque installée au sein de la Halvêque en dehors de cet espace en 2022. La directrice de cette maison de quartier m'expliquant à ce propos que seuls les habitants de la Halvêque utilisent son équipement et que les habitants du reste du micro-quartier Beaujoire-Halvêque fréquentent davantage la MQ voisine de St Joseph de Porterie³⁵.

Simone (1941) qui a exercé des fonctions d'encadrement dans la région parisienne est celle de notre panel qui incrimine le plus fortement la population racisée de son

35 Carnet de terrain, discussion informelle avec la directrice le 15/06/19

quartier. Elle ne fréquente pas la Maison de Quartier et nous offre un discours raciste en ce qu'il pointe particulièrement son refus de côtoyer les personnes racisées qui habitent le quartier. Son discours est riche pour le sociologue car il dévoile les mots habituellement cachés par lesquels sont désignées les personnes qui habitent dans les logements sociaux de la Halvêque de la part d'une partie des habitants plus dotés en capitaux économiques : les «*Tours*», les «*arabes*», etc. Nous faisons l'hypothèse que ce discours a pu émerger en raison de l'anonymat promis par le cadre de l'enquête et la position sociale dominante de l'enquêtée sur l'enquêteur, lui permettant de s'adresser par l'étudiant aux commanditaires présumés de l'enquête (CHAMBOREDON et Al – 1994).

« [>Simone*] : mon médecin m'avait pas trop recommandé la maison de quartier (hes) / il avait préféré que j'aie à St Joseph parce que c'était plus intellectuel peut-être / il y avait surtout des femmes (hes) / enfin pas étrangère mais qui ont peut-être moins d'enseignement / parce que bon pour vous dire ce qu'il en est / enfin je pense que dans tous ces blocs il doit y avoir beaucoup de personnes (hes) / pas étrangères mais arabes un truc comme ça » [78 ans / habite seule dans une maison de la Beaujoire / arrivée en 2002 / comptable / pas militante / corps fragile]*

Nous avons compris que la maison de quartier est un espace qui permet aux habitants de trouver des solidarités localisées et une intégration résidentielle. Nous avons aussi vu que tous les habitants du secteur n'entretiennent pas le même rapport à la MQ, notamment parce qu'elle réunit les populations qu'ils stigmatisent. Nous allons maintenant nous rendre au boulodrome où se créent des solidarités vers des joueurs dont le corps les contraint à mal jouer.

Le Boulodrome

Le boulodrome du Bèle est un vaste équipement sportif dédié à la pratique de la pétanque. Il est implanté à proximité du Champ de Tir du Bèle, c'est-à-dire qu'il est éloigné de la Halvêque. Comme la Maison de Quartier, le lieu est financé par la municipalité qui en confie la gestion à une association. Toutefois, contrairement à la Maison de Quartier, le

boulodrome n'est pas un équipement utilisé par les jeunes au cours de la journée. Tous les après-midi à partir de quatorze heures se retrouvent au boulodrome des joueurs de pétanque. À l'inverse de l'Eco-Point, le boulodrome est très fréquenté, notamment par des habitants extérieurs au micro-quartier Beaujoire-Halvêque. Ces extérieurs forment environ 80 % des boulistes³⁶. La forte affluence quotidienne des extérieurs (entre trente et cinquante personnes) nous est expliquée de leurs part par l'adéquation exceptionnelle du lieu à la pratique : il contient une trentaine de pistes réglementaires, dont la moitié sont couvertes, ainsi qu'un bar géré par le club local et des toilettes. Les joueurs sont divisés en deux groupes selon l'intensité de leurs pratiques et dans une classification partagée par de nombreux clubs sportifs hexagonaux : en loisir ou en compétition. Parmi les joueurs de pétanque loisirs, d'après nos estimations réalisées au cours d'observations à l'été 2017, on retrouve au moins deux tiers de retraités. On observe aussi 20 % à 30 % de femmes. Les joueurs de pétanque en compétition, exclusivement des hommes, sont eux plus jeunes en âge. On retrouve en effet parmi eux peu de retraités et une part importante de trentenaires ou quarantenaires.

Gérard et Alain trouvent au boulodrome un réseau de solidarité parmi les boulistes loisirs. L'usure de leurs corps est visible et les distingue du groupe : Alain est très voûté et Gérard souffre d'une hémiplégie consécutive à un AVC (une part de son corps est paralysée). Tous les deux ont exercé des professions d'exécution au sein de leur carrière professionnelle. Alain et Gérard sont octogénaires et habitent, contrairement à la majorité, tous les deux dans le quartier avec leurs compagnes, l'un dans une maison Rue du Millau, l'autre dans un appartement Boulevard de la Beaujoire. Gérard et Alain ont acquis une autochtonie au sein du boulodrome au travers d'années de fréquentation régulière du lieu et ils faisaient partie du groupe des boulistes bien avant d'avoir des problèmes de santé. Gérard s'est par exemple trouvé une « *passion* » pour la pétanque au moment de son départ en retraite qui l'a conduit à occuper un poste de direction du sein de l'association des joueurs du boulodrome en 2007.

Tous les deux souffrent aujourd'hui d'un net désavantage corporel dans la pratique de la pétanque qui fait d'eux de piètres boulistes : ils n'arrivent pas à lancer la boule de la bonne manière et obtenir le résultat attendu par les règles du sport. Lors du lancement d'une manche, Gérard et Alain sont pourtant toujours invités à participer malgré le handicap sportif pour leur équipe que chacun représente. C'est-à-dire qu'ils sont intégrés

36 Carnet de terrain, observations de Juillet-Août 2017 / Novembre 2017 / Décembre 2018 / Mars 2019.

au groupe contre la logique sportive par une logique de solidarité.

Ces intégrations au jeu malgré l'usure du corps sont cependant poursuivies dans des modalités spécifiques à Gérard et Alain. D'abord, ces solidarités sont intragénérationnelles, portées par des vieilles personnes à destination de vieilles personnes. Cependant et bien qu'elles soient générationnelles, ces solidarités ne s'organisent pas autour de l'âge, mais bien autour de l'usure du corps en ce qu'elle provoque une incapacité sportive. Qu'ils soient plus ou moins jeunes, on constate chez tous les care-givers une usure du corps moindre que chez les care-receivers. Enfin, cette position face à l'aide a un coût et donne à Gérard et Alain une place particulière au boudrome qui est visible par le fait qu'ils ne se fassent pas chambrer de la même manière par les autres joueurs avant, pendant et après qu'ils ont lancé leur boule. Le chambrage, courant au sein des joueurs loisirs du boudrome ici observé, consiste en une communication verbale qui vise à déstabiliser le lanceur de l'équipe adverse en mettant en avant ses défauts. Lors des parties que nous avons réalisées au sein du boudrome, Gérard se faisait par exemple chambrer autrement que les autres joueurs, ses adversaires adoptant plutôt une autre attitude qui consistait à soutenir Gérard, ou au moins à montrer de l'empathie envers les membres de son équipe : « *c'est pas Gérard qui va vous permettre de vous rattraper* » dit par exemple un homme. L'expression utilisée régulièrement par l'un des boulistes à propos de Gérard « *avec Gérard, ça passe ou ça casse* », dit cette place particulière. Ces remarques montrent aussi en sous-texte le poids que coûte pour ce joueur et pour le groupe la présence de Gérard, nous incitant à comprendre la contrainte liée à sa participation au jeu puisque sur le plan sportif, *ça casse* plus souvent que *ça ne passe*. Ces remarques disent des choses sous le manteau et c'est pour cette raison que nous parlons de sous-texte au sens de Scott (SCOTT – 1992). Elles permettent aux autres joueurs sans le dire ouvertement de communiquer leur sentiment face à la situation. Ici, on voit bien que les critiques dont Gérard est l'objet ne signalent pas son exclusion, mais au contraire son intégration et sa place dans le groupe.

Cette logique de solidarité construite au sein du boudrome s'est poursuivie en dehors quand Alain a souffert d'un cancer. Certains de ses partenaires de jeu sont allés le voir à l'hôpital, ce que nous interprétons comme des liens intenses puisqu'extra-sportifs et liés à la mort. Quand Alain est sorti de l'hôpital, il est revenu plusieurs fois au boudrome malgré son incapacité à participer au jeu. Alain reçoit un accueil chaleureux à chacun de ses retours qui l'intègre au groupe sans qu'il ait à en adopter les pratiques : les autres

joueurs *loisirs* comme *compétition* se déplacent vers lui pour le saluer et lui serrer la main en prononçant son nom.

Au Boulodrome comme à la Maison de Quartier, les solidarités intègrent mais ont un coût, qu'ici subit Gérard par une position particulière au sein des boulistes. Nous voyons que pour les habitants âgés du quartier, les solidarités sont un élément important pour décider de la fréquentation ou non des lieux. Nous allons nous pencher maintenant sur un lieu qui n'a lui pas pour fonction la rencontre entre personnes mais qui devient un lieu de solidarité. En effet, à l'Eco-Point, on assiste à un détournement des fonctions initiales de l'espace qui permettent à Michel de fréquenter le lieu.

L'Eco-Point

L'Eco-Point est une petite déchetterie municipale réservée aux particuliers qui habitent la circonscription Nantes-Erdre de la Ville de Nantes. L'espace est peu fréquenté, principalement occupé par un ou deux employés municipaux (surtout des hommes). Parfois, un habitant du quartier est présent pour jeter des déchets, mais l'espace est contraignant car toutes les ordures ne peuvent pas être déposées dans cette déchetterie. Le lieu, étroit, n'est pas prévu pour la rencontre et il est par exemple impossible à trois voitures de se garer. Nous ne savons pas combien de personnes âgées du quartier utilisent ce lieu comme un espace de solidarité car nous n'avons collecté de matériaux sur cet espace que d'un seul point de vue, celui de Michel et sa compagne.

Un homme du secteur de 90 ans, malvoyant, qui peine à marcher et à s'exprimer, utilise cependant l'Eco-Point comme un espace de solidarité. Michel s'y déplace en effet plusieurs fois par jour afin d'y jeter ses ordures, y glaner des objets et échanger quelques mots avec les personnes présentes. Réparateur à la retraite d'outils professionnels destinés à la coiffure, Michel a acquis un capital de connaissance au cours de sa carrière professionnelle qu'il peut réutiliser au sein de l'Eco-Point pour construire une relation malgré l'hostilité du cadre. Ici, Michel rentre chez lui alors que l'enquêteur réalise un entretien avec sa compagne :

« [*>Suzanne*] : t'as vu tes copains ? |--| [*>Michel*] : oui / il était là |--| [*>Suzanne*] : le

chef a tout pris ? |--| [>Michel] : ah oui oui |--| [>Suzanne] : vous voyez on l'aide à la déchetterie / il est bien connu alors je lui parle toujours de ses copains quand il y va / c'est son seul déplacement » [90 ans / habite avec son compagnon dans une maison de la Beaujoire / arrivée en 1964 / travail artisanal / pas militants / corps usés]

Nous avons suivi Michel lors de l'un de ses voyages à la déchetterie et avons d'abord constaté l'hostilité du trajet pour Michel qui est fortement contraint par son corps dans sa mobilité³⁷. De plus, dans sa configuration initiale, l'architecture et les règles de sécurité de l'Eco-Point empêchent Michel de l'utiliser. D'abord, il ne devrait pas pouvoir jeter ses ordures parce que les bennes sont trop hautes pour qu'il puisse les y porter, peut-être par norme de sécurité pour que les enfants ne puissent pas y accéder. Ensuite, le glanage que pratique Michel n'est pas autorisé dans la déchetterie. Ici, c'est donc contre ces logiques légales que se jouent les logiques de solidarité vers Michel. Les agents municipaux apportent une aide à Michel en jetant à sa place les ordures dans les bennes afin qu'il puisse utiliser le lieu. Le glanage effectué par Michel est également encadré par certains employés du lieu qui prélèvent et conservent les objets qui lui plaisent. Michel s'est par exemple vu offrir une canne de marche. Il se voit enfin octroyer le droit de s'asseoir sur l'une des chaises destinées initialement aux travailleurs du lieu lors de certaines de ses visites afin de discuter avec les employés de l'Eco-Point.

Nous observons cependant que la présence de Michel ne reconfigure pas l'espace de façon automatique. En effet, certains employés municipaux, notamment le « chef », incitent leurs collègues à ces logiques de solidarité alors que d'autres ne souhaitent pas aider Michel. Quand les acteurs favorables à une logique de solidarité sont absents, Michel ne peut ni glaner, ni s'asseoir et peine à jeter son sac d'ordures. Nous pouvons faire l'hypothèse qu'il est plus facile pour le chef de se soustraire à des logiques légales

³⁷ Lors de notre observation, nous avons décrit le chemin qu'il parcourt pour accéder à l'Eco-Point dans notre carnet de terrain le 27 mars 2019 : Pour aller à la déchetterie, il descend depuis son salon avec un petit sac poubelle à la main les escaliers de sa maison pour s'équiper de son déambulateur avec deux roulettes qui est stationné dans le garage au rez-de-chaussée. Il pose le sac sur son déambulateur et sort de chez lui, mais le sol en gravier lui rend difficiles les 15 premiers mètres jusqu'au portail en raison de l'inadéquation du sol et des roulettes. Une fois hors de chez lui, il marche péniblement une trentaine de mètres sur un trottoir qui comporte quelques bosses et doit traverser une voie de circulation automobile. Le jour où nous y sommes allés ensemble, il m'a demandé de l'aider à traverser en m'expliquant qu'il avait du mal à voir et à entendre les voitures. Il semble redouter particulièrement la traversée de cette route, qu'il exprime par la peur « *des fous en motos* ». Il parcourt alors les 30 derniers mètres jusqu'à l'entrée de la déchetterie sur un trottoir large et plat. Dans la déchetterie, Michel est apprécié par les agents municipaux présents qui le tutoient, lui serrent la main et l'appellent par son prénom. Nous repartons juste après être arrivés sans échanger un seul mot de plus que les salutations. Il met plus de 20 minutes pour faire le trajet aller-retour.

pour le bien-être d'un habitant en raison de son handicap que pour les travailleurs qui lui sont subalternes qui ont peut-être d'autres marges de manœuvre.

Nous avons vu que plusieurs espaces municipaux deviennent par les actions de leurs occupants des espaces où des habitants âgés du quartier Beaujoire-Halvêque forment des liens de solidarité : tantôt autour d'un travail d'éducation, du sport ou des travaux de la maison. Nous avons choisi d'appeler ces lieux des espaces de solidarité bricolés pour souligner que les logiques de solidarité s'établissent contre la fonction d'origine de l'espace et par la coordination des actions des acteurs présents. Dans la prochaine section, nous allons nous pencher sur deux situations où sont organisées des activités spécifiquement pour les personnes âgées : lors des activités des deux clubs du troisième âge : l'un laïque et l'autre religieux.

4.1.3 – Les rendez-vous pour les vieilles personnes

À l'inverse des activités proposées par exemple par la MQ ou le boulodrome, des espaces sont réservés aux vieilles personnes, au moins temporairement. Deux lieux gérés par des associations permettent le temps d'une activité la construction d'un groupe et de solidarités vers les personnes âgées, souvent entre personnes âgées. Nous nommons ces espaces *temporaires* car ils sont destinés à plusieurs usages et ne sont dédiés aux solidarités vers les personnes âgées qu'à des moments précis. Parmi les lieux du quartier, on retrouve le Local Commun des Résidents le vendredi après-midi (n°8) et l'église St Georges de la Beaujoire (n°10).

Le club du troisième âge

Les clubs du troisième âge (ou club-seniors) ont émergé au cours des années 1970 pour lutter contre l'isolement des personnes âgées par l'organisation d'activités collectives.

Ces clubs agissent dans le même paradigme que les politiques publiques françaises d'assistance aux personnes âgées qui favorisent le maintien à domicile.

Le club Halvêque-Beaujoire a été fondé en 1985 par un groupe d'habitants des immeubles de la Halvêque et des maisons qui leur font face. Sa création s'inscrit au sein du mouvement social en faveur de l'amélioration des conditions de vie qui a agité le quartier dans les années 1980. En effet, parmi les initiateurs du projet et les premiers responsables de l'association, on retrouve plusieurs militants des associations familiales qui ont participé quelques années plus tôt à la fondation de la Maison de Quartier Halvêque au sein de la Confédération Syndicale des Familles (CSF) et de l'Association Pour les Loisirs Enfants et Adultes à la Halvêque-Beaujoire (APLEA). À l'origine, le club Halvêque-Beaujoire proposait plusieurs activités pour les personnes âgées sur le quartier : jeux, discussion, gymnastique, balades, etc. Il y avait trois rencontres hebdomadaires. Louise qui ne peut plus faire d'activités aujourd'hui se souvient positivement de la gymnastique qu'elle pratiquait sur le quartier et qui l'intégrait à un groupe de voisinage. Ce club lui permettait de rencontrer les autres habitants âgés du quartier, parmi lesquels plusieurs anciens habitants des cités en bois des Batignolles.

*« [**>Louise**] : j'ai fait de la gymnastique troisième âge jusqu'à l'âge de 79 ans / après j'étais plus motivée et j'avais de la peine / alors j'ai arrêté / et à 80 je me suis fait opérer du dos alors / terminé (VF) / mais j'adorais aller à la gymnastique / il y avait une bonne ambiance et j'y allais avec ma voisine / c'était dans une salle au milieu des tours avec la maison de quartier mais ça n'existe plus / les gens qui allaient là il faut qu'ils aillent au Port-Boyer » [92 ans / habite seule dans une maison de la Beaujoire / née sur le quartier / vendeuse / pas militante / corps usé]*

Aujourd'hui, le club ne se réunit plus qu'une fois par semaine de 13h30 à 17h30 dans la salle Local Commun des Résidents implantée au milieu des tours de 13 étages du QPV Halvêque. Cette baisse d'intensité des actions du club depuis 20 ans est justifiée par les membres par la désaffection des jeunes retraités, nous confiant leurs inquiétudes quant à l'avenir du club. Chaque semaine, le club organise une intégration de ses membres à un collectif par des jeux inclusifs vers les personnes qui ont le corps usé. On retrouve ainsi des activités qui peuvent se pratiquer assis comme les jeux de société et de cartes ainsi que des jeux à destination des malvoyants. Parmi les membres de notre panel, plusieurs ont fréquenté le club Beaujoire-Halvêque, mais aucun n'y est resté plus

d'une année. Marie-Christine qui, nous le verrons, fréquente aussi un réseau de membres de sa paroisse insiste sur l'exclusivité de l'intégration au club par le jeu qui l'a, elle, exclue.

*« [**>Marie-Christine**] : j'y suis allé une année au club parce que je me suis dit « ah beh tiens ça fera rencontrer des gens » / à ce moment-là je savais jouer qu'au scrabble et c'était beaucoup de jeux de cartes / alors quand je suis arrivée je connaissais quand même pas mal de gens alors j'ai voulu aller dire bonjour à toutes ces personnes-là mais je me suis rendu compte qu'il y en avait que je dérangeais / parce qu'il y en a qui sont là pour jouer dès le début et jusqu'à la fin / elles ne sont pas là vraiment pour parler (VB) mais pour jouer / et elles avaient leurs équipes et ho bah j'ai pas voulu les déranger j'ai joué au scrabble avec quelques-unes et puis j'ai arrêté / je me suis dit que si c'était uniquement pour jouer au scrabble et pas pour parler » [**90 ans / habite seule dans une maison de la Beaujoire / arrivée sur le quartier en 1934 / Aide-ménagère/ pas militante / corps usé**]*

Le club avait un recrutement local, notamment parmi les anciens habitants des Batignolles, c'est en tout cas ce que nous disent Louise et la présidente de l'association. Aujourd'hui, le club a un recrutement extra-local qui s'opère à l'échelle plus large de l'arrondissement Nantes-Erdre et de l'agglomération nantaise au sein de ce qui ressemble à une sous-culture de la vieillesse : les amateurs de clubs-seniors. On ne retrouve en 2016 parmi les membres aucun habitant du QPV Halvêque, 20 % d'habitants du micro-quartier Beaujoire-Halvêque, 60 % à l'arrondissement Nantes-Erdre et 20 % d'habitants de l'agglomération nantaise extérieurs³⁸. Cette échelle de recrutement se retrouve aussi au sein des postes de direction de l'association : une seule membre du bureau habite le quartier Beaujoire-Halvêque. La présidente du club Beaujoire-Halvêque met ainsi en avant la participation des membres de son club à d'autres clubs comme autant de moyens d'intégration à un groupe générationnel de joueurs, ce qu'elle pratique elle-même. A Nantes ainsi que dans la circonscription Nantes-Erdre, plusieurs associations proposent aux vieilles personnes des temps de rencontres et de jeux entre pairs d'une même classe d'âge parmi lesquels les clubs qui proposent des activités mixtes comme le club Beaujoire-Halvêque et les clubs spécialisés dans une seule activité (le loto, la belote, la randonnée, etc) :

*« [**>Enquêteur**] : si les adhérents vont dans plusieurs clubs chaque semaine ils doivent*

38 Ces données sont issues des archives de l'association.

finir par tous se connaître |--| [>Présidente*] : oui bien sûr / c'est ça qui se passe / ça a même surprise la nana du CCAS qui n'y croyait pas / moi-même je vais à 4 endroits / le Ranzay le mardi / la Manu le mercredi / Port-Boyer le jeudi pour les cartes et ici le vendredi » [*Martine, 71 ans, présidente du club*]*

Le club a un recrutement intragénérationnel : la cinquantaine de membres du club ont entre 61 et 97 ans, la plupart ont au-delà de 75 ans et moins de 90 ans. En 2016, la moyenne d'âge des membres étaient de 81 ans. Cinq femmes de 71 à 85 ans portent l'organisation des activités et la responsabilité de l'association. Dans l'entretien, elles mettent en avant le bricolage par lequel elles font tenir l'association. Le groupe a en effet besoin de ses membres pour perdurer, car il reçoit peu d'aides financières des pouvoirs publics et aucune aide humaine : 380€ par an et le prêt d'une salle chaque semaine. Aujourd'hui, la présence d'un tel club est remise en question par la baisse du nombre de membres et de bénévoles parmi les membres, ce dont les membres du bureau se plaignent largement. Elles sont en lutte pour la conservation de cet espace au sein du quartier en raison de ce qu'elle perçoivent comme la faiblesse de l'offre locale de loisirs pour personnes âgées, consécutive selon elles à la fermeture récente du Club Arc-en-Ciel situé dans le micro-quartier voisin « Ranzay – Grand Clos ». « *il restera quoi si on arrête le club ?* » nous dit ainsi la présidente pour justifier leurs pratiques.

Les membres de l'association sont décrits comme vivant souvent seuls au sein de leur domicile. Selon la présidente du club, les trois quarts des membres du club sont dans cette situation. C'est d'ailleurs l'un des objectifs de l'association que de lutter contre l'isolement des personnes âgées, nous l'avons vu. On observe une surreprésentation féminine parmi les membres du club : elles représentaient en 2016 80 % des membres. Plusieurs femmes du club ont d'ailleurs pu m'expliquer que le décès de leur compagnon les a incitées à participer aux activités du club. Nous faisons l'hypothèse que la forte part des femmes au sein du club est expliquée par la structure des âges et la propension des hommes à mourir avant leur conjointe ; par le recrutement du club en interconnaissance ; mais peut-être aussi par l'exclusion des femmes d'autres lieux.

Le club-seniors regroupe des solidarités vers les personnes âgées. D'abord, une part importante des membres viennent en covoiturage. Le club incite d'ailleurs ce mode de déplacement par une mise en relation des membres qui habitent à proximité les uns des autres. Des solidarités se poursuivent en jeu où nous avons pu observer des pratiques d'intégration au groupe de personnes qui peinent à jouer comme pour Loïc qui ne joue

qu'à un seul jeu et est qualifié de *toc toc* par les autres joueurs « *lui n'allez pas lui parler il est « toc toc »* ». On observe ici la même pratique que pour Gérard au boulo-drome qui consiste à l'intégrer au jeu au prix d'une position particulière liée à son état. Il existe également au sein du club des solidarités en dehors de celles organisées par le club, mais qui ont été moins visibles à nos yeux. Ces liens s'exercent au sein des sous-groupes informels d'individus que compose le club et sont révélés par les manières dont les membres communiquent entre eux. En effet, alors que le vouvoiement est de rigueur entre joueurs, quelques groupes de joueurs se tutoient. Parmi ces membres qui se tutoient, certains nous ont dit être de la même famille, d'autres des amis de longue date.

Nous avons vu que le club-seniors de la Halvêque propose un rendez-vous hebdomadaire au cours duquel se retrouvent des membres pour jouer ensemble. Aujourd'hui, le recrutement du club n'est plus localisé au sein du micro-quartier Beaujoire-Halvêque, mais s'opère parmi des femmes qui pratiquent les jeux, si bien qu'aucun habitant de la Halvêque ne fréquente le lieu et cinq du quartier de la Beaujoire. Dans la partie suivante, nous évoquerons la paroisse du secteur qui organise des liens de solidarité à destination et entre les vieilles personnes du quartier qui participent aux offices religieux.

Le club de la paroisse

Le dimanche à 9h30, à la messe catholique en l'église St-Georges de la Beaujoire, l'assistance était lors de nos deux observations d'environ 30 personnes. Les fidèles expliquent ce public par la concurrence d'une autre messe de la même paroisse qui se déroule, elle, à 10h30 à St-Joseph de Porterie. Parmi la trentaine de paroissiens, on retrouve une part importante de personnes âgées. Ici, nous voyons une caractéristique générationnelle au sens de MANNHEIM quant à la pratique religieuse passant par l'intégration à une paroisse. L'Église n'avait il y a 70 ans pas le même rôle qu'aujourd'hui. On observe par exemple par une attention au registre de paroisse que celle-ci possédait un pouvoir pour scander les temporalités et la morale. À la Halvêque du temps des Batignolles, l'église proposait ainsi des services aux familles par lesquels elle imposait son

contrôle. La plupart de ces services sont aujourd'hui sortis du giron de l'Église catholique et sont pris en charge par l'État ou des entreprises : des sœurs-soignantes tenaient un dispensaire médical, des prêtres étaient instituteurs à l'école religieuse et assuraient une garde d'enfants au patronage ou en colonies de vacances lors des temps non-occupés par l'école. Le patronage duquel dépendait la Halvêque était un espace fort d'intégration au quartier, comme le montre la trajectoire de Marie-Christine décrite plus loin, mais aussi l'attachement des enquêtés à l'ancienne église du quartier et la presque absence d'anticléricalisme dans les récits de vie des anciens habitants des cités en bois, même du côté des communistes.

Aujourd'hui, après chaque office, le prêtre invite les paroissiens à un verre de l'amitié dans le Hall d'accueil³⁹. S'y retrouvent là encore plusieurs vieilles personnes, surtout des femmes. Une association regroupe aussi les fidèles réguliers et propose des activités. Son nom – *Amitiés St-Georges / St-Jo* – expose la manière dont sont scandés les rapports entre membres. Présidée par un prêtre affecté à la paroisse, l'association organise chaque mois deux temps : l'un pour discuter entre croyants (Club du Cœur), l'autre pour s'amuser (Jeux-Papotes). Le club de loisirs réunit principalement des personnes de plus de 75 ans qui habitent au sein du territoire de la paroisse, c'est-à-dire un espace bien plus vaste que le secteur d'étude puisqu'il s'étend de la Beaujoire jusqu'à St-Joseph de Porterie.

Marie-Christine appartient à cette association depuis plus de 20 ans. Elle participe au club de jeux et nous raconte qu'avant d'y aller seule, elle y accompagnait Sylvia, une voisine/amie de dix ans plus âgée qu'elle. Le discours de Marie-Christine insiste sur la force des solidarités entre anciens catholiques des cités ouvrières. Elle nous raconte le rôle essentiel de ces solidarités pour son amie, au point que le fait de continuer à recevoir des solidarités détermine le lieu où Sylvia souhaite vivre. Lorsqu'elle est allée en maison de retraite, Sylvia a en effet demandé à ce que quelqu'un aille la chercher pour participer au club de la paroisse. Marie-Christine évalue Sylvia en fonction de ses caractéristiques familiales : elle ne s'est jamais mariée, n'a pas eu d'enfants ni de famille en France. La justification trouvée à ces dons par les Care-Givers est aussi fondée sur une évaluation de Sylvia en tant que membre importante du quartier, dont l'histoire personnelle représente une part de l'histoire du lieu. En effet, Sylvia est d'abord la fille unique d'un immigré Italien ayant fui le fascisme et qui s'est employé à l'usine des Batignolles. Ensuite, Sylvia était la

39 L'architecture de l'église St Georges de la Beaujoire n'est pas agencée comme la plupart des églises catholiques de l'Ouest de la France, ce qui s'explique par sa date de construction (1990). À l'intérieur du bâtiment se trouvent un hall d'accueil, un lieu de culte, une salle de réunion et une cuisine.

photographe des cités et à ce titre était connue de tous. Au-delà de Marie-Christine, beaucoup d'enquêtés nous ont parlé du studio de photographie que Sylvia ouvrait dans sa maison en dehors de ses heures de travail à l'usine. Nombreux aussi sont ceux qui ont conservé certaines des photographies faites par Sylvia, notamment lors des mariages ou des baptêmes. Le discours de Marie-Christine nous montre aussi le coût que représente pour les Care-Givers le don de solidarité vers Sylvia.

*« [**>Marie-Christine**] : Sylvia a accepté d'aller en maison de retraite à la condition qu'on vienne la chercher tous les dimanches pour venir à Amitiés St-Georges / et comme elle n'avait pas de dents il fallait faire attention aux gâteaux qu'on amenait parce que si on amenait des tartes elle pouvait manger le dessus mais pas le dessous (AV) / si on fait un repas à Noël il faut la chercher et faire de la langue de boeuf parce que c'est moins dur à mâcher (rires) / je sais que Robert avait beaucoup de mal sur les derniers temps parce qu'il fallait qu'il mette un escabeau pour la monter dans la voiture et son déambulateur dans le coffre » [90 ans / habite seule dans une maison de la Beaujoire / arrivée sur le quartier en 1934 / Aide-ménagère / militante / corps usé]*

Marie-Christine, elle-même ancienne des cités des Batignolles, a pu résister au rétrécissement de son réseau relationnel par son appartenance à la paroisse. En effet, bien que les amis qu'elle a fréquentés tout au long de sa vie soient morts aujourd'hui, elle a pu retisser de nouveaux liens avec des paroissiens plus jeunes qu'elle au sein d'un périmètre plus large que celui de son ancien réseau. Marie-Christine appartient en effet aujourd'hui à un réseau générationnel et informel de paroissiennes qui se réunit chaque dimanche après-midi (sauf quand il y a le club). Parmi les membres qui sont donc surtout de femmes, Marie-Christine est la plus âgée. On ne retrouve plus d'anciens d'habitants des cités en bois, mais des habitantes arrivées plus récemment sur le quartier parmi lesquelles une majorité habite St-Joseph de Porterie. Deux personnes décrites comme *« les plus jeunes »* possèdent un véhicule et transportent les autres, permettant au groupe de se réunir au sein des domiciles des uns et des autres. Marie-Christine qui a vécu sa jeunesse dans les cités ouvrières des Batignolles perçoit les manières d'être du groupe en continuité du style de vie des cités, tout comme elle décrivait la perpétuation des solidarités autour de Sylvia

[>Marie-Christine] : il est plus difficile de sortir avec l'hiver mais même actuellement

tous les dimanches on se retrouve soit chez l'une soit chez l'autre [...] on a cette manie d'être avec les autres / de se dire « tiens il y a une telle / qu'est-ce qu'elle devient / ça fait longtemps qu'on l'a pas vue / faudrait qu'on prenne des nouvelles » [90 ans / habite seule dans une maison de la Beaujoire / arrivée sur le quartier en 1934 / Aide-ménagère / militante /corps usé]

Nous avons vu que plusieurs déterminants influencent le rapport des habitants âgés aux lieux du quartier. Les plus anciens habitants qui ont été socialisés dans un contexte ouvrier déplorent largement la disparition des commerces de proximité parce qu'ils étaient des espaces d'intégration. Ils travaillent à la transmission de cette mémoire des commerces, à l'inverse des habitants qui n'ont pas connu cette période du quartier. Cependant aujourd'hui, aucun enquêté ne rapporte d'intégration à un réseau résidentiel par les commerces, ce qui laisse supposer que l'intégration résidentielle n'y est pas permise, ou peut-être pas recherchée. Nous avons enfin vu par le cas de l'obtention de denrées alimentaires que les perceptions et les pratiques au sein des commerces aujourd'hui sont beaucoup moins homogènes que les souvenirs glorifiés des commerces d'hier. On retrouve tant dans les perceptions que les pratiques liés aux commerces contemporains des effets du corps, des revenus et de l'aide (familiale, voisinage et professionnelle) qui rendent disparates les rapports à l'obtention de nourriture. D'autres lieux du quartier, cette fois administrées par la municipalité comme la Maison de Quartier ou l'Eco-Point, sont eux des espaces au sein desquels sont permises et s'engagent des solidarités positives à destination de plusieurs enquêtés. Deux temps spécifiques aux personnes âgées – ceux que nous avons nommés *rendez-vous* - existent également au sein du micro-quartier, l'un laïque et organisé autour du jeu, l'autre organisé autour des sociabilités de paroisse. Nous avons vu dans cette sous partie sur les lieux du quartier que plusieurs enquêtés y donnaient ou y recevaient des solidarités autour des loisirs en accord avec les normes du *bien-vieillir* et la fonction attribuée à plusieurs de ces espaces qui est d'organiser ce type d'activité.

Ce regard sur l'espace nous a permis de montrer que, depuis son texte *Essai sur le Don : forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Marcel MAUSS est

toujours notre contemporain : donner ou recevoir des solidarités n'a pas les mêmes conséquences selon les situations et les positions de chacun. Le discours de Marie-Christine nous montre bien la différence dans ses perceptions des solidarités vers Sylvia selon la position qu'elle occupe face à elle : elle nous présente ces solidarités comme des contraintes quand elle en est donatrice alors qu'elle exprime de la joie quand elle présente les solidarités qu'elle reçoit. Ensuite, l'action de donner offre une position particulière dans la scène où l'on donne et l'intégration à un groupe. C'est ce que nous montre Nicole et Jeanne à la Maison de Quartier, de même que Gérard qui reçoit un contre-don différé de la part des boulistes pour son engagement dans l'association. Aussi, recevoir des solidarités permet une intégration mais à un coût que le receveur paye comme un contre-don, à l'image de Gérard qui possède une position particulière qu'il doit accepter au sein du groupe des boulistes. Nous voyons aussi que la réception de ces solidarités est indispensable à plusieurs enquêtés pour qu'ils puissent fréquenter certains lieux, comme Michel ou Sylvia qui peuvent continuer à fréquenter des espaces extérieurs à leur habitat grâce aux solidarités qu'elles reçoivent. En cela, les donateurs en tirent une valorisation.

À présent, nous allons changer de dimension et regarder les rapports entre voisins, qui sont constitutifs des relations entre habitants du lieu de vie. Nous verrons que cette perspective nous permet de mieux comprendre en quoi les trajectoires sociales modifient les rapports entre voisins au sein du quartier et les rapports qu'entretiennent les vieilles personnes avec leur lieu de vie.

4.2 - Des solidarités de voisinage différenciées

Après avoir porté notre regard sur les espaces extérieurs aux habitations au sein desquels plusieurs enquêtés nouent des liens sociaux, nous changerons de dimension et observerons les pratiques de voisinage par les vieilles personnes qui habitent le quartier Beaujoire-Halvêque. Nous évoquerons d'abord les espaces de la relation entre voisins et aborderons la question des disparités des aires de voisinage perçues par les habitants âgés au sein du micro-quartier Beaujoire-Halvêque. Ensuite, nous nous poserons la question des diversités de manières de voisiner à partir d'un regard sur les conventions de voisinage. Nous porterons enfin notre regard sur un phénomène décrit par nos enquêtés : la surreprésentation des rapports intragénérationnels au sein des relations de voisinage.

4.2.1 – Des espaces de la relation entre voisins variés

Avant de parler de rapports entre voisins à la Halvêque et la Beaujoire, nous devons évoquer la diversité des contextes au sein desquels ils se construisent. Les relations de voisinage posent la question de la variabilité de l'extension de l'espace au sein duquel nos enquêtés perçoivent ces relations. Nous nous demanderons ainsi comment le périmètre de voisinage est défini par les enquêtés et pour quelles raisons les uns et les autres ne perçoivent-ils pas leur voisinage au sein de la même superficie. On constate en effet au sein de notre panel une diversité importante dans la perception par les enquêtés de leurs aires de voisinage : alors que pour certains le voisinage s'étend à l'arrondissement Nantes-Erdre, pour d'autres le voisinage signifie les habitations adjacentes à la leur. L'aire de voisinage telle qu'elle est perçue est à *géométrie variable* pour reprendre les mots de HERAN. Le sociologue explique à la suite d'une enquête quantitative que le lieu de vie (urbain ou rural) et la densité résidentielle déterminent largement l'aire au sein de laquelle les habitants perçoivent les autres comme leurs voisins (HERAN - 1987). DRUHLE met lui en avant à partir de travaux qualitatifs la variabilité de la perception de cette aire de voisinage par les personnes âgées selon deux éléments sociaux qui contribuent à façonner cette dimension : l'articulation des trajectoires

sociales et des trajectoires résidentielles ; et l'ancienneté. À la vue de nos matériaux le corps ne modifie pas la perception de l'aire de voisinage : certains habitants en bonne santé vivent dans une aire de voisinage spatialement réduite alors que d'autres, ayant un périmètre de mobilité réduit, perçoivent leurs voisins au sein d'un espace très large. Cela semble vouloir dire que la perception de l'aire de voisinage est intensément influencé par des facteurs largement antérieurs à la vieillesse, c'est-à-dire par la trajectoire sociale.

Nous suivons un plan qui s'appuie sur les cadres des relations car la densité résidentielle qu'ils induisent détermine largement le périmètre de voisinage. D'abord nous évoquerons les aires de voisinage depuis une maison, ensuite le voisinage depuis un immeuble.

Voisiner depuis une maison

Au sein des maisons du quartier, on constate une grande variabilité d'aires de voisinage. Suzanne (1928) a une aire de voisinage qui se réduit à ses voisins directs, c'est-à-dire les maisons à la gauche et à la droite de la sienne. Suzanne nous dit à ce propos « *les maisons en bas et en haut je ne peux pas vous en parler je ne les connais pas* ». Le couple habite pourtant dans la même maison depuis 1964, c'est-à-dire 55ans au moment de l'entretien. Nous attribuons cette perception à la désarticulation de la trajectoire de Suzanne et Michel avec celle des autres ménages de leur rue. En effet, le couple n'a pas partagé les destins relativement homogènes de leurs voisins. Au sein de cette rue habitaient en effet des ménages ouvriers accédant à la propriété et des ménages commerçants, tous attirés par l'usine des Batignolles toute proche. Le couple n'est lui pas ouvrier mais artisan et les deux membres revendiquent cette appartenance professionnelle comme une distinction vis-à-vis des autres habitants de la rue. HERAN avançait déjà la particularité des pratiques de voisinage des artisans : ils sont ceux qui ont le moins de relations de voisinage (HERAN – 1987). Il explique ce phénomène car les réseaux sociaux des artisans sont centrés sur la vie professionnelle, ce qui entre en concordance avec la trajectoire du couple. Son récit de vie nous raconte en effet les liens qu'elle a pu nouer avec les autres commerçants du quartier, ainsi que l'absence de liens avec ceux qui parmi ses voisins sont des ouvriers. Michel continue lui de marquer sa distance vis-à-vis de cette population qu'il dénigre largement, bien que son fils ait travaillé

toute sa carrière à l'usine des Batignolles et que le groupe des ouvriers des Batignolles n'existe plus : « *ils sont toujours en grève ou en vacances [...] il faudrait interdire les syndicats* ». Le couple n'a pas non plus partagé les destins de ces voisins plus contemporains : ceux-ci sont plus jeunes et plus haut dans l'échelle sociale qu'eux. Le couple est d'ailleurs porteur de la mémoire d'un autre lieu de Nantes que la Halvêque : la mémoire conflictuelle de la Maison des Tourelles qui se trouvait à Nantes Quai de la Fosse.

L'aire de voisinage de Marie-Christine, qui habite dans la même rue que Suzanne, s'étend, elle, sur un bien plus large périmètre, au point que Marie-Christine opère une distinction entre les voisins de sa rue et les voisins de son quartier. Nous le verrons plus en détail à la suite, elle donne à son « *quartier* » une définition qui trouve ses références dans les formes présentes et passées de l'espace : tantôt les cités ouvrières, tantôt le périphérique ou les HLM. Nous attribuons cette définition du voisinage à un ancrage particulièrement fort de la trajectoire de Marie-Christine dans son lieu de vie par sa paroisse depuis son enfance l'intégrant à un réseau social où se jouent des sociabilités communautaires. Ce quartier est « *son* » quartier. Yvonne qui habite dans une maison du lotissement Pays de la Loire propose elle aussi une définition multidimensionnelle de son aire de voisinage, mais cette fois qui s'étend sur un territoire bien plus vaste. Elle comprend comme celle de Marie-Christine les formes présentes et passées du quartier. Yvonne y fait aussi référence à plusieurs échelles montrant une double perspective spatiale : du micro pour sa rue au macro pour son arrondissement. Son aire de voisinage présente également un caractère politique lié à sa carrière militante.

« [Yvonne] : mon quartier c'est ma rue c'est le Ranzay la Halvêque / c'est les Batignolles hier et la Beaujoire aujourd'hui / c'est Nantes-Erdre / c'est un tout qui mélange les temps anciens et des temps nouveaux / mais en gardant l'esprit des anciens qui ont été là et qui ont combattu » [90 ans / habite seule dans une maison de la Beaujoire / cadre de la fonction publique / arrivée en 1936 / militante / corps usé]

Sa perspective est construite par sa position très particulière dans l'espace social localisé de la Halvêque, et plus largement dans l'arrondissement Nantes-Erdre qui lui permet de définir l'ensemble de son arrondissement, présent et passé comme « *son* » quartier. En effet, Yvonne appartient, d'abord, à l'élite ouvrière et militantes des Batignolles et a aussi construit sa propre histoire en continuité de celle de ses parents, c'est pourquoi

nous parlons d'héritage. Yvonne est ainsi devenu par transmission une figure locale (Voir BORNAND et Al - 2019). Sur le plan professionnel aussi, Yvonne se distingue du quartier et s'est employée comme cadre à l'équipement pour la Ville de Nantes, reproduisant une position sociale d'encadrement comme ses parents. Elle a aussi joué un rôle politique local par sa participation tout au long de sa vie à plusieurs groupes politiques et syndicaux. À la retraite, elle a occupé des responsabilités locales en tant que présidente du Comité de Quartier *Ranzay-Beaujoire-Halvêque* et de Présidente de l'association des habitants de son lotissement. Elle travaille aussi à la diffusion de la mémoire communiste du quartier par sa responsabilité de Présidente au sein de l'association destinée aux rencontres entre anciens habitants des cités des Batignolles.

Après avoir porté notre propos sur la variabilité des aires de voisinage des vieilles personnes qui habitent dans une maison, nous évoquerons les aires de voisinage que nous avons pu identifier au sein des immeubles de la Halvêque.

Voisiner depuis un immeuble

L'aire de voisinage de toutes les personnes du panel qui habitent dans les logements sociaux de la Halvêque correspond à l'immeuble ou à la barre d'immeuble, c'est-à-dire entre 10 et 80 ménages selon que l'immeuble est de deux ou quatorze étages. Les habitats en immeuble étant superposés les uns aux autres, la forte densité de population au sein des immeubles concentre un nombre important de voisins dans un petit espace au sol. Jeanne (1948), Denise (1945) et Nicole (1951) qui habitent chacune à la Halvêque depuis 1973 perçoivent leurs immeubles comme leur aire de voisinage. Denise n'a plus de relations avec ses voisins contemporains, mais fréquentait ses voisins à l'échelle de l'immeuble lorsque ses enfants étaient jeunes et a conservé cette aire de voisinage. Nicole a elle aussi une aire de voisinage qui correspond à son immeuble et fréquente plusieurs voisins à plusieurs étages différents, de même que Jeanne.

Nous faisons l'hypothèse que le cadre de la cohabitation entre voisins au sein des

logements collectifs de la Halvêque facilite une aire de voisinage étendue à l'ensemble de l'immeuble. D'abord parce que les conditions de logement dans les grands ensembles permettent des rencontres entre voisins. On constate en effet la présence d'espaces partagés par les habitants d'un même immeuble. Ce que les enquêtés nomment les « *parties communes* » sont les parkings, les boîtes aux lettres, l'ascenseur ou le local poubelles. On retrouve également et nous l'avons vu des lieux communs extérieurs aux immeubles, avec notamment des jeux pour enfants et une pataugeoire. Ensuite, l'appartenance à un même immeuble permet un partage d'expériences entre habitants, comme avoir les mêmes conditions de logement ou avoir emmené ses enfants à la même école. Jeanne nous explique par exemple avoir eu à mener une lutte contre une invasion de cafards qui a rapproché les voisins de son palier. De plus, à la Halvêque, des associations comme la CSF, Récup'Halvêque et ACCOORD travaillent aussi à créer des solidarités entre habitants. Enfin, les voisins dans les immeubles d'habitats sociaux sont proches socialement les uns des autres en raison des conditions de recrutement dans ces espaces. La récurrence de la fréquentation de ces communs, des proximités sociales et des expériences résidentielles collective permettent au cours des années l'extension de la perception de l'aire de voisinage à l'immeuble.

Nous avons souligné la variabilité des aires de voisinage des vieilles personnes de la Halvêque et la Beaujoire que nous avons rencontrées selon l'articulation de leurs trajectoires sociales et résidentielles, leur ancienneté au sein leur logement. Nous avons vu que la densité résidentielle au sein des immeubles homogénéise les aires de voisinage des habitants de ces espaces. Au sein de ces différents cadres s'exercent plusieurs manières de voisiner. Les manières de voisiner sont importantes pour les vieilles personnes en ce qu'elles révèlent une part des rapports qu'elles ont avec leur lieu de vie. Dans la prochaine section, nous verrons que les conventions selon lesquelles voisinent les habitants de la Halvêque sont liées aux relations sociales dans lesquelles ils sont insérés.

4.2.2 – Les conventions de voisinage

Les habitants âgés du quartier qui ont répondu à notre enquête ne pratiquent pas

tous le voisinage selon les mêmes conventions. Les rencontres entre voisins sont ritualisées et on observe au sein de notre panel deux définitions des conventions de la sociabilité entre voisins : le voisinage fragmenté et le voisinage communautaire. Nous excluons une définition interactionniste qui nous semble trop complexe pour notre objet (BECKER – 1988) et nous appuierons sur une définition profane de la *convention* comme un accord informel conclu entre des personnes pour créer, modifier, éteindre, ou transférer des obligations. Nous parlons ici de convention du voisinage pour souligner néanmoins que toute interaction de voisinage est négociée par les participants qui produisent chacun des définitions de la situation (THOMAS *in* GRAFMEYER,- 1978). Bien qu'elles soient encadrées par des définitions juridiques, les conventions de *bon voisinage* portées par les acteurs sont largement informelles et produites par les acteurs eux-mêmes en référence à leurs trajectoires sociales et résidentielles.

Nous présenterons d'abord le voisinage fragmenté, ensuite le voisinage communautaire.

Chercher l'indépendance : le voisinage fragmenté.

Pour la majorité des personnes du panel, les relations entre voisins sont régies par la convention du voisinage fragmenté, c'est-à-dire que les voisins sont d'accord pour conserver une relation entre voisins non ou peu personnalisées. Druhle la définit comme une convention qui institue les relations de voisinage à l'extérieur des domiciles. Il compare la sociabilité fragmentée aux relations entre habitants d'un archipel : « *personne n'a une vision totale de l'ensemble des voisins parce qu'ils forment des groupuscules séparés, car les lieux de rencontre sont multiples et variés ; seules quelques personnes arrivent à établir des ponts entre ces petits groupes. Cependant, les échanges à l'extérieur de chez soi fournissent la garantie de l'indépendance et permettent de poser un principe d'équivalence entre voisins* » (DRUHLE et Al -2007). Par un prisme phénoménologique, « *voisiner selon ces conventions doit faire sortir l'autre du « méconnaissable » et doit permettre sa « reconnaissance », mais en même temps exige que soient sauvegardées la « préservation de soi » et la « préservation de l'autre »* » (DRUHLE et Al – 2007). Jeanne le dit à sa manière, mais avec des mots similaires à ceux de plusieurs enquêtés : « *on se connaît depuis 30 ans mais on n'est pas les uns chez les autres* ». Suzanne voisine aussi selon ces conventions.

Simone exprime en accord avec cette convention son besoin de distance vis-à-vis de ses voisins et insiste sur son souhait de conserver son indépendance à leurs égards. Pour elle qui est propriétaire de son logement et possède une allocation de retraite importante, la convention du travail entre voisins exclut le *Chez-Soi* (CHOLLET – 2015) et limite les rapports entre voisins à une conversation improvisée : « [*>Simone*] : *j'aime bien parler mais je ne veux pas que ce soit une obligation (hes) il faut que ce soit spontané / je m'en vais en course et la voisine est dans sa petite cour en train de désherber / bon bah je vais m'arrêter discuter ça pas de problèmes (rires)* ». Il s'agit pour les voisins de se saluer et de s'en tenir à une conversation imprévue et impersonnelle. Simone nous dit à ce propos qu'elle n'a jamais entretenu de rapports personnalisés avec ses voisins, même avant de vivre à Nantes. Dans une tradition bourgeoise de protection de la vie intime, Simone sépare ses sphères de relations et refuse une inclusion des voisins dans la vie de sa maisonnée. Dans la citation, Simone se distingue de sa voisine qui noue des relations de voisinage sur une forme communautaire. En parlant des « *appartements* », Simone se distingue socialement vis-à-vis de ce qu'elle perçoit comme les relations de voisinage pratiquées au sein des mondes populaires.

«[>Simone] : j'aimerais pas qu'on vienne toujours frapper à ma porte / bah ça dans les appartements ça arrive souvent / « j'ai oublié d'acheter mon sel alors j'veis chez la voisine » et on en profite pour discuter pendant trois heures (rires) / ça non / je ne suis pas d'accord / [...] ma voisine dès qu'elle voit quelqu'un elle l'accoste / d'ailleurs le jour où j'ai déménagé elle est venue se présenter (rires) / elle a pas perdu de temps / « bonjour j'suis votre voisine ' »(rires)/ '« faudra venir » (hes) voilà // |--| [>Enquêteur*] : c'est pas dans vos habitudes |--| [*>Simone*] : Non j'aime pas ça » [78 ans / habite seule dans une maison de la Beaujoire / arrivée en 2002 / comptable / pas militante / corps fragile]*

Les refus de cette convention apparaissent peu dans les entretiens mais en révèlent les principes. Simone nous montre qu'elle ne refuse pas les relations avec sa voisine, mais certains types de relations de voisinage qui sont personnalisés et se situent dans le *Chez-Soi*, que nous définirons comme communautaire. La convention du voisinage fragmenté apparaît comme le socle minimal de l'interaction de voisinage, acte non-obligatoire mais « *citoyen* » pour parler comme DRUHLE. Comme nous le montre le couple que forment Suzanne et Michel, le refus de cette convention peut nuire à la

poursuite de l'interaction entre voisins. Boulevard des Batignolles, pour une paire de voisins aux maisons adjacentes l'une de l'autre, l'usure du corps de l'un des voisins construit une distance entre les deux ménages qui semble empêcher au travail entre voisins de s'établir. En effet, Michel porte son âge par son attitude et son corps et, étant malvoyant et malentendant, ses voisins doivent mettre en place une stratégie pour le saluer et se faire reconnaître par lui, ce que ses nouveaux voisins ne font pas. Michel n'a ainsi jamais rencontré un couple de voisins et sa compagne nous en parle lors d'un entretien.

« [[>]Suzanne] : j'ai déjà rencontré quelques fois les nouveaux voisins et je leur ai dit « mon mari est malvoyant et il ne vous dira pas bonjour il ne vous reconnaîtra pas / il faut lui dire qui vous êtes » / ils le savent et au lieu de se présenter quand ils voient mon mari ils restent dans leur voiture et ils attendent qu'il passe pour sortir / c'est pas sympa (VF) / c'est des jeunes / ils peuvent sortir de leur voiture et dire qui ils sont (VF) / qu'ils aillent se faire foutre et puis c'est tout (hes) voilà notre voisinage monsieur / c'est pas nous qui voulons pas le contact parce qu'on ne se serait pas invité mais quand même » [90 ans / habite avec son compagnon dans une maison de la Beaujoire / arrivée en 1964 / travail artisanal non-déclaré / pas militante / corps usé]

Dans une perspective micro-sociologique, Erving GOFFMAN nous dit que la première rencontre est l'occasion pour chacun des individus en présence de projeter une image d'eux-même qui sera interprétée par les acteurs à partir des trajectoires sociales de chacun (GOFFMAN – 1973 T1). Ainsi et comme dans toutes les interactions, les voisins seront amenés à négocier un consensus permettant la rencontre, ce que nous avons nommé *convention*. Le fait de voisiner selon la même convention apparaît comme rassurant pour les acteurs en interaction. Les premières impressions, elles, offrent de construire l'interaction sur des bases communes, chacun présentant ce qu'il souhaite de lui ; et s'adaptant à l'autre. Depuis le schéma élaboré par l'auteur de *la mise en scène de la vie quotidienne*, le discours de Suzanne nous expose trois phases au cours desquelles s'est élaborée cette relation de voisinage. D'abord, la première rencontre a été pour Suzanne le temps d'une négociation de la relation au cours de laquelle elle a donné des informations sur elle et Michel à ses voisins sur la manière d'entrer en contact avec son mari. Nous interprétons cette action comme une solidarité vers Michel en ce que la tâche ici portée par Suzanne aurait pu lui permettre d'instaurer des solidarités de voisinage alors

que nous l'avons vu, Michel ne sort qu'à l'Eco-Point. Dans un second temps et informés de la situation de Michel, les voisins ont agi et se sont adaptés en travaillant à ne pas se faire connaître de Michel : « *ils restent dans leur voiture et ils attendent* ». Suzanne, sûrement en coordination avec Michel, interprète ici et dans un troisième temps de la relation le refus par leurs voisins de saluer Michel comme un obstacle à la construction d'un lien : bien qu'elle ait pu discuter avec ces voisins dans le passé, elle ne souhaite aujourd'hui plus perpétuer la relation en raison de l'attitude des voisins vis-à-vis de son conjoint « *qu'ils aillent se faire foutre* »⁴⁰. Suzanne ne cache ainsi pas son énervement devant ce refus de relations de voisinage qu'elle perçoit comme une injustice subie par son mari de la part de voisins.

Après avoir évoqué la convention de voisinage fragmentée, nous nous pencherons sur un autre modèle de relation : la convention de voisinage communautaire. Ce modèle s'oppose aux relations fragmentées en ce que les relations de voisinage sont personnalisées et se déroulent au sein des domiciles.

Chercher les interdépendances : le voisinage communautaire.

Trois enquêtés voient de manière communautaire. Nous définirons le voisinage communautaire comme une pratique de voisinage qui permet des liens de forte intensité entre voisins. Les personnes qui adoptent ce style de voisinage se fréquentent aussi les uns chez les autres : le chez-soi semble ainsi être l'espace d'une relation personnalisée entre voisins.

Les trois femmes vivent seules au sein de leurs ménages. Elles sont aussi toutes les trois parmi les plus anciennes habitantes de leur rue ou immeuble. Yvonne et Marie-

40 Il est ici difficile de qualifier la teneur des mots « *qu'ils aillent se faire foutre* » dont l'usage est largement différencié dans la langue française orale selon la population et le contexte des discours. Ici, nous qualifions ses propos de grave. D'abord, les mots exprimés en situation d'entretien sont les seuls mots familiers prononcés par Suzanne en plus de six heures de bandes. L'auteure, Suzanne, qui a 90 ans et qui a été élevée « *chez les sœurs* », a maintenu lors des rencontres un registre de langage soutenu. De plus, bien qu'au cours du temps se soit entre nous noué une relative proximité, nous maintenons avec Suzanne et Michel une relation professionnelle qui est justement visible dans le langage qu'eux et nous utilisons lors de nos rencontres. Nous les appelons Madame et Monsieur, eux font de même et nous nous vouvoyons (ce que plusieurs enquêtés ne font pas, sûrement en raison de notre âge supposé en référence à notre statut d'étudiant).

Christine habitent une maison qu'elles occupent depuis les années 1950, Nicole est arrivée à la Halvêque avant même que les travaux des immeubles HLM de la Halvêque ne soient terminés. Elles ont aussi toutes les trois participé aux luttes sociales qui ont agité le quartier. Yvonne et Marie-Christine depuis l'époque des Batignolles, l'une avec le Parti Communiste, l'Union des Femmes Françaises et le Comité de Quartier, l'autre avec les catholiques et les associations familiales. Nicole quant à elle n'a pas vécu son enfance dans un environnement populaire (elle a été exclue de son milieu parce qu'elle a divorcé alors qu'elle était enceinte), mais s'est investie dans le quartier au cours des années 1970 avec la CSF et a noué des amitiés avec certains catholiques originaires des cités des Batignolles. Les trois femmes bénéficient d'une forte reconnaissance au sein du voisinage pour leurs actions militantes.

Nicole (1951) habite dans les logements sociaux de la Halvêque. Elle rend souvent visite à ses voisins, nouant même avec eux des relations intenses. Elle valorise l'aide qu'elle apporte à ses voisins, par exemple en gardant les enfants de sa voisine ; tout comme elle valorise l'aide qu'elle reçoit d'autres voisins, par exemple pour faire les courses. Elle est également intervenue pour participer au rétablissement d'une relation amoureuse entre deux membres d'un ménage voisin, ce qui rend visible le caractère personnalisé de ses rapports avec ses voisins. Nous attribuons ces pratiques contemporaines à la composition passée de la famille de Nicole qui a pu lui donner des habitudes de voisinage : elle fut éloignée de sa famille alors qu'elle était mère célibataire. De plus, Nicole a pris des habitudes de voisinage communautaire par la configuration de son palier, fait d'un ensemble stable pendant plus de trente ans de six ménages voisins à un même étage qui partagent des points communs en termes de parcours de vie et une proximité économique. En plus de ces habitudes, le présent s'explique aussi plus directement par le contemporain. Aujourd'hui, n'ayant aucun petit-enfant, Nicole est en quelque sorte déchargée du travail familial et a pu s'investir dans les relations de voisinage (ainsi que nous l'avons vu, plus largement dans sa vie de quartier). Nous avons aussi vu que Nicole, par les compétences acquises à la fois au sein des sphères professionnelle, familiale et militante, est en capacité d'apporter une aide à ses voisins, à l'image d'un couple de personnes sans-papiers d'une trentaine d'années dont elle nous a beaucoup parlé et auprès desquels elle s'est engagée pour leur permettre d'obtenir le statut de réfugiés politiques.

Marie-Christine (1929) a une trajectoire particulière qui lui permet aujourd'hui de

voisiner sur une forme communautaire, ce que nous expliquons par les habitudes qu'elle a prises par son intégration dans des réseaux de solidarité issu des cités Batignollaises et son militantisme au sein des associations chrétiennes comme la JOC. Elle n'a cependant pas circonscrit son voisinage aux anciens habitants des cités en bois ce qui signifie pour nous qu'elle ne limite pas ses actions à un seul contexte socio-historique. Elle a noué des sociabilités sur le modèle des cités, c'est-à-dire communautaire, avec les voisins de sa rue arrivés après les Batignolles, notamment ceux qui habitent la rue depuis plus de 10 ans. Elle est bien connue d'eux et c'est d'ailleurs quand l'enquêteur a parlé avec un habitant de sa rue qu'elle nous a été présentée. Marie-Christine explique avec beaucoup de réflexivité mettre en place des stratégies pour nouer des liens avec les habitants du quartier. Elle se déplace ainsi uniquement à pied dans son quartier et utilise ce mode de déplacement pour rencontrer et discuter avec des voisins, ce qu'elle nomme avec un sens singulier du second degré « *faire le trottoir* ». Marie-Christine s'approprie la rue qui est pour elle un espace depuis lequel elle fait des rencontres et par lequel elle peut inviter certains des individus ainsi rencontrés chez elle. Elle bricole avec la rue contre un usage de circulation selon une logique d'occupation afin d'y nouer des sociabilités. Elle occupe l'espace malgré un corps inadéquat à la situation car Marie-Christine est malvoyante.

*« [**>**Marie-Christine] : Mme Dubray (Michel et Suzanne) maintenant accepte mais ça a été très très long / mais il faut y aller tout ça et ils ne veulent pas venir pour éviter de déranger / Mme Vatter c'est pareil / elle dit qu'elle n'aime pas trop sortir et qu'elle n'a pas le temps / je lui demande « vous faites quoi de vos journées ? » / elle me dit « le ménage le repassage » / je lui dis « vous avez une aide ménagère qu'est-ce que vous lui donnez à faire » / j'y vais jusqu'au bout mais il n'y a pas moyen / « vous savez que vous pouvez venir quand vous voulez » et je le sais (VF) « et quand votre fille n'est pas là pour faire vos courses vous savez qu'on est là » / mais oui mais oui / ça ils sont (hes) c'est comme ça / j'irais pas comme ça n'importe où mais je vais facilement chez les gens / pas n'importe qui non plus mais / alors les Dubray me disent que je connais plein de gens et que je connais les nouvelles du quartier mais / mais il faut sortir aussi un petit peu / moi je fais le trottoir (VF) / ça veut dire je marche à pied et je parle aux gens » [90 ans / habite seule dans une maison de la Beaujoire / arrivée sur le quartier en 1934 / Aide-ménagère / militante / corps usé]*

La trajectoire de Marie-Christine est ancrée dans l'histoire ouvrière du quartier.

Marie-Christine, nous en avons parlé, habite le secteur depuis son enfance : d'abord dans les cités ouvrières à partir des années 1930. Sa trajectoire professionnelle est liée à la compagnie Batignolles où elle a travaillé comme *secrétaire aux écritures* avant d'avoir des enfants, c'est-à-dire dans l'après-guerre. Plus qu'une carrière professionnelle, c'est la trajectoire familiale de Marie-Christine qui est liée à l'usine des Batignolles car sa mère, son beau-frère et son mari s'y sont employés. Marie-Christine quitte les cités ouvrières pour accéder avec son compagnon à la propriété immobilière en 1955 dans une maison située à deux pas des cités ouvrières et à moins de 100 mètres de l'ancienne église du secteur. Elle habite aujourd'hui toujours dans la même maison.

L'emplacement de la maison qu'occupe Marie-Christine n'est pas le fait du hasard. Elle est en effet adepte de l'Église catholique et s'est largement investie au cours de sa vie dans les organisations catholiques ouvrières du quartier. Elle n'a cessé de participer aux œuvres de la paroisse locale : elle a fréquenté le patronage quand elle était enfant, s'est engagée à la Jeunesse Ouvrière Chrétienne Féminine puis à la Confédération Française des Travailleurs Chrétiens et au sein des associations familiales à l'âge adulte. Elle participe aujourd'hui toujours aux offices de l'Église locale et prend part au Club de la paroisse. Marie-Christine accorde beaucoup d'importance dans son récit de vie aux capacités de mobilisation et de transformation sociale des organisations catholiques ouvrières du quartier par *l'entre-aide*, ce qui - entendu dans le sens jociste qu'elle donne à ce mot - signifie solidarité entre pairs. La vie de Marie-Christine est emblématique de la trajectoire des catholiques dans les cités ouvrières. Ainsi, après avoir fréquenté les mouvements d'Action Catholique et comme beaucoup de jociste, elle s'est mariée avec un jociste (Bellouet - 2001). Marie-Christine nous raconte à ce propos qu'elle a eu le *coup de foudre* quand elle l'a vu s'exprimer lors d'une assemblée générale de travailleurs de l'usine des Batignolles. Elle a aussi vécu une ascension sociale par l'école et a participé au mouvement d'autoconstruction mis en avant par les organisations ouvrières catholiques au cours des années 1950. Enfin, Marie-Christine et son compagnon ont travaillé au sein du cercle familial pour leurs enfants afin de leur faciliter une ascension sociale par l'école. La fille de Marie-Christine fut ainsi kinésithérapeute avant son passage à la retraite.

L'intégration de Marie-Christine au quartier au sein d'un réseau d'habitants catholiques des cités ouvrières a été très intense et sur une forme communautaire, ce que DRUHLE compare à une vie insulaire. Joëlle DENIOT nous parle elle depuis une perspective matérialiste des conditions des sociabilités dans les cités ouvrières qu'a connu

Marie-Christine (DENIOT – 1983). La sociologue nantaise explique que l'usine et les cités des Batignolles formaient un lieu de vie où se « *superposent sociabilités professionnelles et résidentielles* ». Cette unification des espaces de travail et hors-travail créa selon elle une « *communauté soudée de batignollais, relativement homogène socialement, consciente d'elle-même et de ses intérêts de classe* », comme l'illustre ici la perpétuation des solidarités communautaires au sein du réseau des catholiques des cités ouvrières plus de 50 ans après la destruction des cités. Marie-Christine qualifie ainsi ses voisins d'« *amitiés de quartier* ». Grâce à une immobilité résidentielle, les membres de ce réseau de paroisse n'ont pas seulement participé aux mêmes luttes, mais se sont aussi fréquentés régulièrement les uns chez les autres, sont partis en vacances ensemble et se sont mutuellement porté assistance au cours de leur vie. Une partie d'entre eux sont également allés dans le même EHPAD où Marie-Christine est aussi pré-inscrite. Ici, nous illustrons la perpétuation des solidarités entre anciens catholiques des cités par le souvenir raconté par un membre de ce réseau, Robert (1920), qui vivait jusqu'en 2019 dans l'EHPAD susnommé.

*« [**>Robert**] : Marcin n'était jamais retourné en Pologne / il avait dit à un moment « je voudrais bien aller dans mon pays » / et il avait 92 ans et il avait un cancer et une sonde urinaire mais on s'était renseigné et le docteur nous avait dit « faut l'emmener parce que ça met pas sa vie en danger » / alors on lui a proposé et dit ce qu'on envisageait / et il a dit « oh lala c'est le plus beau bonheur de m'emmener comme ça » parce qu'il pouvait plus conduire / alors on est parti quinze jours trois semaines / on a été très bien reçus par la famille et ils nous ont accueilli avec un air de chant populaire / c'était (hes) / il était heureux comme tout ». [**Robert / aurait aujourd'hui 99 ans / habite en EHPAD hors du quartier / comptable à l'usine des Batignolles / arrivé sur le quartier il y a 95 ans / militant / corps usé**]*

Les solidarités reçues par ces voisins sont exprimées avec beaucoup de joie par Marie-Christine quand elles se sont jouées face à la maladie et à la mort. Les solidarités dont elle nous parle sont portées par le réseau des femmes catholiques du quartier au sein duquel les sociabilités des cités ouvrières ont perduré au moins jusqu'aux années 1990. Marie-Christine hésite d'ailleurs sur la date de destruction des cités en bois lors de l'évocation de l'un de ses souvenirs de solidarité. Ce qui est défini par les acteurs comme « *l'entre-aide* » a été très intense à la période où sa fille et son compagnon sont décédés.

Lors de l'hospitalisation à domicile de son compagnon, le voisinage a en effet pris en charge un travail d'aide en effectuant des transferts matériels réguliers et répétés. Ceux-ci consistaient en la prise en charge d'une part de son travail vers son mari pour qu'elle puisse se reposer. Cette pratique n'est pas sans nous rappeler les emplois d'aides familiales mis en place par les Caisses d'Allocations Familiales dans l'après-guerre, déjà avec le soutien des catholiques par les associations familiales. On peut d'ailleurs

*« [**>Marie-Christine**] : j'ai eu mon mari qui a fait l'hospitalisation à domicile / j'ai trouvé une solidarité incroyable (AV) / je crois que Marthe (VF) mais j'en sais rien / avait organisé que tous les jours en début d'après-midi une copine à moi venait m'aider pour que je puisse aller me reposer / comme mon mari avait une perfusion il fallait le surveiller / il ne parlait pas il était (hes) il ne bougeait pas mais il fallait une surveillance / et tous les jours je ne savais pas qui allait venir mais il y en a une qui venait / les infirmières n'en revenaient pas / c'était incroyable cette bande-là (AV) la solidarité qui continuait / c'était des filles qui avaient habité les cités bien qu'il n'y ait plus de cités à ce moment-là (hes) // je suis sûre que si pourtant // je sais pas si ça se ferait maintenant / si on connaît un voisin on l'aide mais peut-être pas à ce point-là // et j'avais mes deux enfants qui prenaient le relais le week-end / des fois je leur mentais aussi pour pas qu'ils viennent trop / je leur disais que j'étais occupée pour ne pas être une charge / on n'était pas une charge mais quand même on n'aime pas ça / mais oh lala (AV) j'avais des copains et des copines pas mal » [90 ans / habite seule dans une maison de la Beaujoire / arrivée sur le quartier en 1934 / Aide-ménagère / militante / corps usé]*

Les solidarités entre voisins ne se jouent pas uniquement face à la maladie ou la mort, mais aussi au quotidien. Depuis le décès de son mari qui conduisait leur voiture, Marie-Christine a reçu l'aide de plusieurs voisins/amis pour son transport vers un magasin afin d'obtenir de la nourriture. Parmi les trois couples de voisins solidaires, un seul appartient à la paroisse. Marie-Christine a également beaucoup de liens avec sa voisine qui a trente ans de moins qu'elle : elles se fréquentent et se connaissent de façon intime depuis plus de 40 ans par des conversations personnelles et des transferts matériels. Marie-Christine nous dit à propos de sa voisine « je la vois régulièrement / elle me dit « t'es ma deuxième maman » / elle est très attachante très gentille ». L'aide que cette voisine apporte à Marie-Christine pour l'obtention de nourriture est un contre-don différé à des aides

passées, Marie-Christine l'ayant par exemple aidée pendant deux ans pour qu'elle puisse apprendre à écrire et obtenir un avancement sur le plan professionnel.

« [*>Marie-Christine*] : il y a encore quelques années Mr et Mme DAROU m'emmenaient faire les courses / et après ça a été les MARTIN mais les MARTIN sont partis et après ça a été Mr et Mme LAMOUIX mes voisins / c'est arrivé parce que des fois je les rencontrais chez Leclerc et je leur ai demandé s'ils pouvaient m'emmener et qu'ils m'ont dit « avec plaisir » / alors on y allait et on partait de bonne heure / avec eux ça a duré deux ans » [90 ans / habite seule dans une maison de la Beaujoire / arrivée sur le quartier en 1934 / Aide-ménagère / militante / corps usé]

Nous l'avons vu, plusieurs femmes voisaient selon une convention communautaire. Yvonne ne peut aujourd'hui plus se déplacer, mais elle parvient malgré ce handicap à voisiner sur ce modèle. Elle n'a pas besoin de sortir de son domicile pour occuper la rue et entrer en relation avec les personnes qui passent à sa portée depuis la chaise de sa salle à manger. Pour ce faire, les positions de sa chaise, de la fenêtre et de la télévision ont des influences stratégiques : tels que ses meubles sont disposés, elle peut regarder la télévision et l'extérieur depuis le même angle. Quand Yvonne aperçoit par la fenêtre un voisin qu'elle connaît, elle utilise tant sa voix que son corps pour se faire remarquer. Yvonne dit ainsi « *bonjour* » à (presque) tous les gens qui passent⁴¹. Nous l'avons vue utiliser plusieurs fois l'expression « *bonjour voisin* » pour souligner le lien qui l'unit avec le passant quand celui-ci est un voisin qu'elle connaît. Nous n'avons pas compté le nombre de réponses et de non-réponses, mais nous avons surtout vu des gens qui saluent Yvonne.

Quand quelqu'un lui répond, plus encore si elle le connaît, Yvonne l'invite à prendre une collation, souvent un verre de vin ou une part de gâteau. Bien sûr, tout le monde n'accepte pas, mais Yvonne accentue par ses invitations la proximité entre elle et ses voisins, l'invitation ayant un effet performatif. Pour permettre à ses invités d'entrer chez elle sans qu'Yvonne soit obligée de se lever, son infirmière ouvre sa porte chaque matin et ne la ferme que le soir. Yvonne fréquente par la rue des voisins hétérogènes. Avec son voisin de 85 ans, elle échange son journal et parle politique. Avec un père célibataire d'une trentaine d'années au chômage qui habite dans sa rue, elle échange des services :

41 Carnet de terrain – novembre 2018.

elle a déjà gardé ses enfants, l'aide en apportant ses bouteilles de vin à la poubelle. Nous avons aussi déjà rencontré chez Yvonne un urbaniste d'une quarantaine d'années qui travaille à Paris et habite à Nantes, une femme veuve d'environ 80 ans, etc. Yvonne entre aussi en relation avec les personnes qui travaillent dans sa rue, comme le facteur qui la salue tous les jours, à qui elle achète régulièrement des timbres pour le faire entrer chez elle et qui emporte le courrier qu'Yvonne veut déposer à la boîte aux lettres située dans sa rue, mais qu'elle ne peut pas atteindre seule. Comment comprendre les pratiques de voisinage d'Yvonne ? Elle possède comme Marie-Christine une trajectoire liée à l'histoire ouvrière du quartier et porte d'ailleurs la mémoire des communistes des Batignolles. Pour Yvonne, l'invitation entre voisins est valorisée en tant que pratique politique qui permet de construire des liens et est justifiée par la mémoire des cités ouvrières. Elle invoque plusieurs fois au cours des entretiens la figure de la « table » comme l'espace autour duquel Yvonne noue des liens sociaux.

. « [*>Yvonne*] : ma mère avait toujours une assiette en plus pour quelqu'un qui venait en plus parce que mon père (syndicaliste) invitait souvent des gens à dîner / des ouvriers comme des grands hommes / je me souviens de mon père et de Gilbert DECLERCQ qui préparaient les grandes grèves de 48 pendant des heures [...] [*>Enquêteur*] : où voudrais-tu que l'on fasse une photo de toi ? |--| [*>Yvonne*] : ici à ma table / c'est ma table qui me représente le mieux / ma table c'est la convivialité c'est le partage / il y a tout le monde autour de ma table / des ouvriers / des enseignants des syndicalistes / des sociologues / tout le monde » [*90 ans / habite seule dans une maison de la Beaujoire / cadre de la fonction publique / arrivée en 1936 / militante / corps usé*]

Ensuite, sa pratique du voisinage lui est permise par la configuration de sa rue où les voisins sont réunis en force collective dont Yvonne, en quelque sorte, est la patronne. En effet, Yvonne, par sa direction de l'association des voisins du lotissement pendant près de vingt ans, y possède une légitimité qui lui permet d'être reconnue de tous, bien qu'aujourd'hui elle ne puisse plus jouer ce rôle. C'est peut-être la présence de ce groupe uni de voisins qui permet à Yvonne de ne pas se sentir vulnérable dans les situations décrites ici. L'action d'Yvonne n'est aussi possible que grâce à la position de sa maison dans son lotissement : elle habite à l'entrée de la Rue, ce qui lui permet de voir depuis sa fenêtre de nombreux voisins qui doivent passer devant chez elle pour accéder à leur

logement. Pour mener à bien sa tactique, Yvonne qui ne peut pas se déplacer utilise le trottoir comme une partie de son domicile. La fenêtre permet ainsi par Yvonne à de garder un lien avec son quartier.

Nous avons vu deux conventions de voisinage portées par des vieilles personnes du quartier. Ces conventions sont autant de rapports à son voisinage et son lieu de vie, produits de trajectoires diversifiées. L'articulation de la trajectoire sociale de l'habitant avec son quartier, plus que les autres facteurs, semble faire s'orienter nos enquêtés vers l'un ou l'autre des pôles des manières de voisiner que nous avons nommés communautaire ou fragmenté. Nous aborderons dans cette dernière section de manière compréhensive les relations de voisinage dans lesquelles sont prises les vieilles personnes que nous avons rencontrées.

4.2.3 - Des sociabilités de voisinage essentiellement intragénérationnelles

Les discours des vieilles personnes interrogées mettent en avant la force des relations intragénérationnelles au sein des voisinages du secteur. Lors de ce développement, nous définirons l'expression génération au sens du concept de génération sociale élaboré par Karl MANNHEIM (MANNHEIM – 1929). Il considère une génération sociale comme un ensemble de personnes ayant à peu près le même âge et qui ont de ce fait partagé des positions communes face à un contexte propre ou des événements. Chaque génération est le produit d'un « *contexte social et historique spécifique qui construit une mentalité particulière, une façon de sentir et de penser déterminée, des goûts et des pratiques sociales communs* ». À propos du concept de MANNHEIM, MAUGER nous explique que chaque génération se distingue des autres par les influences qu'elle a reçues et le contexte particulier dans lequel elle a été façonnée. Ces contextes historiquement situés des différents « *modes de génération* » engendrent un « *style de génération* » (MANNHEIM in MAUGER – 2015). Ce que nous nommons les solidarités intragénérationnelles renvoient à des relations entre retraités d'âge proches.

Nous nous pencherons sur la perception de l'absence de liens de voisinage intergénérationnels par nos enquêtés puis tenterons une compréhension des liens intragénérationnels entre voisins du quartier. Nous verrons alors toute la friabilité dans le temps des liens de voisinage, spécialement des liens intragénérationnels.

Des relations difficiles à nouer avec les jeunes du voisinage

Plusieurs habitants âgés de la Halvêque nous ont expliqué que l'établissement de relations de voisinage entre les adultes qui ont des enfants et les vieilles personnes est rendu difficile par la faible inscription des adultes qui ont des enfants dans les solidarités de voisinage. Nous avons rencontré au cours de notre enquête assez peu de personnes jeunes et ne pouvons donc pas infirmer ou confirmer cette sociologie pratique. Pourtant, il semble que la présence d'enfants dans un ménage facilite l'établissement de solidarité de voisinage. Les personnes de notre panel nous ont en effet permis d'observer la force du travail d'éducation dans l'organisation des solidarités de voisinage. Héran nous dit à ce propos qu'au début des années 1980 les couples voisinent plus que les personnes seules et que « *la présence d'enfants multiplie les occasions de contacts avec d'autres foyers* » (HERAN – 1987).

Suzanne naturalise le fait qu'elle ne fréquente pas de jeunes voisins en référence aux positions dans les sphères professionnelle et familiale de chacun. Suzanne a toujours conservé une distance vis-à-vis de ces jeunes voisins consistant à ne pas entrer chez eux, ni les inviter ou pratiquer des activités de loisirs en commun, ce qu'elle nous dit par ces mots ; « *on était bien avec eux mais sans trop se fréquenter* ». Les ménages dont elle parle étaient tous composé de couples dont les parents ont environ 40 ans avec plusieurs enfants. Suzanne les perçoit trop occupés pour établir un contact avec elle, argumentant qu'elle souhaite ne pas les « *déranger* » en raison du temps nécessaire aux travaux professionnels et d'éducation des enfants. Cette naturalisation d'un quotidien occupé semble amplifiée par une perception populaire des professions d'encadrement exercées par ses voisins, c'est-à-dire de professions d'une position sociale toujours supérieure à Suzanne, son conjoint et ses enfants. Sa perception s'appuie toutefois sur un réel qui lui est accessible depuis sa fenêtre : la non-coordination des emplois du temps des différents voisins réduisent les potentialités de rencontre. Les personnes parmi ses voisins qui

travaillent peuvent ne pas être présentes dans la journée, ou en tout cas ne pas sortir de leurs domiciles selon les mêmes temporalités que Suzanne qui sort uniquement le matin. En nous référant aux professions des voisins de Suzanne, nous pouvons aussi faire l'hypothèse que ces voisins qui bénéficient de capitaux ont une vie tournée vers l'extérieur de la rue au sein de laquelle ils habitent, à l'inverse de Suzanne qui ne peut plus sortir du quartier. Suzanne n'est en effet que peu absente de chez elle : son ménage n'a pas de véhicule, elle-même a un corps usé, sort uniquement le matin et « *jamais tous les jours* » :

« [>Suzanne] : on ne leur disait pas trop bonjour au moment parce que vous voyez c'était des gens occupés et ils avaient des enfants jeunes / vous savez les jeunes ils n'ont pas le temps, ils s'en vont travailler et ils ont les enfants à préparer / comment voulez-vous qu'on dérange des gens comme ça c'était pas possible » [90 ans / habite avec son compagnon dans une maison de la Beaujoire / arrivée en 1964 / travail artisanal non-déclaré / pas militante / corps usé]

Marie-Christine perçoit elle l'absence de liens avec les jeunes en raison d'une transformation des manières de vivre entre voisins. Elle qui voisine sur le mode communautaire ressent des différences de socialisations particulièrement palpables entre les jeunes et les vieilles personnes : selon elle, les jeunes ne se parlent plus et ne vivent plus sur le quartier. Le renouvellement des voisins du quartier entraîne ainsi une perte du réseau relationnel, dont nous parlerons après. Elle ne parvient pas à voisiner selon des conventions voisinage communautaires avec des gens qui ne sont pas de sa génération.

« [>Marie-Christine] : oui mais dans l'ensemble aujourd'hui on se connaît beaucoup moins / moi je connais mes voisins parce que je suis là depuis longtemps / mais au fur et à mesure que les gens meurent les nouveaux qui viennent sont des jeunes qui travaillent / c'est pas pareil on a beaucoup moins de relations / comme les nouveaux qui habitent dans le haut du Boulevard je ne les connais pas / quelques fois quand je passe ils sortent de la voiture / ils ne nous regardent pas / ils ne cherchent pas / les jeunes prennent facilement leur voiture pour aller d'un point A a B et on ne les voit plus / les gens vivent à côté mais plus ensemble » [90 ans / habite seule dans une maison de la Beaujoire / arrivée sur le quartier en 1934 / Aide-ménagère / militante / corps usé]

Jacqueline regrette la faiblesse de ces relations de voisinage avec des adultes et

exprime pendant l'entretien son souhait de déménager de la Halvêque pour se rapprocher de sa sœur qui habite dans la banlieue nantaise. À 69 ans au moment de l'entretien, elle se percevait comme la plus âgée de son immeuble. Elle qui peine à sortir de chez elle en raison de l'escalier qui la mène à l'extérieur ne reçoit la visite que d'une femme de son voisinage, laquelle est bien plus jeune qu'elle. La relation que Jacqueline a pu créer avec cette femme en charge de trois enfants fut construite par un partage d'une tâche de travail éducatif à destination des enfants. Ce travail pris en charge par Jacqueline est supplémentaire à ses tâches et elle occupe la place de donatrice dans ces solidarités. Ce don est pour elle une tactique qui lui permet de « voir du monde » :

*« [**>**Jacqueline] : on ne se voit jamais / « bonjour bonsoir » / il y a que s'ils ont besoin de quelque chose qu'ils sonnent ou il faut vraiment que je tombe dessus pour les voir / il y a que quand ma voisine part elle me confie ses clés et quand le gamin rentre et que sa mère est pas là / il sonne chez moi et dit « c'est moi le voisin » / et j'ouvre pour leur donner la clef / ça me fait voir les gamins / les gamins on les voit c'est mieux que rien mais bon rarement je vois le monde / je suis toujours soit là / soit dans la salle à manger à mon bureau à faire mes mots croisés » [70 ans / habite seule dans un appartement de la Halvêque / arrivée en 1973 / employée de maison / pas militante / corps usé]*

Après avoir souligné la faiblesse des relations avec les adultes au sein des relations de voisinage, nous tenterons une compréhension des rapports de voisinage intragénérationnels.

Des relations de voisinage intragénérationnelles

Qu'elles se déroulent au sein des maisons ou des immeubles, la plupart des enquêtés nous disent que les relations établies entre voisins âgés à la Halvêque sont intragénérationnelles et nous l'avons jusqu'à présent seulement évoqué. Nous expliquons cette fréquentation des vieilles personnes par des vieilles personnes au sein du voisinage

par une appartenance à une même génération sociale, ainsi qu'à une proximité de position dans le présent. Les habitants d'un même quartier qui appartiennent aux mêmes générations ont en effet des expériences communes : avoir connu les caractéristiques du quartier, l'emploi dans la même période de l'histoire, avoir connu la vie familiale dans un certain contexte, avoir été socialisé à certaines époques du quartier, etc. L'appartenance à une même génération permet à des individus, pour le dire avec Mannheim, de partager « *des schèmes de perception, de représentation et d'action* ». Pour trois habitantes âgées du Boulevard des Batignolles, la reconduction des relations de voisinage se reconduit par exemple chaque année autour d'une galette des Rois. La vie de la rue et les temps de l'année religieuse font figure de socle commun entre les trois ménages voisins. Pour d'autres habitants, le partage se pratique autour de l'échange d'informations sur le quartier, sur le jardinage ou autour de la pratique de jeux comme le Scrabble.

La dimension intragénérationnelle peut faciliter la ressemblance entre les voisins et ainsi le partage d'une même perception du passé. Jacqueline et Odette (1945) sont par exemple amies depuis l'enfance et ont toutes les deux vécu dans les cités en bois dans l'après-guerre, nous racontant leurs souvenirs de la même école, de la même église et des mêmes figures du quartier. Marie-Christine a fréquenté un réseau générationnel de paroissien avec qui elle a vécu des expériences à l'âge adulte comme à la vieillesse.

Pour Yvonne qui ne peut pas sortir, les visites qu'elle reçoit de la part de son voisin sont évaluées positivement en raison d'une proximité sociale et politique qui est elle aussi une composante générationnelle. Ils sont tous les deux à la retraite : lui a 85 ans, elle 91 ans. Ils sont tous les deux marxistes, ont tous les deux participé aux luttes sociales de l'après-guerre jusqu'à la fin des années 68 et ont ainsi des trajectoires proches l'un de l'autre. Ils ont tous les deux été fonctionnaires et syndiqués : lui à l'école, elle à la Ville. Les deux voisins se ressemblent : un peu de capital économique, un peu de capital social, beaucoup de capital culturel. Les deux voisins partagent ainsi une idéologie politique commune sur le sens de l'Histoire qui est ancrée dans leur génération. Ce lien politique situé sert de *ressources sûres* entre les deux voisins (GOFFMAN – 1991). Chaque jour vers 18 heures, il vient échanger son journal avec celui d'Yvonne : elle lui donne Le Monde ou l'Humanité, lui lui donne Ouest-France. Lors de ces échanges de journaux, ce lien politique leur permet d'avoir une conversation parfois longue au cours de laquelle ils échangent leurs avis sur les actualités du jour. L'union entre les voisins se fait aussi autour d'un verre de vin qu'Yvonne offre à son voisin comme un contre-don à son déplacement, ce que les deux voisins semblent apprécier.

La dimension intragénérationnelle permet de partager des perceptions d'un présent qui se ressemble, par exemple pour nos enquêtés, du vieillissement. Marie-Christine nous parle ainsi d'une amitié qui s'est construite autour d'une maladie dont elle et son amie sont toutes les deux atteintes. Ce vécu d'une même incapacité (perdre la vue) permet un socle commun de connaissances et des échanges de stratégies, par exemple face aux soins. La compréhension du présent est redoublée par un vécu partagé de socialisations féminines chronologiquement situées et ancrées dans des conditions d'existences similaires qui produisent une ressemblance entre les parcours de vie des deux amies/voisines.

*« [**>Marie-Christine**] : elle a des problèmes avec ses yeux aussi / alors une semaine elle vient chez moi une semaine c'est moi qui y vais / et comme je comprends très bien ses problèmes de vue / on s'entend bien et on joue au Scrabble / on ne va pas chez le même médecin mais on va au même endroit / alors on se comprend pour bien des choses / elle n'a pas beaucoup été à l'école non plus / elle n'a pas eu son certificat d'études / et elle apprend et elle me dit « avec toi j'ose te demander comment on écrit tel mot » / elle sent que je la comprends aussi bien sûr / elle est très intelligente / ça n'a rien à voir l'école l'intelligence / mais je trouve qu'elle ne fait pas tellement de fautes / je pense que ça l'aide beaucoup de faire ce jeu-là / elle a beaucoup d'humour / on se moque mutuellement / si bien que je m'ennuie jamais avec elle » [90 ans / habite seule dans une maison de la Beaujoire / arrivée sur le quartier en 1934 / Aide-ménagère / militante /corps usé]*

Les relations intragénérationnelles ne sont pas actives que pour les personnes les plus vieilles de notre panel. Pour Nicole (1951) et ses voisins qui habitent à la Halvêque, les rapports sont intragénérationnels et les liens ont été établis dans leur jeunesse construisant au cours du temps un socle d'expériences résidentielles collectives et des interdépendances. Elle entretient encore aujourd'hui de « très bonnes relations » avec plusieurs voisins et est insérée dans un réseau intragénérationnel d'habitants de l'un des immeubles de la Halvêque. Nicole qui a élevé sa fille seule a en effet mis en place des réseaux de solidarité avec des voisins au cours de sa vie au sein d'une aire de voisinage qui correspond à son immeuble. Nicole qui n'a pas de voiture reçoit par exemple des solidarités quand elle doit faire un déplacement véhiculé.

Les relations de voisinage intragénérationnelles sont importantes pour les habitants que nous avons rencontrés sur le quartier. Nous avons ici vu que les solidarités intragénérationnelles dans lesquelles sont prises les habitants sont aussi liées à leurs rapports avec leur lieu de vie. Maintenant, nous évoquerons la friabilité des relations de voisinage pour les vieilles personnes, spécialement celles qui sont intragénérationnelles.

Des réseaux de voisinage friables avec l'avancée en âge

Nous définirons les relations de voisinages établies par les personnes âgées que nous avons rencontrées comme friables pour exprimer qu'elles peuvent facilement se désagréger⁴². Nous attribuons cette friabilité à deux facteurs : la dépendance de cette relation à l'emplacement du logement et l'usure du corps, allant parfois jusqu'au décès. D'abord, les mobilités résidentielles entraînent des recompositions du voisinage. Ensuite, malgré une immobilité résidentielle au cours du temps, le corps des voisins peut, à la vieillesse, affaiblir les réseaux de voisinage. Faut de données statistiques sur le renouvellement de la population au sein des logements sociaux Halvêque comme des logements du reste du quartier, nous ne pouvons pas mettre en comparaison la mobilité résidentielle du voisinage au sein des maisons, des logements sociaux et des autres appartements du lieu d'étude.

Les liens de solidarité acquis avec le voisinage au cours des années sont friables, comme nous le montre l'expérience de Simone. Elle qui a déménagé depuis Paris à Nantes suite à un divorce nous explique en effet que sa mobilité résidentielle lui a fait perdre son réseau de voisinage. Pour Suzanne et Michel, c'est la mobilité résidentielle de leurs voisins qui a affaibli leur réseau de voisinage. Le couple qui est propriétaire de sa maison Boulevard des Batignolles a eu au cours de sa vie de « *bons voisins* », mais a eu à subir un affaissement de ce réseau de voisinage au cours de la décennie 2010 en raison du déménagement des voisins avec qui ils avaient des liens. Le renouvellement des occupants des habitats voisins a ainsi engendré une perte du réseau de voisinage qui au moment de l'entretien émeut toujours Suzanne. Nous faisons l'hypothèse que cette émotion éprouvée à propos de la perte du réseau de voisinage par Suzanne est produite par sa solitude au moment de l'entretien.

42 Selon la définition donnée par le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales : <https://www.cnrtl.fr/definition/friable>

« [*>Suzanne*] : un jour Mr et Mme Bateau sont venus nous voir pour nous dire qu'ils déménageaient / et puis Mr et Mme Drean partaient plus tard / oh beh je dis « c'est pas vrai » (VF + tape sur la table) / ceux qui avaient les enfants sont partis aussi mais eux il y avait séparation (AV) / alors Camille (VF) avait 11ans au moment / ça fait 10ans elle doit avoir 20ans / je ne sais pas si elle se souvient de nous mais nous on les regrette » [90 ans / habite avec son compagnon dans une maison de la Beaujoire / arrivée en 1964 / travail artisanal non-déclaré / pas militante / corps usé]

Le corps amplifie aussi la fragilité des relations de voisinage en augmentant les coûts de l'entraide. D'abord, nous l'avons vu, Michel subit une discrimination de la part de l'un de ses voisins en raison de son handicap. Ensuite, Suzanne nous dit qu'elle refuse l'aide de ses voisins car ni elle ni son mari ne pourront instaurer un contre-don face à une aide éventuelle (MAUSS - 1950). Dans ces conditions, l'usure du corps peut être un facteur qui freine l'établissement de relations de voisinage, comme l'exprime Suzanne qui se décrit, elle comme son compagnon, incapables de rendre des services.

« [*>Suzanne*] on a un couple de voisins que j'ai déjà croisés à Leclerc et qui m'a proposé de me ramener (AV) / j'ai pas accepté pour l'instant ça va / si j'ai besoin un jour peut-être (hes) / -| [*>Enquêteur*] : pourquoi ? |- tant qu'on peut on ne demande pas de service et on ne se propose pas de rendre des services / mon mari était électricien et quand il pouvait (AV) / on a un voisin qui n'a rien compris et qui amène des objets à réparer à mon mari mais qu'est-ce que vous voulez qu'il fasse (VF) / il voit plus clair (VF) / même pour nous mon mari il ne peut pas alors c'est pas la peine / on ne peut pas rendre de services / on n'a plus de voiture car mon mari voit mal / pour le jardin on ne peut plus ôter de l'herbe / non on ne rend pas de service / hein Michel |--| [*>Michel*] : oui |--| [*>Suzanne*] : c'est pas qu'on n'aimerait pas mais c'est plutôt nous qu'en attendons mais ça notre fils peut pas » [90 ans / habite avec son compagnon dans une maison de la Beaujoire / arrivée en 1964 / travail artisanal non-déclaré / pas militante / corps usé]

Peut-être par auto-contrôle lors des enregistrements ou par socialisation féminine, Suzanne plaint son mari et ses enfants, mais se lamente peu sur son propre sort. Cependant, la solitude apparaît dans les situations d'enquête. L'isolement perçu comme

une solitude frappe lors des rencontres de face à face, transparaît peu dans les enregistrements des entretiens, moins encore dans les retranscriptions. Aller faire un entretien avec Suzanne est revenu pour nous à lutter pour d'abord réussir à débrancher l'enregistreur, ensuite à repartir de son domicile. Suzanne a établi des stratégies pour nous retenir chez elle comme nous faire s'asseoir, nous offrir de la nourriture et de la boisson. Suzanne possède également des techniques discursives, consistant notamment à ne jamais arrêter de parler ou à évoquer un sujet qui était l'objet d'une question lors de l'entretien au moment du départ de l'enquêteur. La solitude de Suzanne perçue par l'enquêteur est objectivable par la durée des rencontres, s'étalant sur trois ou quatre heures avec des entretiens faisant à chaque fois plus de 2h30. Nous faisons l'hypothèse que ce type de relation n'a été possible que par l'assurance de l'anonymat de ce qu'elle nous a confié et de la posture compréhensive de l'enquêteur, permettant à Suzanne d'avoir une personne à qui parler et qui ne la jugera pas.

La fragilité des solidarités intragénérationnelles à la vieillesse est aussi visible par le cas du groupe des anciens paroissiens des cités batignolaises, nous l'avons évoqué. Il ne reste de ce groupe aujourd'hui plus que Pierre et Marie-Christine. Pierre a subi un rétrécissement de son réseau relationnel, sûrement amplifié par la maladie d'Alzheimer de sa compagne qui lui fait passer du temps à ses côtés. Lui qui utilise une canne et peine à marcher a beaucoup pleuré pendant le premier entretien, très nostalgique d'un passé comblé par les solidarités et semblant épuisé par sa carrière d'aidant. Il n'est pas isolé de ses descendants, mais rend visite à sa compagne tous les deux jours bien qu'elle ne le reconnaisse plus aujourd'hui. La solitude qu'il décrit semble paradoxale car Pierre possède pourtant un ancrage fort sur le quartier : ancien commerçant dont le nom a été pendant 60 ans affiché sur sa maison, il est connu de beaucoup d'habitants, aussi pour avoir été l'une des chevilles ouvrières du patronage de l'église St Georges des Batignolles. Nous interprétons justement sa solitude au prisme des solidarités dans lesquelles il a été pris. En effet, après avoir été très entouré par des relations de voisinage communautaires tout au long de sa vie, il ne reçoit aujourd'hui l'aide régulière que d'une amie : Marie-Christine dont nous avons parlé plus tôt. Illustrant la perte lourde de son capital social avec son avancée en âge et celle de ses amis, il nous dit à son propos qu'elle est la seule de ses amies des cités ouvrières qui ne soit pas morte. Sans qu'il ne nous en ait parlé, l'engagement religieux de Pierre au sein du patronage et la perpétuation de sa fréquentation de l'église catholique du quartier lui offre cependant une intégration forte au sein d'un groupe où il est reconnu et où s'exercent possiblement des solidarités

de quartier, ou de solidarité de paroisse.

Les expériences de Nicole et Denise nous montrent la friabilité des relations intragénérationnelles de voisinage au sein des logements sociaux de la Halvêque malgré une aire de voisinage plus dense. Denise explique ainsi ne plus avoir aujourd'hui de relations avec ses voisins « *on connaissait les anciens mais ils sont partis* ». Nicole, nous l'avons vu, a conservé certains voisins. Elle qui est jeune, habite seule chez elle et voisine sur le modèle communautaire a vécu la friabilité des relations de voisinage par le déménagement de plusieurs des voisins de son palier avec qui elle avait établi des relations depuis son emménagement en 1973. Elle a aussi travaillé à retisser son réseau de voisinage avec ses nouveaux voisins, qui sont plus jeunes qu'elle. Nicole perçoit cependant une rupture entre les formes de relations de voisinages passées et présentes en raison de cette composante générationnelle. Les solidarités tissées par Nicole avec des voisins de la même génération sont présentées sur le mode de l'évidence « *ça se passe comme ça dans notre immeuble* » à l'inverse des relations intergénérationnelles à propos desquelles le discours révèle des difficultés dans l'établissement de la relation « *c'est plus la même chose* ».

[>Nicole] : je me suis occupée d'une personne âgée et handicapée dans mon immeuble pendant les dernières années / donc elle avait besoin d'aide pour les courses et on lui faisait / dans notre immeuble ça se passe comme ça / il y a une bonne solidarité entre les anciens / quand je suis arrivée on était que des jeunes / jusqu'en 2003 on est resté les mêmes sur le palier / des gens de ma génération / après j'ai eu des gens plus jeunes et des gens qui ont 40 ans |--| [>Enquêteur] : ça se passe comment ? |--| [>Nicole] : on peut s'entendre / moi il y a un voisin dont j'ai gardé les filles pendant les vacances mais les voisins que j'ai maintenant c'est plus difficile / au niveau de la propreté et tout ça c'est plus la même chose / mais il y a une bonne entraide chez les voisins qui sont arrivés et qui ne parlaient pas français et qui n'ont pas de papiers / mais pas pour (hes) pour faire des choses ensemble vraiment / même si j'ai essayé (hes) / j'ai vu que la situation se dégradait en face de chez moi et j'ai essayé de dire de venir avec nous et l'association mais non j'ai pas réussi » [68 ans / habite seule dans un appartement de la Halvêque / arrivée en 1973 / secrétaire d'accueil / militante / corps fragile]

Nicole, nous l'avons évoqué, a également subi le décès d'une voisine plus âgée

qu'elle et dont elle a pris soin. Le décès est ainsi un facteur fréquent du rétrécissement du réseau relationnel des personnes âgées. Marie-Christine (1929) a elle aussi perdu certaines de ses amies, de même qu'Yvonne (1928) ou Louise (1927). Le décès de nombreux amis a par exemple incité Yvonne à changer de répertoire téléphonique pour ne plus voir inscrit le nom des amis qu'elle a perdus.

La fragilité des relations de voisinage est amplifiée par l'usure du corps. Odette qui habite dans les logements sociaux nous explique ainsi que bien qu'elle soit insérée dans un réseau de voisinage, celui-ci est concentré autour des habitants arrivés au cours de la même génération qu'elle, c'est-à-dire des habitants qui habitent le quartier depuis les années 1970. Au cours du temps, ce premier réseau de « *ceux qui sont restés* » s'est largement rétréci et affaibli et ne peut aujourd'hui plus supporter la charge de l'entraide entre habitants. Odette impute aux usures du corps des membres du réseau comme à son propre corps cet affaiblissement. Odette n'entretient pas de relations avec les nouvelles personnes sont devenus ses voisins : « *ceux qui sont là on les connaît plus* ».

« [*>Enquêteur*] : vous trouvez qu'il n'y a pas assez de liens dans votre immeuble ? |--|

[*>Odette*] : non il y a beaucoup de gens qui sont partis / ceux qui sont là on les connaît plus et ceux qui sont restés sont malades / que voulez-vous chacun ses misères / il faut voir ce que c'est / il y a le monsieur qui a un cancer en haut / il est courageux pourtant / au-dessus aussi il y a des vieux mais ils ne sont pas très bien non plus / mais ce sont des personnes âgées que voulez-vous (AV) on a vieilli depuis 1972 / on avait tous une vingtaine d'années et ça fait déjà longtemps » [74 ans / habite avec son compagnon dans un appartement de la Halvêque / arrivée en 1973 / ouvrière / pas militante / corps usé]

L'inadéquation du corps de Odette et Jacqueline à l'espace du quartier amplifie la friabilité des relations de voisinage pour une raison de mobilité. Odette et Jacqueline sont amies depuis leur enfance et habitent à moins de 100 mètres l'une de l'autre. Pourtant les deux femmes éprouvent de la difficulté à se rendre visite l'une chez l'autre en raison des escaliers qui précèdent l'entrée de leurs appartements. Les aires de déplacement d'Odette et de Jacqueline sont réduites par cette inadéquation de leur corps avec l'espace.

Conclusion

Nous avons vu que tous les enquêtés n'accèdent pas aux mêmes lieux selon les mêmes modalités. D'abord, on remarque une perception et un usage des commerces différenciés au sein du panel selon des facteurs sociaux comme la santé, les revenus ou l'entourage. Ensuite, certains lieux sont accessibles pour certains et ne le sont pas pour d'autres, pour des raisons physiologiques ou davantage sociales comme le revenu ou le rapport au quartier. L'intégration des personnes âgées peut y être l'objet d'un travail de la part des occupants pour en permettre l'accès, à l'image de l'Eco-Point. Des associations proposent enfin des temps destinés spécialement aux personnes âgées au cours desquels des activités ludiques sont proposées et permettent la construction de liens entre participants.

Au sein du voisinage aussi les perceptions et les pratiques entre voisins sont différenciées, produits par l'articulation des trajectoires des habitants avec le quartier et leurs capitaux. Les enquêtés ne voisent ainsi pas tous selon les mêmes conventions ni au sein d'une aire de voisinage d'un égal périmètre. Nous avons enfin vu qu'une part importante des relations de voisinage sont intragénérationnelles. Ces relations entre vieilles personnes sont facilitées par la coordination des emplois du temps entre retraités et la composante générationnelle qui permet une ressemblance entre habitants âgés de même génération au sein des sociabilités localisées. Ces relations, nous venons de le voir, sont friables avec l'avancée en âge.

Nous devons enfin signaler la forte symétrie entre les facteurs sociaux qui participent à l'engagement au sein des deux dimensions du quartier que nous avons étudiées : le voisinage et le quartier au sens large. Une trajectoire professionnelle proche de celles de ses voisins, le militantisme local, l'ancienneté des relations sociales dans le lieu de vie favorisent une intégration tant au sein du quartier que du voisinage.

Conclusion générale

Conclusion générale

Par une analyse synchronique et diachronique du quartier Beaujoire-Halvêque, un regard sur le rapport à leur lieu de vie des personnes âgées qui y habitent et une analyse de leurs pratiques de sociabilités localisées aux échelles du quartier et du voisinage, nous avons souhaité comprendre le fonctionnement des solidarités de quartier vers et par les vieilles personnes et l'influence des relations sociales dans les expériences de vieillesse.

Nous avons vu dans notre démonstration que le micro-quartier Beaujoire-Halvêque est contrasté dans le temps et dans l'espace (Partie 2). Plusieurs phases d'urbanisation successives ont transformé le visage du secteur au cours du dernier siècle pour lui donner ses formes contemporaines. Le secteur d'étude était au début du XXème, des mots de l'historien d'Alain Croix, « *un désert rural dans l'enceinte de la ville de Nantes* » (CROIX - 2018). La Compagnie des Batignolles a dans les années 1920 constitué un espace industriel par l'implantation d'une immense usine et de trois cités destinées à loger environ 500 ménages ouvriers. Entre habitants des cités, les rapports étaient communautaires, ce qui fait regretter cette époque à certains des plus anciens habitants. À partir des années 1960, les acteurs publics ont reconfiguré le quartier en espace commercial et résidentiel : les cités ouvrières sont détruites, de nombreux logements sont créés (1200 entre 1971 et 1991), des centres commerciaux sont établis et plusieurs grands équipements urbains sont implantés comme des voies de circulation, un espace de foire commerciale et un stade de football. Depuis les années 1990, le quartier se bi-polarise entre les logements sociaux de la Halvêque et le reste du quartier. La hausse progressive de l'attractivité du secteur sur les marchés immobiliers et locatifs au sein de l'agglomération nantaise a conduit au recrutement de nouvelles populations plus riches à la Beaujoire qu'à la Halvêque. On observe dans le micro-quartier Beaujoire-Halvêque une forte hétérogénéité sociale mesurable par un écart de richesse de 1 à 9 entre le 1^{er} décile et le 9^e décile.

Nous avons ensuite porté notre attention sur le rapport à leurs lieux de vie de nos enquêtés. Le quartier Beaujoire-Halvêque est largement perçu comme inhospitalier (Partie 3). Le corps, le genre et les revenus permettent ou limitent la pratique de trois modes de

déplacements : la marche, la voiture et les transports en commun. D'abord, l'espace est truffé d'obstacle que les usures du corps – comme les problèmes de vue, d'ouïe, les difficultés à se mouvoir, etc - rendent difficile à surmonter. On peut penser à l'état des trottoirs, au fait qu'il n'y ait peu de bancs ou à la forte présence de voitures. Nous avons aussi vu que parmi les vieilles personnes que nous avons rencontrées ont une voiture : les femmes moins que les hommes, les pauvres moins que les riches. De plus, les personnes qui ont eu une voiture au sein de leur ménage tout au long de leurs vies sont celles qui éprouvent le plus de difficultés à se déplacer quand elles l'ont perdu, car elles sont celles qui ont le moins l'habitude de se déplacer autrement. Nous avons ensuite constaté que la perception et le rapport au quartier des vieilles personnes que nous avons rencontrées sont déterminés par des facteurs sociaux comme la proximité sociale vis-à-vis de ses voisins. Une distance sociale d'avec ses voisins participe à l'inverse à la désintégration du quartier et à sa stigmatisation. À ce titre, l'hétérogénéité sociale du quartier Beaujoire-Halvêque provoque des tensions qui s'expriment dans une hostilité de certains des enquêtés les plus dotés en capitaux économiques vers leur quartier : ils ne le fréquentent pas et en évitent certaines parties. Néanmoins, les revenus ne modifient pas toujours la perception de l'espace et certains facteurs sont sur-déterminants dans le rapport au quartier, à l'image des expériences militantes qui participent à créer un bon rapport au quartier. Leur lieu de vie suscite ainsi un sentiment de vulnérabilité inégal selon les enquêtés, dépendants de leurs revenus, leur corps, leur intégration dans le quartier ou encore leur genre. Ce sentiment est incarné dans les discours des enquêtés par la nostalgie d'un autre état du quartier et des rapports sociaux, ainsi que par la peur de fréquenter le quartier dans certaines temporalités comme le soir, mais aussi certaines populations comme les jeunes, les racisés. S'est enfin posée la question de l'articulation avec leur lieu de vie des pratiques de retraite de nos enquêtés. Le temps de la retraite est synonyme de retour sur son quartier malgré l'environnement inhospitalier pour ceux qui ont les ressources de s'y intégrer, alors que pour les autres il s'agit d'un temps de distanciation des sociabilités résidentielles, soit pour aller ailleurs, soit pour rester chez soi, même quand on n'en a pas envie.

Nous avons terminé notre démonstration par une analyse des relations sociales qu'établissent les enquêtés au sein de leur quartier dans deux dimensions : les lieux publics et le voisinage (Partie 4). À l'échelle du quartier, les trajectoires et les capitaux des enquêtés favorisent ou limitent les lieux qu'ils fréquentent à la retraite. Les commerces sont par exemple perçus et utilisés différemment par les habitants selon des facteurs

sociaux comme le corps, le revenu, l'ancienneté dans le quartier ou les solidarités qui entourent l'obtention de denrées alimentaires. Dans plusieurs lieux comme le boulodrome ou l'Eco-Point, les acteurs bricolent – c'est-à-dire se coordonnent - pour pouvoir accueillir ceux et celles qui ont un corps usé. Nous avons cependant vu que ce bricolage a un coût pour ceux qui se font ainsi intégrer comme pour ceux qui intègrent. Deux associations proposent enfin des temps destinés spécialement aux personnes âgées, mais qui n'attirent pas massivement les habitants du quartier. Au sein du voisinage aussi les perceptions et les pratiques à propos des relations entre voisins sont différenciés, produites des trajectoires et des capitaux des habitants. Les disparités entre enquêtés s'expriment aussi dans les conventions et les aires de voisinage : ceux qui sont le moins insérés dans le quartier voient dans un petit périmètre et un cadre peu personnalisé alors que les autres voient de façon communautaire dans un périmètre bien plus élargi. Nous avons aussi pu voir que ceux et celles qui sont fortement insérés dans des solidarités de quartier sont aussi les plus intégrés aux solidarités de voisinage, nous permettant de déceler des traits sociaux inhérents aux trajectoires des acteurs qui s'engagent au sein de leur lieu de vie. Le militantisme local, une forte ancienneté dans le quartier et une trajectoire professionnelle proche de celles de ses voisins produisent cette articulation, ce que nous déduisons du fait que ces traits sociaux soient partagés par ceux et celles qui nouent des sociabilités communautaires et à l'inverse de ceux et celles qui nouent des sociabilités fragmentaires. L'une des caractéristiques des relations de voisinage décrites par nos enquêtés est qu'elles sont intragénérationnelles, c'est-à-dire entre retraités. Ces relations ciblées sont favorisées par la faible intégration des personnes en âge d'avoir des enfants dans le quartier. Aussi, les retraités d'âge proche peuvent se ressembler : soit qu'ils aient connu les mêmes contextes socio-historiques au cours de leur vie ou qu'ils vivent des expériences proches dans le présent. Nous avons ainsi vu que le fait d'avoir une même maladie facilite l'élection de liens entre deux voisins. Cependant, nous avons vu que ces relations de voisinage intragénérationnelles sont largement friables dans le temps et ne protègent pas toujours contre un rétrécissement relationnel consécutif de l'avancée en âge, en raison du déménagement ou du décès des autres membres de la génération des enquêtés. Aussi, l'inadaptation des corps des enquêtés avec l'environnement est un facteur qui rend difficile le maintien de ses relations intragénérationnelles, le corps semblant faire figure de freins à l'échange de solidarité entre retraités.

Reprenons maintenant nos hypothèses :

§ D'abord, nous avons pu voir que le corps (Hypothèse 1) modifie la perception que les personnes ont de leur espace de vie, ce que nous révèle la transformation de la perception d'un même obstacle par la même personne au cours du temps selon l'usure de son corps. L'usure du corps modifie également la perception de soi dans son lieu de vie, faisant se sentir plus vulnérable face à l'environnement et à autrui. Plus que simplement la perception, les usures du corps modifient la manière dont les individus peuvent s'investir dans les rapports sociaux. Le corps usé contraint ainsi largement à des modalités d'intégration particulière à son lieu de vie et son voisinage.

§ Aucun espace du quartier n'a pour logique de rejeter les personnes âgées (Hypothèse 2). Pour autant une part des vieilles personnes ne s'y sentent pas bien, notamment en raison des obstacles que les personnes les plus usées subissent pleinement, comme certains trottoirs, les voies douces mêlant voies piétonnes et cyclables ou la forte présence de voiture. Certains espaces ciblent d'autres populations que les personnes âgées du quartier, mais l'exclusion effective ne semble ni anticipée ni souhaitée, bien au contraire. Elle est davantage modulée par des normes urbaines et une inadéquation de celles-ci les corps des enquêtés. Elle est aussi produite par la distance sociale qui peut séparer certains enquêtés des fonctions d'origine des lieux.

§ Nous avons ensuite pu voir que les transformations urbaines vécues par les enquêtés qui habitent dans le quartier leur ont fait perdre prise avec leurs espaces de vie (Hypothèse 3). Les habitants des Batignolles ont perdu la familiarité acquise avec leur lieu de vie ce qui est visible par les émotions suscitées au cours des reprises avec le passé en souvenirs. Leurs discours idéalisent les formes du quartier qui ne sont plus, et avec elles un certain état des rapports sociaux. Les traces du passé ont disparues et les supports mémoriels sont recherchés par les vieilles personnes qui les ont connues, ce que nous montre l'attraction suscitée par les productions matérielles ou immatérielles. Cependant, la

force de l'intégration au sein d'un réseau social à une époque ou une autre du quartier semble à l'origine des modulations du sentiment engendré par les transformations urbaines. Les habitants plus contemporains qui n'ont pas été intégrés aux cités des Batignolles ne nous ont, eux, pas fait percevoir d'émotions intenses à l'évocation des formes passées du quartier, bien que certains donnent eux (aussi) à leur nostalgie un caractère politique.

§ Les emplois exercés par les membres de leurs ménages déterminent les perceptions que nos enquêtés ont de leur espace de vie ; ainsi que les rapports sociaux qu'ils y engagent (Hypothèse 4). Les types de travaux exercés avant la retraite produisent des usures du corps spécifiques pour le travailleur ou la travailleuse qui contribuent à construire son corps à la retraite, ainsi que par lui son rapport au quartier. Trois facteurs liés à l'emploi favorisent des pratiques de retraite retirées du quartier : un emploi d'exécution, des difficultés corporelles et une vulnérabilité économique. Aussi, la proximité entre les trajectoires sociales facilitent les échanges entre voisins. Plusieurs enquêtés ont noués des relations avec d'autres habitants du quartier, notamment au sein du voisinage ou de structures associatives locales, qu'ils habitent dans une maison ou un logement social. L'articulation de la trajectoire sociale de l'enquêté avec son lieu de vie est le premier déterminant dans son intégration à celui-ci quand arrive la vieillesse. Le militantisme local, l'ancienneté des relations sociales dans le lieu de vie et une trajectoire professionnelle proche de celles de ses voisins produisent cette articulation. C'est-à-dire qu'il est plus difficile de s'intégrer à son quartier à sa retraite si l'on n'y a pas été intégré plus tôt.

Bibliographie

ALAM Thomas, COS Rafaël, COURTY Guillaume, DELFINI Antonio, DOUILLET Anne-Cécile, et Al.. « Pour une sociologie politique de la nuit : Introduction », *Cultures Conflits*, L'Harmattan, 2017, Politiques de la nuit, 1-2 (105-106).

AUBREE Loïc, « L'évolution du peuplement du parc HLM en France », *Pensée plurielle*, 2006/2 (no 12), p. 53-61.

Agence d'Urbanisme de la Région Nantaise & Ville de Nantes & Nantes Métropole, ***Nantes et ses quartiers, chiffres et repères***, 2018

Agence d'Urbanisme de la Région Nantaise, « Synthèse de l'AURAN : non les seniors ne roulent pas tous sur l'or », mai 2019

BAC Catherine & ALBERT Christophe, « Inégalités de pension entre hommes et femmes : du constat de 2009 aux perspectives de 2029. L'exemple du régime général », *Retraite et société*, 2012/2 (n° 63), p. 19-49.

BECKER Howard, ***Outsiders***, Métailié, 1963

BECKER Howard, ***Les mondes de l'art***, Flammarion, 1988,

BELLEPOMME Bruno, ***Les Batignolles, trois cités un quartier***, autoédition, 1994

BELLEPOMME Bruno, ***Photos souvenirs des Batignolles***, autoédition, 1995

BLANPAIN Nathalie & BUISSON Guillemette, « Projections de population à l'horizon 2070 », INSEE Première, 2016

BONNET Serge, ***Sociologie politique et religieuse de la Lorraine***, 1972

BORNAND Elvire, LETOURNEUX Frédérique & Al, « La vie est un bref passé tranquille. Les enjeux d'une patrimonialisation par le bas d'un quartier en mutations urbaines. », *Tétralogiques*, 2019

BOURDIEU Pierre, ***La distinction***, Editions de Minuit, 1979

- BOURDIEU Pierre, **Questions de sociologie**, Éditions de Minuit, 1992 pp.143-154
- CALLON Michel, LASCOUMES Pierre, BARTHES Yannick, **Agir dans un monde incertain, Essai sur la démocratie technique**, Le Seuil, 2001
- CAMBOIS Emmanuelle, LABORDE Caroline, ROBINE Jean-Marie, « La « double peine » des ouvriers : plus d'années d'incapacité au sein d'une vie plus courte », *Population et Sociétés*, n° 441, janvier 2008
- CARADEC Vincent, « L'expérience sociale du vieillissement », *Idées économiques et sociales*, vol. 157, no. 3, 2009, pp. 38-45.
- CARADEC Vincent & VANNIENWENHOVE Thomas, « L'expérience corporelle du vieillissement », *Gérontologie et société*, vol. vol. 37 / 148, no. 1, 2015, pp. 83-94.
- CARADEC Vincent, **Sociologie de la vieillesse et du vieillissement**, Armand Colin, 2017
- CARDON Philippe, « Faire les courses, préparer les repas et prendre en charge son conjoint. Postures de femmes retraitées face à la fermeture des commerces alimentaires de proximité », *Lien social et Politiques*, 79, 2017, p. 215–232
- CHAMBOREDON Jean-Claude & LEMAIRE Madeleine, « Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement », *Revue française de sociologie*, 1970, 11-1. pp. 3-33.
- CHAMBOREDON Hélène, PAVIS, Fabienne, SURDEZ Muriel, WILLEMEZ Laurent, « S'imposer aux imposants. A propos de quelques obstacles rencontrés par des sociologues débutants dans la pratique et l'usage de l'entretien » *Genèses*, 1994, p. 114-132
- CHOLLET Mona, **Chez soi : une odyssée de l'espace domestique**, La Découverte, 2015
- CLEMENT Serge & MANTOVANI Jean, « Les déprises en fin de parcours de vie. Les toutes dernières années de la vie. » *Gérontologie et société*, 1999, p. 95-108.
- COLLECTIF, **Notre Vie De Métallos Batignollais De 1918 à Nos Jours: évocation Chronologique De La Vie D'une Usine Et De Ses Travailleurs**. Éd. du Centre d'histoire du travail, 2007
- Conférence des financeurs de la prévention de la perte d'autonomie, **Synthèse des**

rapports d'activité 2017, CNSA

CROIX Alain et Al, **Histoire populaire de Nantes**, PUR, 2018

DEBAZ Josquin, « Entre science et société, les controverses comme enquêtes collectives », *Zilsel*, 2017/2 (N° 2), p. 149-166.

DAGUET Fabienne, « Des ménages toujours plus nombreux, toujours plus petits », *Insee Première*, 2017

DEMOLI Yoann, « Les femmes prennent le volant. Diffusion du permis et usage de l'automobile auprès des femmes au cours du xxe siècle », *Travail, genre et sociétés*, 2014/2 (n° 32), p. 119-140.

DENIOT Joëlle, **La coopération ouvrière à l'usine des Batignolles**, Anthropos, 1983

DISTER Anne, FRANCARD Michel, GERON Geneviève, GIROUL Vincent, HAMBYE Philippe, SIMON Anne Catherine, WILMET Régine (2006). **Conventions de transcription régissant les corpus de la banque de données VALIBEL**, 2006

DREES, « Enquête EHPA : 728 000 résidents en établissements d'hébergement pour personnes âgées en 2015 », juillet 2017

DRULHE Marcel et al, « L'expérience du voisinage : propriétés générales et spécificités au cours de la vieillesse », *Cahiers internationaux de sociologie*, 2007/2 (n° 123), p. 325-339.

DUBAR Claude et NICOURD Sandrine, **Les biographies en sociologie**, La Découverte, 1999 (2017)

DURIEZ Bruno et Al, **Chrétiens et ouvriers en France : 1937-1970**, éditions de l'Atelier, 2001

DARMON Murielle, **La socialisation**, Armand Colin, 2007

GAXIE Daniel, « Économie des partis et rétributions du militantisme. » *Revue française de science politique*, 27^e année, n°1, 1977. pp. 123-154.

GRAFMEYER Yves & JOSEPH Isaac, **L'école de Chicago – Naissance de l'écologie urbaine**, Aubier, Paris, 1990

HERAN François, « Comment les français voisaient ? » *Économie et statistique*, n°195, 1987, p. 43-59

GOFFMAN Erving, **La mise en scène de la vie quotidienne : la présentation de soi**,

Editions de Minuit 1973

GOFFMAN Erving, **Les cadres de l'expérience**, Editions de Minuit, 1991

GUIBERT Joël, **Vieillesse ouvrières**, Thèse de doctorat soutenue à Nantes en 1983

GUIBERT Joël, « Pour une histoire de la vie ouvrière », *Visions contemporaines*,° 3, 1989, p. 71-90

GUILLEMARD Anne-Marie, **La retraite : une mort sociale. Sociologie des conduites en situation de retraite**. Paris/ La Haye, Mouton, 1972,

GUILLEMARD Anne-Marie, « De la retraite mort sociale à la retraite solidaire » ; *Gérontologie et société* 2002/3

GURVITCH Georges (Dir), **Traité de sociologie**, Presses Universitaires de France, 1958

HORSCHILD Arlie, **Le prix des sentiments**, La Découverte 2018

INSEE, « Revenu, niveau de vie et pauvreté en 2016 – Enquête Revenus fiscaux et sociaux (ERFS) », Insee Résultats, 2018

INSEE, Portrait Social 2018

LE BAIL Louis, **St-Jo et les Batignolles, Histoires d'un quartier nantais**, autoédition, 2012

LIEBER Marylène, **Genre, violences et espaces publics. La vulnérabilité des femmes en question**, Paris, Les Presses de Sciences Po, 2008

MANNHEIM Karl, **Le problème des générations**, Armand Colin, 2011

MASOTTI Barbara, « Demander (ou pas) l'aide à domicile au grand âge. L'agency des personnes âgées », *Gérontologie et société*, 2018/3 (vol. 40 / n° 157), p. 79-95

MAUGER Gérard, **Âge et génération**, La Découverte, 2015

MAUSS Marcel, **Sociologie et Anthropologie**, PUF, 1999 (1950)

MORANGE Marianne et SCHMOLL Camille, **Les Outils qualitatifs en géographie**, Armand Colin, 2016

MICHAULT Raphaël, **Les micro-quartiers Nantais Beaujoire, Ranzay, Eraudière**, Mémoire de maîtrise Sciences et Techniques Aménagement, IGARUN, 1999

NIZET Jean & RIGAUX Mathilde, **La sociologie d'Erving Goffman**, La Découverte, 2005

- NOIRIEL Gérard, *Les Ouvriers dans la société française XIXe-XXe siècle*, Seuil, 1986 (2002)
- PARK Robert, « La ville », 1915, in Grafmeyer & Joseph, opcit
- PASSERON Jean-Claude et REVEL Jacques, *Penser par cas*, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2005
- POULANTZAS Nicos, *Pouvoir politique et classes sociales de l'État capitaliste*, Maspero, 1968
- REAULT Jacky, « L'usine des Batignolles à Nantes », Norois, 1981, p. 664-673
- REICHART Frédéric & RACHEDI-NASRI Zineb, « L'accessibilité de 1975 à nos jours : vers une ville accessible à tous ? », *Les cahiers de la Lutte Contre les Discriminations*, 2016/1 (N° 1), p. 75-90.
- SCHWARTZ Olivier, « L'empirisme irréductible? » in ANDERSON Nels, *Le Hobo*, Armand Colin, 2011 (1993)
- SCOTT James C., *La domination et les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne.*, Éditions Amsterdam, 2009,
- SEGALEN Martine, *Sociologie de la famille*, Armand Colin, 1999
- SEGALEN Martine, « Privation de vieillesse », *Ethnologie française*, 2018, p. 527-530
- TRONTO Joan, « Du Care », *Revue du MAUSS*, 2008, p. 243-265
- WEBER Florence, « Les rapports familiaux reconfigurés par la dépendance », *Regards croisés sur l'économie* – 2010, p. 139-151
- WORONOFF Denis, *Histoire de l'industrie en France*, Points Histoire, 1996

Sitographie

Sites internet utilisés pour le recueil de matériaux cartographiques :

Géoportail.fr

Comeetie.fr

Sites internet utilisés pour les définitions

Insee.fr

Cntrl.fr

Filmographie

GRANGIENS Marc, *Le pain noir et les roses rouges*, 2008, France, Lycée L. de Vinci, Montaigu

Base de données statistiques utilisée

Recensement de la population 2010 et 2015 par l'INSEE

Estimations démographiques des QPV au 1er janvier 2018 de l'INSEE

Base de données infra-communale 2015 Par l'INSEE

Enquête Philosophie en 2012 et 2014 par l'INSEE

Dossier complet de la commune de Nantes en 2016 par l'INSEE

Pyramide des âges au 1er janvier 2019, France métropolitaine, Par l'INSEE

Base de données CNAV-SNSP

Nantes Open Data

Données Contrat de Ville – SIG, 2018